John Carter Brown.

Not on Rich

Cat. p. 313.

718.5

C

ACL

Hildebrand 4359
Sabin 72034

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

EN L'ANNÉE 1781,

ET

CAMPAGNE

DE L'ARMÉE

DE M. LE Cte. DE ROCHAMBEAU.

A PHILADELPHIE,

1783.

NOUVEAU
VOYAGE
DANS
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

JOHN CARTER BROWN

LETTRE PREMIÈRE.

A Boſton, ce 14 Juin 1781.

ENFIN, Monſieur, j'ai franchi le vaſte Océan, &, pendant quatre-vingt-cinq jours, j'ai ſenti ma demeure rouler & toujours ramenée à ſa première poſition par ſon centre de gravité. Que d'efforts! que de tems il a fallu pour perfectionner ces machines énormes avec leſquelles les hommes ſe jouent ainſi des flots! Nouveaux Eoles, ils rendent vaine la furie des vents, ou les forcent à réagir dans des directions preſque oppoſées; mais, hélas! leur art ſavant n'a pas ſu encore garantir le Voyageur de la défaillance où ſon agitation le réduit. J'ai éprouvé plus que perſonne cette maladie cruelle, & malgré l'uſage fréquent des acides, il a fallu m'in-

terdire toute eſpèce d'occupation. Languiſſant, reſſerré dans cette eſpèce de priſon, n'entendant preſque du matin au ſoir que l'idiome barbare des Marins, j'étais peu propre à ſentir & à méditer les beautés terribles de la mer; je la voyais avec indifférence s'agiter, bouillonner, blanchir, ſe rouler en montagne, s'entrechoquer avec fureur, s'élancer dans les airs en vapeur, traverſer nos vaiſſeaux en dérivant ſur eux des arcs menaçans; ou bien s'abaiſſer, s'unir, agrandir l'horizon, & reſſembler bientôt à une maſſe huileuſe, ayant encore un mouvement d'oſcillation. Je n'ai pu cependant ne pas être frappé des bluettes de lumiere que la moindre agitation en fait ſortir dans l'obſcurité: lorſque ſurtout le vent faiſoit ſillonner avec plus de rapidité le vaiſſeau, il ſemblait alors plongé dans des torrens de phoſphore enflammé; je cherchais à deviner la cauſe de ce ſingulier & commun phénomene, dont je ne me rappelais pas avoir jamais ouï parler. Etaient-ce les ſels dont les facettes réfléchiſſaient ainſi les rayons de lumières? Etait-ce leur choc avec les parties ſulfureuſes qui enflammaient celles-ci, ou plutôt ce fluide

igné, ce feu élémentaire, cauſe première de la fluidité des autres élémens?

Nous dirigeâmes notre route vers le Sud, juſqu'aux environs du 30e degré de latitude. Les mers me parurent plus azurées, & receler plus abondamment de ce feu phoſphorique; nous y trouvâmes la dorade argentine, le vorace requin, & le poiſſon volant qui, pour lui échapper, retombait auſſi-tôt que l'air avait deſſéché ſes ailes. Je ne connais pas la galere, quoiqu'aſſez commune ſur nos côtes; on en pêcha une, que j'examinai avec la plus impatiente curioſité: la Nature lui a donné une veſſie qui la fait ſurnager & lui ſert de gouvernail pour diriger ſa route; ſon enſemble eſt une maſſe viſqueuſe dont je n'eus pas le tems de démêler l'organiſation; elle eſt pourvue de longs cordons garnis d'anneaux, que je crus deſtinés à lui ſervir d'agrès pour la rendre maîtreſſe des vents, pour la fixer, quand il lui plaît, & pour pomper ſa ſubſiſtance. Je voulus la toucher, c'étoit où on m'attendoit; j'éprouvai auſſi-tôt le ſentiment douloureux de la brûlure, & quarante-huit heures après, je reſſentais encore l'effet de ce pénétrant cauſtique.

Aimant à contempler dans nos belles nuits le ſpectacle majeſtueux des aſtres, l'ordre des cieux me parut tout dérangé ; l'écliptique s'était éloigné de l'horizon, l'étoile polaire s'en était rapprochée, la la grande ourſe avait ſon coucher : ce qui me ſurprit vraiment, c'eſt que la voie lactée avait diſparu, quoique je trouvaſſe le cygne qui plane au milieu. Je voudrais bien que les Phyſiciens me dévoilaſſent ce myſtere aſtronomique, ceux ſur-tout qui veulent que ce ſoit un amas immenſe d'étoiles, tandis que tous les autres corps céleſtes y ſont auſſi viſibles qu'ailleurs.

Je ne fus plus étonné de l'idée des Anciens, du coucher & du lever du ſoleil dans la mer. Obligé, pour ma ſanté, d'être ſouvent témoin de ce moment, il ſemblait ſe détacher de l'horizon, & tomber perpendiculairement dans ſes flots ; l'œil trompé croyoit voir l'horizon ſe plonger au loin derrière lui.

La mer, comme vous le ſavez, a ſes végétaux particuliers ; il s'en faut bien que la Nature ait mis dans leurs couleurs, dans leurs formes, dans leurs propriétés, l'agréable diverſité de celles de la terre ;

c'eſt que cet élément n'étoit pas deſtiné à produire des êtres qui lui fuſſent auſſi précieux. Ses plantes cependant retracent toujours la main ſavante qui les forma ; j'en voyais ſouvent la mer couverte, je les remarquais toutes, ayant, au lieu de racines fibreuſes, des mains pour les rendre plus adhérentes aux rochers, une tige applatie, des feuilles épaiſſes pour réſiſter mieux au choc des flots, & toutes pourvues, à très-petites diſtances, d'avéoles preſque vuides d'air, qui par-là, contrebalançaient leur peſanteur ſpécifique, & les forçaient à tendre toujours vers la ſurface de l'eau.

Rien ne peut exprimer l'émotion que me fit éprouver la vue de la terre ; ce n'était cependant d'abord qu'un foible nuage à l'extrémité de l'horizon. Mais quel moment que celui où on va recommencer à jouir de ſa ſanté, à ſe rapprocher des objets qui intéreſſent notre eſprit, notre cœur, nos ſens, à retrouver, au lieu de l'image de la deſtruction & du chaos, une nature par-tout organiſée, à fouler l'herbe, à reſpirer le parfum des fleurs, à ſentir l'ombrage des arbres, à en-

tendre le chant des oiſeaux, à les voir s'élever, ſe balancer dans les airs! c'eſt la privation de ces choſes qui en fait mieux ſentir la valeur, qui ouvre le cœur à la reconnaiſſance envers celui qui les produit. Un rameau chargé de feuilles, que je vis flotter, me fit tréſſaillir de joie. Nous avions déjà doublé le cap Anne, nous étions entrés dans la vaſte baie de Maſſachuſet, nous voyions la mer ſe briſer ſur les rochers du cap Cod, & dans quelques heures nous devions être à Boſton, lorſque tout-à-coup une épaiſſe brume nous enveloppe, nous maſque notre route au milieu des rochers : on mouille; mais bientôt après, un vent impétueux & contraire fait labourer nos ancres, rompt nos cables, nous menace de nous entre-heurter ou de nous briſer ſur ces dangereux parages. La plupart des vaiſſeaux s'éloignent de ce port ſi deſiré, & courent au large. Enfin, après deux jours d'incertitude, de périls, & pour moi de maladie, un bon frais nous ramene dans la rade de Boſton. De cette rade ſemée d'iſlots agréables, nous découvrons, à travers des arbres, ſur la côte occidentale, une ma-

gnifique perſpective de maiſons en amphithéâtres, ſe prolongeant en demi-cercle dans l'eſpace de plus d'une demi-lieue; c'était-là Boſton. Ces édifices élevés, réguliers, entremêlés de hauts clochers, nous parurent moins une colonie moderne qu'une antique cité, embellie & peuplée par le Commerce & les Arts.

L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en eſt d'abord formée; une ſuperbe jetée, s'avançant à près de deux mille pieds dans la mer, eſt aſſez large pour avoir ſur toute ſa longueur des magaſins & des atteliers; elle communique, à angle droit, à la principale rue de la ville, qui, large & ſpacieuſe, ſe courbe dans le ſens de la rade; cette rue eſt garnie de belles maiſons, élevées la plupart de deux ou trois étages, beaucoup d'autres petites rues viennent y aboutir des deux côtés. La forme des maiſons eſt faite pour ſurprendre des yeux Européens; elles ſont entièrement de bois, non pas à la manière peſante & triſte de nos anciennes villes, mais régulières & bien percées; leur charpente eſt légère, bien liée, recouverte en dehors de planches minces

& polies, ſuperpoſées à la manière des tuiles de nos toits; leurs dehors ſont peints en gris, ce qui ajoute infiniment à l'agrément du coup-d'œil; les toits ſont ornés de baluſtres, ſans doute à cauſe des incendies; leurs fondemens ſont appuyés ſur un mur d'environ un pied de hauteur: on ſent combien ces maiſons doivent l'emporter ſur les nôtres pour la ſalubrité.

Toutes les parties en ſont tellement liées, leur poids eſt ſi conſidérable, relativement à leur maſſe, qu'on peut les changer de place; j'en ai vu de deux étages qui avaient été transportées à un demi-quart de lieue au moins (1). Ce qu'on nous raconte des habitations ambulantes des Scythes, eſt bien moins merveilleux. Leurs meubles ſont ſimples, mais de bois précieux, à la manière Anglaiſe, ce qui ôte un peu de leur gaieté: les riches couvrent leurs planchers de tapis de laines ou de nattes, les autres de ſable très-fin. On y compte ſix mille maiſons, trente mille habitans; il y a dix-neuf temples de toute eſpèce de Sectes; ils ſont tous propres, &

(1) Toute l'Armée Françaiſe a été témoin de la même choſe à Newport.

plusieurs sont très-beaux, sur-tout ceux des Presbytériens & des Anglicans ; leur forme est un carré long, orné tout autour d'une tribune, & garnis de bancs uniformes ; le pauvre comme le riche y entend la parole de Dieu dans une posture commode & décente. Le jour du Dimanche y est observé avec la plus grande rigueur ; toutes affaires, de quelque importance qu'elles soient, cessent ; on ne s'y permet pas même les plaisirs les plus innocens. Boston, cette ville si peuplée, où il regne toujours un grand mouvement, semble désert ces jours-là : on parcourt les rues sans appercevoir personne, & si on en rencontre par hasard, on n'ose s'arrêter & se parler. Un Français, logé avec moi, s'avisa de jouer de la flûte ; le peuple s'ameuta & allait se porter à des excès, si l'Hôte ne l'eût instruit de ce qui se passait. On n'entre dans aucune maison sans y trouver tout le monde occupé à lire la Bible ; c'est un spectacle bien touchant qu'un père entouré de sa famille, leur expliquant les vérités sublimes de ce Livre sacré.

Personne ne manque d'aller au temple de sa Secte ; il regne un silence, un ordre

& un reſpect qu'on ne trouve plus depuis long-temps dans la plupart de nos Egliſes Catholiques. Le chant des Pſeaumes y eſt lent & majeſtueux. L'harmonie de la poéſie, dans la Langue nationale, en augmente l'intérêt, & doit contribuer à entretenir l'attention des aſſiſtans.

Tous ces temples ſont dénués d'ornemens : rien n'y parle à l'imagination & au cœur ; rien n'y rapelle à l'homme ce qu'il vient y faire, ce qu'il eſt, & ce qu'il ſera. La peinture ni la ſculpture ne lui retracent point ces grands événemens qui le rappellent à ſes devoirs, réveillent ſa reconnaiſſance ; elles ne lui reproduiſent point ces pieux Héros qu'il doit admirer & s'efforcer d'imiter. La pompe des cérémonies ne lui peint point la grandeur de l'Être qu'il adore. Des proceſſions ne lui indiquent point l'hommage qu'il doit à celui par qui la Nature ſe vivifie, par qui les campagnes ſe couvrent de moiſſons, & les arbres ſe chargent de fruits.

Les Quakers, encore plus ennemis du culte extérieur, ont même anéanti toute apparence d'hiérarchie : on cherche en vain, dans leur temples, le Miniſtre chargé

ſpécialement de parler au nom de la Divinité. L'œil ne découvre qu'une aſſemblée ſilencieuſe, méditative, ſans aucune marque du motif qui l'a formée, juſqu'à ce que l'Eſprit-Saint s'emparant tout-à-coup d'un des aſſiſtans, l'échauffe, l'agite, en fait le Pontife du moment. Cet Eſprit-Saint eſt ſans acception d'âge, de condition, de ſexe. Celui qui ne s'eſt livré toute ſa vie qu'aux occupations les plus groſſières, à qui la Nature a le plus étroitement circonſcrit le cercle de ſes idées, devient tout-à-coup l'Oracle, l'Interprète des plus ſublimes vérités du Chriſtianiſme. La principale vertu des Quakers doit être la patience; leurs Orateurs inſpirés, la mettent ſouvent à l'épreuve, & les femmes toujours dociles à cet Eſprit-Saint, y font, dit-on, amplement uſage du don précieux de la parole.

Un culte ſi extraordinaire ne pouvait ſe ſauver du mépris & ſe ſoutenir, ſi ſes Sectateurs ne s'étaient montrés plus ſimples dans leur extérieur, plus humains envers les hommes, plus francs & plus déſintéreſſés dans la Société. Mais cet enthouſiaſme, le premier appui des Sectes,

s'éteint; il faut ſe placer à cette époque pour les juger.

Les Quakers ont pu faire fleurir ces vertus avec plus de ſuccès & plus long-tems en Amérique, parce que le climat & la vie qu'ils y menaient, les favoriſait.

La piété n'eſt cependant pas le ſeul motif qui amene en foule les Dames Américaines dans leur temple. Sans ſpectacle, ſans promenades publiques, c'eſt-là le théâtre où elles viennent à l'envi étaler leur luxe naiſſant. Elles s'y montrent vêtues d'etoffes de ſoie, & ombragées quelquefois de ſuperbes panaches. Leur chevelure exhauſſée ſur des appuis, eſt à l'imitation de celles que nos Dames Françaiſes portaient il y a quelques années. Au lieu de poudre, elles les lavent avec l'eau de ſavon, ce qui ne leur méfied pas toujours, parce qu'elles les ont d'un blond agréable. Les plus recherchées commencent cependant à adopter la manière Européenne. Elles ſont grandes, bien proportionnées; leurs traits ſont généralement réguliers, leur teint eſt très-blanc, ſans couleur. Elles ont moins d'agrément, moins d'aiſance que les Françaiſes, mais

plus

plus de nobleſſe ; j'ai cru même leur trouver quelque choſe de ce qui caractériſe ces chef-d'œuvres des Artiſtes de l'Antiquité parvenus juſqu'à nos jours. La taille des hommes y eſt également élancée & bien priſe ; ils ont peu d'embonpoint, & leur teint eſt un peu pâle ; ils ſont proportionnément moins récherchés dans leur parure que les femmes, mais très-propres. A vingt ans, les femmes n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeuneſſe ; à trente-cinq ou quarante, elles ſont ridées, décrépites. Les hommes ſe montrent preſque auſſi prématurés. J'ai préſumé que le cours de la vie devait y être moins long. J'ai parcouru tous les cimetières de Boſton ; on y eſt dans l'uſage d'y mettre ſur chaque ſépulture les noms & les âges : j'y ai trouvé en effet que la vie du plus grand nombre des morts, dans la claſſe de la virilité, n'allait guère qu'à cinquante ans ; j'en ai vu très-peu de ſoixante, preſque pas de ſoixante-dix, & je n'en ai pas rencontré au-delà (1).

(1) J'ai examiné avec le même ſoin tous les cimetières depuis Boſton juſqu'à Williamsburg, eſpace de près de trois cens lieues ; j'y ai trouvé les mêmes réſultats.

Boſton eſt ſitué ſur une preſqu'iſle inclinée du côté de la mer. Cette preſqu'iſle ne tient à la terre que par une langue de la largeur d'un grand chemin dans les hautes marées; ainſi il a fallu peu d'art pour rendre cette ville ſuſceptible de défenſe. Il y a une éminence qui domine toute la ville ; les Boſtoniens y ont placé une eſpèce de phare très-élevé, ſurmonté d'un baril de goudron prêt à être allumé en cas d'attaque : à ce ſignal, plus de quarante mille hommes prendront les armes, & ſeront aux portes de la ville en moins de 24 heures.

On découvre de là les ruines de Charles-Town incendiée par les Anglais, le 17 Juin 1775, à la bataille de Bunkerkill ; ſpectacle attriſtant, fait pour nourrir, dans l'ame des Boſtoniens, le ſentiment de la liberté. Cette ville n'étoit ſéparée de la preſqu'iſle que par la rivière Charles : elle étoit ſituée dans l'angle que forme la jonction de cette rivière avec la Miſtic ; elle étoit bien bâtie, ſuſceptible de fortifications; elle paroît avoir été auſſi grande que la moitié de Boſton.

La rade de Boſton, capable de contenir

plus de cinq cens vaiſſeaux, n'a d'entrée sûre qu'un canal à peine aſſez large pour trois vaiſſeaux. De fortes batteries établies ſur l'iſlot le plus voiſin, mettent la rade & par conſéquent la ville hors d'inſulte du côté de la mer. Les caps qui reſſerrent l'entrée de la baie, le cordon de rochers qui garnit le débouquement de la rade, & les iſlots dont elle eſt ſemée, ſont autant d'obſtacles qui diminuent, répriment la fougue des flots, & rendent cet abri un des plus sûrs du monde.

Le commerce des Boſtoniens embraſſait pluſieurs objets, & était très-étendu avant la guerre. Ils fourniſſaient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour ſa marine royale. Ils conſtruiſaient, par commiſſion ou à leur compte, un grand nombre de navires marchands, renommés pour la ſupériorité de leurs marches. Leur conſtruction eſt en effet ſi légère, qu'il ne faut pas être grand connaiſſeur pour diſtinguer leurs navires au milieu de ceux de toutes les autres Nations. Ceux qu'ils frétaient à leur compte, étaient chargés, pour les iſles de l'Amérique ou pour l'Europe, de bois de charpente, de planches, de merrain, de

poix, de goudron, de térébenthine, de réſine, de bœuf, de cochon ſalé, & de quelques pelleteries. Mais leur principal objet de commerce était la morue qu'ils pêchaient ſur leurs côtes, & particulièrement dans la baie de Maſſachuſet (1). Cette pêche allait à cinquante mille quintaux, qu'ils exportaient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'en Eſpagne, en Italie, & dans la Méditerranée. Celle de la moindre qualité était deſtinée pour les Nègres des iſles. Ils y employaient un grand nombre d'hommes, y formaient d'excellens Marins. La province de Maſſachuſet, une des moins riches pour le ſol, ſera toujours puiſſante par cette branche de commerce; & ſi un jour ce nouveau Continent déploie des forces formidables ſur les mers, c'eſt de Boſton qu'on verra ſortir les premières. En échange de ces marchandiſes, ils apportaient des vins de Madère, de Malaga & de Porto, qu'ils

(1) Le cap Cod s'avançant dans la mer comme un bras dont la main eſt recourbée, forme la baie; il a pris ſon nom de cette pêche: *Cod* en Anglais ſignifie morue. Les établiſſemens Anglais ont cela de particulier, leur nom, à la manière des Anciens, indique preſque toujours ou les propriétés des pays, ou leurs ſituations, ou les époques de leurs découvertes.

préfèrent aux nôtres, à cauſe de leurs douceurs, & peut-être encore plus à cauſe de l'habitude. Ils tiraient des iſles une grande quantité de ſucre dont ils font beaucoup d'uſage pour leur thé, que les Américains prennent au moins deux fois le jour; ils en tiraient encore plus de melaſſe dont ils diſtillaient le rum, leur boiſſon ordinaire. L'importation en était ſi conſidérable, qu'avant les troubles il ne valait pas plus de deux ſchellins le galon (1). Très-ſouvent ils vendaient en Europe les navires avec la cargaiſon, revenaient en Angleterre y acheter des objets manufacturés, qu'ils faiſaient tranſporter ſur des vaiſſeaux de la Nation. Ainſi la Mere-Patrie augmentait, par le commerce des Américains, ſon numéraire, tandis qu'il ne produiſait à ceux-ci que des objets de conſommation. Par ce double échange des Américains, les manufactures Anglaiſes s'entretenaient avec éclat, quoiqu'elles ne puſſent ſoutenir la concurrence avec celles des autres Nations par le prix exceſſif de la main d'œuvre.

(1) Le ſchellin vaut environ 22 ſ. 6 d. de notre monnoie, & le gallon équivaut à peu près à quatre bouteilles de nos meſures.

Leur pêche, ces échanges, & le grand nombre de vaiſſeaux qu'ils conſtruiſaient, les avait rendus les cabotiers de toutes les Colonies du Nord.

On compte que depuis 1748 juſqu'en 1749, il étoit ſorti cinq cents vaiſſeaux de ce port pour le commerce étranger, en était entré quatre cent trente; on porte juſqu'à mille les bâtimens côtiers & pêcheurs. Il paraît cependant, d'après la remarque d'un Anglais, que leur commerce avoit décliné.

En 1738, on conſtruiſit à Boſton quarante-un navires, faiſant en totalité ſix mille trois cent vingt-quatre tonneaux; en 1743, il en fut conſtruit trente-huit; en 1746, vingt; en 1749, quinze, valant en totalité deux mille quatre cent cinquante tonneaux. Cette diminution du commerce de Boſton venait probablement des nouveaux établiſſemens, qui, en ſe formant ſur ces côtés, attiraient à eux les différentes branches que leur ſituation rendoit plus favorable.

La grande conſommation des Américains pour le rum, a dû les porter à établir des relations avec les colonies

Françaiſes : nos vins & nos eaux-de-vie nous rendant cette liqueur moins uſuelle, ils ſe flattèrent d'en tirer la melaſſe à meilleur compte. Cette ſpéculation réuſſit au-delà de leurs eſpérances ; ils n'avaient à donner en échange que des bois & quelques ſalaiſons. Le Gouvernement Anglais s'apperçut bientôt du tort que ſes propres Iſles en recevaient ; prohiba ce commerce. Les Colonies ſe plaignirent amèrement qu'en les empêchant de tirer parti des productions de leur ſol, on les mettrait dans l'impoſſibilité de payer les objets d'utilité & de commodité, achetés à un prix exorbitant en Angleterre. Le Gouvernement prit un milieu ; il permit l'exportation des bois, & chargea d'impôts onéreux le ſucre & toute importation étrangère : ce moyen ne réuſſit point à appaiſer le mécontentement des Colonies ; elles ne virent plus dans la Mere-Patrie qu'une avide & envieuſe marâtre attentive à obſtruer & à détourner vers elle les canaux qui leur portaient l'abondance & l'aiſance. C'eſt une des principales cauſes de la méſintelligence entre l'Angleterre & ſes Colonies : celles-ci dès-lors virent

ce qu'elles gagneraient à l'indépendance; & la France y apperçut des avantages pour elle.

Des Presbytériens Irlandais mécontens de leurs Seigneurs, & attirés par la similitude des sentimens, y ont établi avec quelques succès des manufactures de toile, & ont fait quelques tentatives pour les draps; ceux qu'on y a fabriqués depuis, sont serrés, bien tissus, mais durs & grossiers; leurs entrepriſes pour les chapeaux ont également peu réussi; ils sont épais, spongieux, sans consistance; ils sont infiniment éloignés de la béauté & de la solidité des nôtres.

La province de Massachuset-Bay a des mines de fer & de cuivre; son fer l'emporte sur tous ceux du monde, par sa qualité ductile & malléable.

On nous a montré en Europe les dangers physiques & moraux de l'éducation dans les grandes villes : les Bostoniens ont plus fait, ils les ont prévenus. Leur Université est à Cambridge, à sept milles de Boston, sur les bords de la rivière Charles, dans une situation riante & saine. Il y a quatre colléges bâtis en brique,

de forme régulière. Les troupes Anglaiſes s'y baraquèrent en 1775, forcèrent les Etudians & leurs Profeſſeurs à les abandonner. La bibliothèque monte à plus de cinq mille volumes; il y a une très-belle Imprimerie, conſtruite originairement pour un collége Indien. Afin de vous donner une idée du mérite des Profeſſeurs actuels, il ſuffit de vous dire qu'ils ont des correſpondances avec nos ſavans de l'Europe, & que M. de Sewall, y profeſſant les Langues Orientales, eſt un de ceux dont l'Auteur du monde primitif fait le plus grand cas; ils font jouer à leurs Elèves des Tragédies; le ſujet en eſt toujours national: tel que l'incendie de Charles-Town, la priſe de Burgoyne, la trahiſon d'Arnold. Vous préſumez que chez un peuple nouveau, ces Pièces doivent infiniment être éloignées de la perfection des nôtres; avec cela elles ont plus d'effet, parce qu'elles peignent des mœurs qui ſont les leur, qu'elles rappellent des événemens qui les intéreſſent: c'eſt la Scène ramenée à ſon antique origine (1).

(1) On a borné nos Pièces de théâtres, ou à des héros fabuleux dont les traits, les mœurs n'ont au-

Il eſt difficile de s'imaginer l'idée des Américains, avant la guerre, ſur le compte des Français ; ils les regardaient comme aſſervis ſous le joug du deſpotiſme, livrés aux préjugés ſuperſtitieux, preſque idolâtres dans leurs cultes, & comme des eſpèces de machines légères, difformes,

---

eune reſſemblance avec les nôtres, & dont les actions doivent nous inſpirer peu d'intérêt, ou à quelque tableau de la claſſe de la ſociété la moins nombreuſe, celle des grands & des riches. La multitude ne peut y prendre intérêt que par les beautés acceſſoires, telles que la liaiſon des plans, le choix des ſituations, l'harmonie des vers, &c. Les Grecs, que nous avons infidèlement imités, avaient été plus raiſonnables ; tous leurs ſujets tenaient à leur mythologie, à leurs cultes, à leurs gouvernemens, & aux mœurs de tous les états ; de là leurs Pièces ſe ſoutenaient ſouvent ſans amour & ſans beaucoup d'enſemble. On a crié à la dépravation du goût, à la perverſité des mœurs, quand on a vu les Pariſiens déſerter les grands théâtres & courir aux ſpectacles forains. On s'eſt trompé ; ceux qui s'y portèrent avec le plus d'affluence, étaient les gens les plus occupés, & par conſéquent les moins corrompus. Ce n'était pas la licence qui les y attirait, mais le plaiſir de retrouver des tableaux qui leur reſſemblaient. Les choſes ne nous intéreſſent qu'à proportion de leurs rapports plus ou moins éloignés avec nous. L'Artiſte, qui me peint l'embarras de Pâris entre la belle Hélène & l'impétueux Hector lui reprochant ſa molleſſe, me fait admirer ſon art ſavant dans la compoſition du ſujet, dans la juſteſſe du deſſin, dans le ton & l'harmonie des couleurs : mais Greuze, peut être moins fini, moins régulier, me montrant un pere maudiſſant ſon fils, ne me laiſſe pas le tems d'admirer ; je frémis.

incapables de ſolidité & de conſiſtance, occupées uniquement du ſoin de friſer leur chevelure, de ſe colorer le viſage ; ſans délicateſſe, ſans foi, ne reſpectant pas même les devoirs les plus ſacrés. Les Anglais s'étaient plu à répandre & à fortifier ces préventions ; le Presbytérianiſme, ennemi implacable du Catholiciſme, avait rendu les Boſtoniens, où cette Secte eſt dominante, encore plus diſpoſés à les croire.

Tout ſembla, au commencement de la guerre, les confirmer. La plupart des premiers Français venus en Amérique, au bruit de la révolution, étaient des hommes perdus de dettes & de réputation, qui s'annonçaient avec des titres & des noms faux, obtenaient des grades diſtinguées dans l'armée Américaine, recevaient des avances conſidérables, & diſparaiſſaient enſuite. La ſimplicité des Américains, leur peu d'expérience rendirent ces ſupercheries faciles. Pluſieurs même de ces aventuriers y ont commis des crimes dignes des derniers ſupplices. Les premières marchandiſes que les Boſtoniens reçurent auſſi de France, ont encore généralement

contribué à les entretenir dans ces idées peu favorables de notre bonne foi & de notre induſtrie ; actuellement même celles qui en viennent, ſe vendent par cette raiſon, à un prix bien inférieur à celles de l'Angleterre de la même eſpèce. A l'arrivée de M. le Comte d'Eſtaing, le peuple fut très-étonné de ne pas voir des hommes ſi frêles & ſi difformes; il crut qu'on les avait exprès choiſis pour lui donner une idée plus avantageuſe de la Nation : quelques figures enluminées, dont la toilette était un peu ſoignée, les perſuadèrent que nous faiſions l'uſage du rouge.

Malgré mon titre de Français & de Miniſtre Romain, je reçois cependant tous les jours de nouvelles honnêtetés de pluſieurs bonnes maiſons de cette ville; mais le peuple tient encore à ſes premiers préjugés : j'en viens de voir, ces jours-ci, la preuve dans un événement qui a ſervi en même-tems à me faire mieux connaître leur caractère. Le feu prit à la maiſon où j'étais logé ; c'était celle d'un Français : on ſent quelle émotion cette vue dut cauſer dans une ville bâtie en bois.

Le peuple accourut en foule ; mais dès qu'il fut chez qui, il reſta ſpectateur. Je fis fermer les portes, pour arrêter les courans d'air ; je bouchai hermétiquement la cheminée où était le feu, avec un drap mouillé ; j'y fis jetter de l'eau ſans diſcontinuer, pour entretenir ſon humidité: les femmes de la maiſon s'enflammèrent à la vue de leur plancher inondé & ſali ; & ſi je ne m'étais rendu maître, elles auraient préféré de laiſſer accroître le danger.

Nous venons de recevoir la nouvelle de la priſe de Saint-Euſtache par les Anglais : l'avidité a ſans doute plutôt inſpiré cette entrepriſe, que la ſaine politique. Les Américains, peu contens des premières marchandiſes Françaiſes, allaient y acheter celles des Anglais, que ceux-ci, depuis la guerre avec la Hollande, y envoyaient ſous pavillon neutre. Ils s'ôtent ainſi une branche importante de commerce, & forcent les Américains à avoir recours à nos productions, que l'expérience va leur apprendre à mieux juger.

L'arrivée de l'armée de M. le Comte de Rochambeau à Rhode-Iſland, y ré-

pandit la terreur; elle trouva les campagnes désertes, & ceux que la curiosité amena à Newport (1) ne rencontrèrent personne dans ses rues. Tous sentirent l'importance de dissiper ces préjugés, & mirent de l'amour-propre à y contribuer. Les Officiers supérieurs établirent la discipline la plus stricte; les autres Officiers employèrent cette politesse, cette aménité qui a toujours caractérisé la Noblesse Française: le Soldat même y est devenu doux, circonspect & modéré, & dans un séjour d'un an, il n'y a pas eu une seule plainte. Les Français à Newport n'ont plus été cette Nation légère, présomptueuse, bruyante, fastueuse; aux fêtes près qu'ils donnaient, ils vivaient tranquilles, retirés, bornant leurs sociétés à celles de leurs hôtes, pour qui ils devenaient de jour en jour plus chers. Ces jeunes Seigneurs, que la fortune, la naissance, le séjour de la Cour devaient le plus atta-

(1) C'est la Capitale de cette province; la bonté de son sol & la douceur de son climat la faisaient appeler le Paradis de Nouvelle-Angleterre; son commerce était très-florissant avant la guerre: outre ses bois & ses salaisons, qu'elle exportait dans les Isles, elle y envoyait encore beaucoup de beurre, de fromage, de volaille & de suif.

cher à la diſſipation, au luxe & à tout l'appareil de la grandeur, ont les premiers donné l'exemple de la ſimplicité & de la vie frugale; ils ſe ſont montrés affables, populaires, comme s'ils n'avaient jamais vécu qu'avec des hommes égaux. Cette conduite ſoutenue a opéré une révolution totale dans les eſprits : les Tories mêmes (1) n'ont pu ſe défendre d'aimer les Français en blâmant la cauſe qu'ils ſoutenaient & leur départ attriſte mille fois plus que leur arrivée n'avait alarmé.

On a fait, il y a long-tems, aux Français le reproche de ne pas toujours reſpecter les nœuds les plus ſaints dans l'objet de leur galanterie. Newport en a fourni peut-être des exemples. On raconte qu'un Officier Français parvint, par ſes ſoins & ſes aſſiduités, à toucher le cœur d'une Dame jeune & aimable. Son époux qui l'aimait tendrement, eut des preuves de ce nouveau penchant : pénétré de la plus vive douleur, il n'éclata point en plaintes & en reproches; la réputation de ſon épouſe coupable lui était encore

(1) Tories veut dire Royaliſtes; ce mot vient de la langue Saxone.

chère, il craignait même qu'elle ne le ſoupçonnât inſtruit. Si elle s'en doute, dit-il à ſon ami, elle renoncera à l'eſpoir de regagner mon eſtime ; elle eſt perdue, je le ſuis auſſi : réveillons plutôt ſa tendreſſe ; ramenons-là à ſes devoirs par les remords. Dès ce moment, il ſe rendit plus aſſidu, plus complaiſant ; avec la triſteſſe & le déſeſpoir dans l'ame, il lui montra un viſage ſerein & ſatisfait. Il accueillit avec honnêteté, avec égard l'Officier, objet de ſes malheurs ; mais de concert avec ſon ami, ils lui ôtèrent autant qu'ils purent, ſans affectation les entrevues particulières. Ces contre-tems ne parurent au Français que l'effet du haſard ; il n'en eut pas moins d'humeur ; devint moins aimable, & l'époux le devenait davantage. La vertu, qui n'avait pas perdu tous ſes droits ſur le cœur de l'épouſe ſéduite, ne tarda pas à la ramener. Une telle conduite ſuppoſe une grande connaiſſance du cœur humain, & encore plus d'empire ſur ſoi-même.

L'armée, partie du 9 Juin de Newport, pour aller, dit-on, du côté du Sud, eſt actuellement à Providence. Je pars pour l'y

l'y aller joindre ; & ſi elle continue ſa route, j'aurai à vous entretenir ſur des objets plus intéreſſans.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

Du camp de Philisbury, ce 30 Juillet 1781.

J'AI trouvé, Monſieur, l'armée à Providence, campée ſur une hauteur. Cette ville eſt conſidérable, aſſez peuplée, bâtie en bois & quelques belles maiſons en brique ; elle eſt ſur l'embouchure de la rivière Patuxit, à la tête d'un golfe, entre les Province de Maſſachuſet, du Connecticut, de Rhode-Iſland. Cette ſituation la met en état de faire un commerce avantageux de froment, de maïs, de bois, de ſalaiſons pour les Iſles ; on y conſtruit auſſi beaucoup de navires. C'eſt la capitale d'une Colonie du même nom, dépendante de la province de Rhode-Iſland. Un nommé Roger William, Miniſtre dans celle de Maſſachuſet-Bay, banni par les Magiſtrats pour prêcher de principes nouveaux, s'y retira avec ſes ſectateurs, fonda cette Co-

lonie ſous le nom de Providence, afin de conſerver la mémoire du traitement odieux qu'il avait éprouvé. Il y vécut quarante ans, occupé du ſoin de faire fleurir cet établiſſement, d'inſtruire les Indiens, & écrivit quelques Ouvrages contre les dogmes, les uſages des Quakers. Sa conduite régulière & bienfaiſante força ſes ennemis à ſe repentir du traitement qu'ils lui avaient fait eſſuyer. Les Annales du Nouveau-Monde, auront, Monſieur, comme vous voyez, à retracer des exemples d'intolérance parmi les peuples mêmes qui s'en montrent les plus ennemis.

Que les objets qui m'entourent ſont différens de ceux qui m'avaient occupé juſqu'à ce moment! Elevé dans le paiſible ſéjour des Sciences & des Arts, vivant avec ceux qui les cultivent ou les honorent, aimant à en faire l'objet de mes travaux & de mes plaiſirs, je me trouve maintenant tranſporté au milieu du tumulte des camps, y étant dans l'agitation, y éprouvant mille beſoins. C'eſt là où je ſuis à même d'apprécier les inventions utiles, d'avec celles qui ne ſont que frivoles & curieuſes. Une ſimple toile

m'y ſert d'abri contre l'intempérie des tems. Sans livres pour faire diverſion à mes fatigues (1), j'écris ſouvent, faute d'encre, avec le ſuc du fruit d'une herbe : heureux encore ſi j'y pouvais reſter quelque tems tranquille ! Mais non, dès deux heures du matin, les bruyantes roulades du tambour m'ordonnent de m'arracher de deſſus mon dur grabat ; il faut plier à la hâte ce logement ambulant, monter à cheval, & ſuivre à pas d'Ambaſſadeur la marche lente du fantaſſin courbé ſous le poids de ſon ſac. Arrivé au lieu deſtiné pour le camp, il faut encore attendre, pendant la plus brûlante partie du jour, les voitures porteuſes de nos bagages. Le Soleil a quelquefois preſque terminé ſa carrière avant que nos débiles eſtomacs aient commencé leurs importantes fonctions : étendu ſur la pouſſière, haletant de ſoif, j'ai ſouvent déſiré, comme le

(1) La difficulté d'avoir ſuffiſamment de voitures, & de faire exiſter les chevaux ou les bœufs, obligea M. le Comte de Rochambeau de ne laiſſer porter aux Officiers que cent cinquante livres peſant, y compris leurs tentes, lits, &c. de ſorte que dans une marche auſſi longue, dans un pays où il y a ſi peu de reſſources, preſque tous ont manqué des choſes les plus eſſentielles.

riche, qu'un autre Lazare trempât ſon doigt dans l'eau pour déſaltérer ma langue deſſéchée. Nos jeunes Chefs, élevés dans l'aiſance & la molleſſe, ſupportent ces fatigues avec un courage qui me fait rougir de ma faibleſſe. Tandis que leur table abondante & frugale offre aux Officiers une exiſtence que le manque de domeſtiques & de moyens rendroit preſque impoſſible, il encourage le Soldat en marchant à leur tête à pied (1). Ce qui vous étonnera, c'eſt de retrouver toujours la gaîté Françaiſe dans ces marches pénibles. Les Américains, que la curioſité amène par milliers dans nos camps, y ſont reçus avec alégreſſe; on fait jouer pour eux nos inſtrumens militaires, qu'ils aiment avec paſſion. Alors, Officiers, Soldats, Américains, Américaines, tous ſe mêlent & danſent enſemble: c'eſt la fête de l'égalité; ce ſont les prémices de l'alliance qui doit regner entre ces Nations. Les peres de famille s'attendriſſent à la vue de ces ſcènes touchantes; eux qui, en apprenant la marche de notre armée, avaient tremblé

(1) M. le Vicomte de Noailles a fait particulièrement la route entière à pied.

pour leurs poſſeſſions, pour eux-mêmes (1). Le Soldat, ivre de joie, oublie ſes fatigues du matin, & ne penſe pas à celles du lendemain. Ces peuples, encore dans le ſiècle heureux où les diſtinctions de la naiſſance & des rangs ſont ignorées, voient du même œil le Soldat & l'Officier, & demandent ſouvent à celui-ci quel eſt ſon métier dans ſa patrie, ne concevant point que celui de guerrier puiſſe en être un fixe & permanent. Le titre de beau-frere du Marquis (2) a le plus excité leur curioſité & leur reſpect; ç'a été pour les jeunes Américaines une diſtinction flatteuſe d'avoir danſé avec lui.

Quels que ſoient les ſuccès de cette armée, elle aura toujours eu la gloire d'avoir fait, dans ces contrées, des impreſſions immortelles, & d'avoir à jamais rendu le ſouvenir du nom Français précieux, ouvrage plus flatteur & peut-être plus difficile que celui de gagner des batailles & de faire des conquêtes.

Je ne m'attendais guère à retrouver des

(1) Leurs gazettes n'ont ceſſé, pendant toute la marche de l'armée, de faire l'éloge de ſa diſcipline.

(2) Les Américains ne déſignent pas autrement M. le Marquis de la Fayette.

veſtiges des modes Françaiſes juſqu'au milieu des forêts de l'Amérique ; les coiffures de toutes les femmes, excepté celles des Quakers, y ſont élevées, volumineuſes, garnies de nos gazes : on ſe perd dans ſes réflexions, en retrouvant, dans toute la province du Connecticut, un goût ſi vif pour la parure, je dirais même tant de luxe avec des mœurs ſi ſimples, ſi pures, qui reſſemblent tant à celles des anciens Patriarches. Des légumes, du maïs, du laitage ſont leur nourriture la plus ordinaire. Ils prennent beaucoup de thé ; l'uſage de cette boiſſon inſipide fait tout leur plaiſir ; il n'y a pas un habitant qui ne le prenne dans des porcelaines ; la plus grande marque d'honnêteté pour eux eſt d'en offrir. Dans les pays où les hommes vivent d'alimens & de boiſſons très-ſubſtantiels, il peut être utile à la ſanté ; mais je le crois nuiſible dans ceux où ils ne ſe nourriſſent preſque que de végétaux & de lait, & ſur-tout quand le ſol, encore trop couvert de bois, les rend moins nourriſſans : peut-être eſt-ce une des cauſes qui fait qu'avec une conſtitution bien conformée & une exiſtence heureuſe, ils vivent moins long-tems que

les autres hommes. On attribue auſſi au thé la perte de leurs dents ; les femmes ordinairement très-belles, y ſont ſouvent, à dix-huit & vingt ans, déja privées de ce précieux ornement ; je préſume que ce ſerait plutôt l'effet du pain chaud : les Anglais, les Flamands, les Hollandais conſervent leurs dents très-long-tems.

Les habitans du Connecticut, qui recueillent de ſi beau froment, ignorent cependant l'art précieux de le rendre plus digeſtif, plus nourriſſant par le pétriſſage & la fermentation ; chaque moment où ils en ont beſoin, ils font une galette qu'ils mettent cuire à demi ſur une plaque de fer. Les Français, que la guerre amena en Amérique, ne pouvaient s'y accoutumer ; ils leur apprirent un peu à le perfectionner : on en trouve dans les auberges de paſſable, mais encore très-inférieur à celui de notre armée. Les habitans un peu éloignés des routes conſervent toujours leurs anciens uſages.

Diſperſés dans leurs bois, ils n'ont guère de relation entre eux, que les jours où ils vont à leurs temples. Leurs maiſons ſont ſpacieuſes, propres, bien aérées,

bâties en bois, ayant au moins un étage ; ils y ont toutes leurs commodités ; j'y ai retrouvé dans toutesdes marques de leur génie industrieux & inventif. Ils savent tous lire; presque tous ont la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à qui ils donnent souvent le nom de Ville. Je ne suis pas entré dans une seule maison, sans y avoir trouvé la Bible, qu'ils lisent les soirs & les Dimanches en famille. Leur caractère est froid, lent, doux; ils sont peu laborieux, la terre fournit toujours beaucoup au-delà de leurs besoins; ils vont & reviennent de leurs champs à cheval, & dans tous ces pays on ne rencontre pas un voyageur à pied ; leur douceur de caractère est autant due au climat qu'aux mœurs, car on la retrouve jusque dans les animaux. Les chevaux, quoiqu'excellens, pouvant facilement faire tous les jours dans une longue route, soixante milles (1), y sont dociles; on n'y en rencontre point de rétifs, d'ombrageux. Le chien y est caressant, timide; les figures étrangères n'ont rien à redouter de sa violence: j'observerai en passant, que sa voix est cassée

(1) A peu près vingt de nos lieues communes.

& enrouée, ainſi que celle du coq. Les Américains ſont grands hoſpitaliers ; ils n'ont qu'un même lit ; l'épouſe chaſte, fût-elle ſeule, le partage ſans remords & ſans crainte avec ſon hôte. Ce qu'on raconte des vertus des jeunes Lacédémoniennes, eſt bien moins extraordinaire. C'eſt cette confiance dans la vertu publique, qui m'a fait rencontrer de Boſton à Providence, des femmes, des jeunes perſonnes, voyageant ſeules à cheval, en cabriolet, à travers ces bois, même ſur le déclin du jour.

Le père de famille voit ſon bonheur, ſa conſidération augmenter avec le nombre de ſes enfans : il n'eſt point tourmenté de l'ambitieux déſir de les placer dans un rang où ils pourront rougir de l'avoir pour père. Elevés ſous ſes yeux, formés par ſes exemples, ils ne couvriront point ſa vieilleſſe d'opprobre; ils n'ameneront point les chagrins, les ſoucis, pour le traîner plus douloureuſement au tombeau. Il ne craint point non plus que l'indigence l'entourrant un jour, déchire ſes entrailles paternelles, & faſſe gémir ſa tendre épouſe d'avoir été féconde. Comme lui, ils borneront

leurs ſoins, leur plaiſir, leur ambition à élever, multiplier leurs troupeaux, à cultiver, agrandir leurs champs, leurs vergers.

Ces cultivateurs, plus ſimples que nos payſans, n'en ont ni la ruſticité, ni la rudeſſe; plus éclairés, ils n'ont ni leur ſoupleſſe, ni leur diſſimulation; plus éloignés des arts, moins laborieux, ils ſont moins attachés à leurs antiques uſages, plus adroits à perfectionner & à inventer ce qui tend à leurs commodités.

Ce pays eſt coupé d'une infinité de ruiſſeaux & de rivières; celle du Connecticut eſt la plus conſidérable de la province; la ville d'Harfort, ſituée ſur ſes bords, en eſt la capitale; ce n'eſt encore que quatre ou cinq cents maiſons, occupant plus de deux milles de longueur. La rivière porte juſqu'à cette ville des bâtimens d'environ cent cinquante tonneaux. Le terrein y eſt léger, excepté vers la rive méridionale de la rivière; il produit du maïs & beaucoup de froment, dont le pain eſt plus blanc que celui de France, & le goût excellent. Les Américains en faiſaient un commerce conſidérable avec les Iſles, où on préfère cependant celui

d'Europe, étant plus farineux, & ſe conſervant plus long-tems. Les bois y ſont plus légers que les nôtres, & durent moins; leurs racines ſont preſque à la ſuperficie de la terre : ce ſol étant neuf, les parties végétales ſont plus abondantes à la ſurface, les racines s'y dirigent par conſéquent davantage; de là elles reçoivent plus facilement les impreſſions du froid, du chaud, de la ſéchereſſe & de l'humidité, & ſont ainſi plus expoſées à s'altérer : j'ai remarqué en effet que les arbres périſſaient preſque toujours par leurs racines.

Je croyais que ces forêts, où la main de l'homme n'avait encore jamais porté ſes coups deſtructeurs, m'offriraient à chaque pas de ces arbres antiques dont le tronc raboteux, noueux, creuſé, rongé par les pluïes & les frimats, n'élevait plus qu'une cime nue, aride, dépouillée de ſes ſuperbes rameaux. Au lieu de cette empreinte des tems, je n'ai trouvé partout que la fraîcheur & la vigueur de la robuſte jeuneſſe. Les tiges raprochées, ſerrées, droites, élancées à perte de vue, y ſont couronnées d'un vert plus foncé que celui des nôtres. Le chêne y eſt ſur-

tout abondant : l'arbre le plus utile à l'homme eſt l'arbre de tous les climats ; j'y en ai remarqué de ſix ou ſept eſpèces ; les feuilles des unes ſont larges avec des découpures inſenſibles ; elles ſont plus marquées dans d'autres ; quelques-unes auſſi les ont ſi profondes qu'elles n'y laiſſent que les principaux filamens ; j'en ai retrouvé ces jours-ci, où elles ſont longues & étroites comme celles du pêcher. Le monarque de ces forêts eſt le *tulipier* ou *l'arbre jaune* ; ſa tête altière domine ſur les plus hauts chênes, & ſes rameaux touffus, étendus, projettent au loin leurs ombres ; ſa feuille compacte, mince & unie, eſt en main, avec cette différence que la partie la plus alongée ſemble avoir été coupée tranſverſalement. Chaque feuille eſt originairement repliée dans une enveloppe particulière, formée ſeulement de deux autres feuilles ovales, ſe touchant dans tous les points de leur circonférence ; cette maitreſſe feuille les ſépare pour s'épanouir, comme celle de la fève naiſſante en ſépare les deux portions. La tulipe, cette brillante fleur pour laquelle nos Fleuriſtes prodiguent leurs ſoins & leurs peines, vient par milliers, ſur cet

arbre majeſtueux, récréer la vue de l'Américain, & parfumer l'air qu'il reſpire à ſon ombrage. C'eſt de lui que les Indiens faiſaient ces pirogues ou canaux d'une ſeule pièce : les Américains en font encore à leur exemple. J'en ai vu capables de porter plus de trente hommes. Propre à venir dans différens climats, il ſe plairait infailliblement en France ; plus agréable à la vue que le maronnier, moins ſale, il formerait des maſſifs & des avenues auſſi touffus, auſſi élevés ; ſon bois ſerait de la plus grande utilité dans la menuiſerie. Le ſaſafia, arbriſſeau aromatique, ſe rencontre dans tous les lieux aérés, expoſés au ſoleil ; il borde les chemins, entoure les champs ; ſa feuille reſſemble à celle du figuier, moins grande, moins épaiſſe, d'un vert plus pâle ; il produit un petit fruit dans un calice, laiteux quand il eſt vert, & violet dans ſa maturité ; ſon odeur réſide dans ſon écorce, & particulièrement dans celle de ſa racine ; ſa propriété eſt ſudorifique. On prétend que les premiers Européens venus en Amérique, atteint de ce mal affreux dont les progrès ont été ſi funeſtes à l'Europe, en firent uſage avec quelque ſuccès. Nous

avons trouvé ſur les bords du Connecticut une eſpèce de laurier roſe, couvert de fleurs qui offraient un coup d'œil charmant. L'arbre à cire, qu'on rencontre par intervalle, eſt un laurier arbuſte, dont l'odeur a quelque choſe de notre laurier commun, mais plus douce; ſon fruit, ſemblable à des grains de poivre, eſt couvert d'une matière onctueuſe, dont on fait des bougies; on la détache & on la recueille par l'eau bouillante : ces bougies exalent, en brûlant, une odeur fort ſuave. Cette récolte demande trop de ſoins, & eſt trop peu abondante, pour qu'elle puiſſe jamais être une branche de commerce.

L'érable y devient très-grand; c'eſt une des plus précieuſes productions de l'Amérique Septentrionale; on lui fait, dans le tems de la sève, des inciſions d'où découle une liqueur, qui, réduite, tient lieu de ſucre. Il reſſemble parfaitement au nôtre. Pourquoi a-t-il cette propriété diſtincte? Serait-ce parce qu'il végète dans un ſol neuf où les ſucs ſont plus qu'abondans pour ſon accroiſſement, ou peut-être ignorerions-nous les propriétés du nôtre?

Le châtaigner, le noyer y ſont auſſi

très-communs. Les eſpèces de ce dernier ſont très variées ; elles diffèrent par leurs feuilles & leurs fruits ; il y en a un dont le bois veiné fait de très-beaux meubles, & dont la ſuperficie du fruit a l'odeur de citron. Toutes produiſent des noix qu'on ne peut cerner, & extrémement dures à caſſer ; on ne tire le fruit de leur coquilles qu'avec peine, par petites parcelles ; encore le goût en eſt-il fort & déſagréable.

On trouve auſſi une eſpèce de ceriſes à grappe, petites, & un peu amères. La vigne qu'on n'a pas ſu cultiver, même en Virginie, grimpe de tous côtés ſur les arbres (1).

---

(1) J'en ai remarqué de deux eſpèces générales ; l'une dont le fruit étoit compacte, charnu, & gros comme des petites prunes ; le goût en était d'une fadeur inſupportable : je ne crois pas que la culture put jamais en tirer parti. Le raiſin de l'autre était petit, l'écorce dure, les pepins gros, conſervant un goût de vert dans ſa maturité : je ſuis perſuadé que ſi cette eſpèce était cultivée, elle ſe perfectionnerait. Les ceps que nous voyons en France, dans les contrées vignobles, venir ſur les haies, ſans taille, ſans culture, ne valent guère mieux. Les Anglais ont eſſayé des plantations de vignes en Virginie ; elles n'ont point réuſſi : au lieu d'aller chercher des plants dans les contrées éloignées, & de les cultiver à la manière de ces pays, il fallait ſe borner à prendre celui que la Nature a fait naître dans le pays même, & lui donner une culture convenable au climat. Il y a tout à préſu-

C'eſt à l'homme à multiplier, à féconder, à perfectionner les productions utiles des contrées, en variant les ſols, en dirigeant la sève par des tailles, en la mélangeant par des greffes. Nous devons à ces heureuſes inventions le fruit des expériences de tant de ſiècles, l'ornement & l'opulence de nos jardins & de nos vergers. L'homme, quoiqu'on ait pu dire, eſt le reſtaurateur de la Nature; il la vivifie, l'enrichit, l'embellit; le ſimple gazon ne tapiſſe la terre que dans les lieux qu'il a aérés; le timide oiſeau qui fuit ſa vue, la bête fauve qui tremble à ſon approche, n'habitent même que les lieux qui l'entourent. Si la curioſité m'a quelquefois fait pénétrer au loin dans ces ſombres forêts, je n'y entendais plus de chant, je ne retrouvais plus de veſtiges d'êtres animés, je ne marchais plus que ſur des ruines de végétaux. Attriſté de ce ſilence lugubre, de ces objets qui ne me montraient plus le domaine de mon

---

mer qu'il aurait réuſſi. Le Miniſtre Catholique Romain de Baltimore, dans le Maryland, m'a dit avoir fait une plantation dans ce genre, dont il eſpérait beaucoup.

ſemblable, je me hâtais de revoir des lieux plus faits pour une ame ſenſible.

La connaiſſance des oiſeaux de ce pays ſera une des parties les plus intéreſſantes de ſon Hiſtoire Naturelle. J'ai vu dans le Connecticut une eſpèce d'étourneau dont le centre des aîles eſt d'un rouge foncé. J'ai remarqué un oiſeau de la couleur du ſerin, un peu plus gros. Celui qu'ils appellent le roſſignol de Virginie, plus commun à meſure qu'on avance vers le midi, ne reſſemble en rien au nôtre; il eſt plus gros; ſa tête & ſon ventre ſont d'un rouge ſemblable à celui du bouvreuil. Si la Nature l'a mieux partagé du côté du plumage, il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un goſier auſſi mélodieux. Le moqueur, preſque de la groſſeur d'une grive, tacheté de blanc & de gris, a le don d'imiter le chant de tous les oiſeaux qu'il entend. L'oiſeau mouche, qui, dit-on, ne vit que du ſuc des fleurs, y eſt très-rare; peu de perſonnes en ont vu.

Les écureuils y ſont d'un gris cendré, plus gros que les nôtres, très-communs, & faciles à apprivoiſer; ceux qu'on appelle écureuils volans ſont d'un gris plus

foncé, plus petits; leur peau, large & lâche jusqu'aux extrémités des pattes, leur laisse la facilité de les écarter, en s'élançant d'une branche d'un arbre à un autre, & leur donne par conséquent une plus grande surface d'air pour les soutenir.

Le pays est plat de Boston à Providence; j'y ai rencontré des ruisseaux à qui nous donnerions le nom de rivière, leurs lits, dans les endroits où je les ai passés, sont creusés dans des bancs de pierre siteuse, grise & rouge. J'ai trouvé quelques blocs d'argile pétrifié, renfermant des galets (ou cailloux roulés); en les frappant, ils se détachaient facilement, & y laissaient l'empreinte de leur forme.

La province du Connecticut est couverte de monticules; ils ne sont pas assez grands, le pays n'est pas assez découvert, pour saisir leurs directions générales: on ne peut les mettre, la plupart que dans la classe de ceux que les Naturalistes appellent secondaires. Coupés souvent pour adoucir les pentes des chemins, ils ne m'ont paru que formés d'amas de pierres de différentes espèces, de différentes grosseurs, ayant les angles brisés & effacés; beau-

coup ont plus d'un pied cubique de maſſe, pluſieurs trois ou quatre ; leurs interſtices ſont remplis de terre végétale, peu adhérente. La ſuperficie du ſol eſt couverte des mêmes pierres ; les bois, les champs en ſont hériſſés ; les habitans les accumulent ou les entaſſent négligemment, en forme de mur, ſur les bords de leurs poſſeſſions. Ces pierres, d'après l'expérience que j'en ai faite à l'eau-forte, ſont en grand nombre gratineuſes ; très-peu ſont purement calcaires ; il y en a de ſpath pur ; beaucoup ont du mica, & d'autres des parties ferrugineuſes ſur leſquelles l'aimant agiſſait.

La province de New-Yorck, encore plus montueuſe, & le territoire de Philisbury où nous ſommes actuellement campés, m'ont préſenté les mêmes objets. Tant de millions de ces pierres, amoncelées, éparſes dans l'eſpace de plus de deux cents milles, ſont les monumens les plus authentiques, les plus évidens du long ſéjour des eaux dans ces contrées. Des torrens & des rivières n'ont pu les arrondir ainſi, les mélanger, les accumuler ; la mer ſeule a pu lentement les ſéparer, les

charier, les réunir, & leur imprimer ces formes générales par les frottemens. Quelque attention que j'aie apportée, je n'ai trouvé jusqu'ici aucuns vestiges de pétrifications d'animaux, d'arbres & de coquillages. La rivière du Nord, m'a offert, dans son lit, moins de granits, mais plus de marbres, de grès & d'ardoises. Nous retrouvons près de New-Yorck les traces affligeantes de la guerre, des habitations pillées, ruinées, abandonnées, ou brûlées. Ces Américains, doux, pacifiques, bienfaisans, y sont devenus durs, sanguinaires, & rapineurs; l'esprit de parti a allumé entre eux des haines; ils s'attaquent, se volent tour-à-tour, détruisent les habitations, ou en chassent pour s'y établir, ceux qui en ont déja chassé d'autres (1). La

(1) Quelques-uns d'eux, postés en ambuscade, tirèrent sur deux Aides-de-Camp, & sur M. Berthier, Aide-Maréchal-des-Logis, allant à la reconnoissance de New-Yorck: ceux-ci les poursuivirent, en prirent un, & M. Berthier en tua un autre. Nous sommes redevables à ce Militaire & à son frère * que M. de Rochambeau a depuis nommé aussi Aide-Maréchal-des-Logis, d'un Plan géographique de toute la marche de l'armée; morceau d'autant plus précieux, qu'il n'existe encore aucune Carte exacte de ces pays.

* Ces jeunes Officiers sont fils de M. Berthier, Chevalier de l'Ordre du Roi, & de celui de Saint-Louis, Gouverneur de l'Hôtel de la Guerre.

guerre, ce fléau ſi terrible aux Arts & à la population, l'eſt encore plus aux mœurs, parce que leur altération eſt plus difficile à réparer. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Du camp de Philisbury, ce 4 Août 1781.

LE premier objet de notre marche avoit, Monſieur, pour but de nous réunir à l'armée de Washington; cette réunion s'eſt effectuée à Philisbury. Les Américains y ſont arrivés en même tems que nous; ils étoient auparavant retranchés ſur les montagnes de Weſt-Point, dominant la rivière du Nord. Le fleuve ſe reſſerrant beaucoup dans cet endroit, les Américains y ont conſtruit ſur les deux rives, des forts dont les batteries ſe croiſent. Le fort du côté gauche eſt placé ſur une langue de terre, avancée dans le fleuve, défendue à l'Eſt par des marais, ouvert ſeulement du côté du Nord. Une armée y ſerait hors d'attaque contre des forces beaucoup ſupérieures, & les batteries des forts empêchent les vaiſſeaux d'oſer remonter juſqu'à cette

hauteur ; poſition d'autant plus importante pour les Américains, que les Anglais, maîtres aujourd'hui de New-Yorck, le ſont par conſéquent de l'embouchure de la rivière du Nord.

Comme Alliés, nous ſommes campés à la gauche des Américains ; leur droite eſt appuyée ſur la rivière du Nord au bas du Dobbs, & notre gauche l'eſt à la petite rivière de Bruny. La poſition des armées eſt ſur des hauteurs conſidérables ; un profond vallon les ſépare. Nous ne ſommes pas à plus de quinze milles de New-Yorck ; il nous a fallu, pour y arriver, longer l'Iſle & traverſer des pays remplis de réfugiés. L'armée Françaiſe était d'abord diviſée, dans ſa marche, par régiment ; aux approches de la province de New-Yorck, elle s'eſt réunie en brigade. Forcée de marcher ſur une ſeule colonne, de faire traîner ſes bagages par des bœufs, elle était lente & embarraſſée, & occupait une étendue de pluſieurs milles. On avait à craindre, dans des pays montueux & encore très-couverts, que des partis ne vinſſent tomber ſur les bagages & artillerie, ne les brûlaſſent, ne coupaſſent les

jarrets aux bœufs & aux chevaux avant qu'on pût y porter des ſecours. Ces pertes auraient été irréparables. Les Anglais, très-intéreſſés à empêcher notre jonction, n'ont cependant fait aucun mouvement.

Une marche de deux cent quinze milles, faite par des chaleurs exceſſives dans un pays preſque ſans reſſources, où le Soldat manquait ſouvent de pain & était obligé de porter ſes proviſions de pluſieurs jours, a cependant donné moins de malades que les garniſons Françaiſes. Les attentions des Officiers ſupérieurs y ont, il eſt vrai, infiniment contribué, en ne permettant pas aux Soldats de boire de l'eau qu'il n'y eût du rum, pour lui ôter ſa qualité malfaiſante. M. le Comte Saint-Maime (1) envoyait, en avant, à chaque halte, à chaque campement, acheter des barriques de cidre, & le faiſait diſtribuer à ſa troupe à un très-bas prix. Cet exemple, ſuivi enſuite par les autres Corps, produiſit l'effet le plus avantageux.

Les Anglais, depuis notre campement, voulant intercepter les convois que nous tirions par le haut de la rivière du Nord,

(1) Colonel-Commandant de Soiſſonnais.

ont fait monter une frégate de vingt canons & quelques ſloops juſqu'à Tury-Thown, village ſitué à ſix milles ſur le flanc droit du derrière de l'armée. Deux cens hommes ont tenté de deſcendre : les premiers débarqués ont eu le tems de mettre le feu à quelques affûts de canons, à un bateau, & d'en amener un chargé de ſix milles rations de pain ; mais un Sergent de Soiſſonnais & douze Soldats ont forcé les uns à ſe rembarquer, & ſont entrés dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour les pourſuivre & empêcher la deſcente des autres. Ce premier eſſai, en Amérique, des armes Françaiſes, avertit les Anglais de ce qu'ils auraient à craindre d'un Corps entier. Les Chefs ſe ſont empreſſés de donner des éloges à ces braves Soldats : « Mon Géné-» ral », a répondu le Sergent à M. le Baron de Viomeſnil qui le louait de ſa conduite, « je ſuis redevable aux avis de mon » Caporal, de ce que j'ai fait, ainſi qu'à » ſa bravoure, qui m'a parfaitement ſecon-» dé ». Le courage n'eſt pas une vertu ſi rare en France ; la modeſtie l'eſt un peu plus ; c'eſt en donner une preuve dans une circonſtance bien délicate pour un guerrier.

J'ai, je vous l'avoue, entendu avec peine un Officier ſupérieur blâmer les éloges qu'on leur donnoit, & ſe récrier ſur ce que M. le Baron de Viomeſnil les avait invités à dîner avec lui. La vertu pourrait-elle jamais être trop honorée & trop récompenſée?

On monta à la hâte des batteries au bas de Dobbs; elles firent eſſuyer aux Anglais, quand ils deſcendirent, une canonnade très-vive: une obuſe mit le feu aux voiles de la frégate; la terreur ſe répandait dans l'équipage; vingt-deux hommes ſe jetèrent dans l'eau, la plupart s'y noyèrent.

Le Général Washington a voulu faire une reconnoiſſance des fortifications de New-Yorck: deux mille Français & deux mille Américains ſe ſont mis en marche pour la couvrir, & ſe ſont trouvés, à la pointe du jour, à la portée du canon des retranchemens de l'ennemi: ils y ont reſté pendant deux jours; les Anglais ſe ſont contentés de tirer du canon & d'obſerver.

J'ai vu Washington, cet homme, l'ame, le ſoutien d'une des plus grandes révolutions qui ſoient jamais arrivées. Je l'ai fixé avec l'attention qu'inſpire toujours la vue des grands hommes: il ſemble qu'on croie

retrouver dans leurs traits des traces du génie qui les diſtingue & les élève au deſſus de leurs ſemblables. Washington eſt fait, plus que perſonne, pour entretenir cette opinion : d'une ſtature grande, noble, bien proportionnée, d'une phyſionomie ouverte, douce, tranquille, d'un extérieur ſimple & modeſte, il frappe, intéreſſe Français, Américains, ennemis même. Placé à la tête d'une Nation où chaque individu partage l'autorité ſuprême, où les loix coactives ſont preſque encore ſans vigueur, où le climat, les mœurs donnent peu d'énergie, où l'eſprit de parti, l'intérêt particulier, la lenteur, l'indolence nationale ralentiſſent, ſuſpendent, renverſent les meſures les mieux concertées ; il a ſu former des troupes à la ſubordination la plus abſolue, les rendre jalouſes de ſes éloges, leur faire craindre juſqu'à ſon ſilence, prolonger leur confiance même après des défaites, parvenir à la réputation la plus brillante, obtenir le pouvoir le plus étendu, ſans irriter l'envie, ſans faire naître de ſoupçons ; ſe montrer par-tout ſupérieur à la fortune, développer toujours dans l'adverſité des moyens inconnus, &,

comme ſi ſes facultés s'agrandiſſaient avec les difficultés, n'avoir jamais plus de reſſources que quand il ſembla n'en plus avoir; ne porter jamais aux ennemis des coups plus redoutables que quand ils l'ont eu vaincu; exciter l'anthouſiaſme du peuple, qui en eſt le moins ſuſceptible; capter les reſpects, les hommages de ceux qui avaient le plus d'intérêt à les lui refuſer; conduire ſes projets par des moyens qui échappent même à ceux qui en ſont les inſtrumens; intrépide dans les dangers, & ne les cherchant que quand le bien de la Patrie l'exige; préférant de temporiſer & d'être ſur la défenſive, parce qu'il doit tout attendre du tems & qu'il connoît le génie de ſa Nation; économe, ſobre pour lui, & prodigue pour la cauſe publique: comme Pierre le Grand, il a, par des défaites, conduit ſes troupes à la victoire; comme Fabius, mais avec moins de reſſources & plus d'obſtacles, il a vaincu ſans combattre, & ſauvé ſa Patrie. Telle eſt l'idée qu'on ſe fait de ce grand homme en le voyant, en examinant les événemens où il a eu part, en écoutant ceux qui l'approchent de plus près: ſa vue eſt, dans toutes ces contrées, celle d'un

Dieu bienfaiſant; vieillards, femmes, enfans, tous courent ſur ſon paſſage avec un égal empreſſement, ſe félicitent de l'avoir vu : on le ſuit dans les villes avec des torches; on fête ſon arrivée par des illuminations publiques : l'Américain, ce peuple froid, qui, juſqu'au milieu des troubles, n'a jamais ſuivi que l'impulſion de la méthodique raiſon, s'eſt animé, s'eſt enflammé pour lui, & les premiers chants que le ſentiment lui a dictés, ont été pour célébrer Washington.

On ignore à combien peut monter au juſte ſon armée, on la croit de quatre à cinq mille hommes. Ce Général a toujours eu l'art d'en cacher le nombre à ceux-même qui la compoſent : tantôt avec peu de troupes il forme un camp ſpacieux, augmente ſes tentes; tantôt avec un grand nombre, il les diminue & ſe reſſerre; tantôt par des détachemens inſenſibles, le camp ne renferme plus qu'un ſimulacre d'armée, & le principal corps ſe trouve tranſporté au loin.

Ces troupes n'ont pas encore d'uniformes réguliers; les Officiers & le Corps d'artillerie ſont les ſeuls qui en aient; plu-

ſieurs régimens ont des petites caſaques blanches avec des franges, dont l'effet eſt aſſez agréable, des pantalons de toile, aiſés, larges, & ne les incommodent point dans les chaleurs, & ne gênent point le jeu des membres dans la marche : avec une nourriture moins ſubſtantielle, un tempérament moins vigoureux que les nôtres, elles en ſupporteraient peut-être mieux, par cette ſeule raiſon, les fatigues. On n'a point aſſez ſenti en France cet avantage; on a trop ſacrifié au coup d'œil, on a oublié que les troupes étaient faites pour agir & non pour ſe montrer. L'habillement le plus parfait ſerait celui qui avec le plus de légéreté poſſible, couvrirait le mieux le Militaire, & le gênerait moins. Soiſſonnais, a eu, dans cette marche, moins de traîneurs, moins de malades ; une des principales cauſes eſt ſans doute due à la précaution du Colonel, qui avait fait faire pour la campagne des culottes de toile à tout ce régiment.

Ces habillemens Américains, très-ſaliſſans, ſont cependant entretenus propres : on remarque cette propreté ſur-tout parmi les Officiers ; on ſuppoſe, en les

voyant, qu'ils ont un train d'équipage, conſidérable. J'ai été très-étonné, en ne trouvant dans leurs tentes, habitées par trois ou quatre, pas quarante livres peſant: aucuns preſque n'ont de matelats; une ſeule couverture étendue ſur l'écorce raboteuſe d'un arbre, leur ſert de lit. J'ai remarqué la même attention dans leurs Soldats à ne pas coucher ſur la terre, tandis que les nôtres le préfèrent.

Leur manière de vivre demande peu de ſoins; ils ſe contentent de faire griller leur viande, de faire cuire ſur la cendre de la pâte de maïs ou de froment ſans être levée.

Ils ont, dans quelques régimens, des compagnies de Nègres; mais toujours commandées par des Blancs.

La diſcipline eſt très-ſévère; le pouvoir des Officiers ſur les Soldats très-étendu, fuſtigent pour des fautes légères: j'ai, par haſard, été témoin, avec quelques Officiers Français, de cette rigoureuſe punition: le coupable eſt attaché à une roue d'affût de canon, les épaules nues, les bras tendus en avant, afin de donner plus de tenſion aux muſcles; cha-

que Soldat de ſa compagnie le frappe alternativement un certain nombre de coups avec une groſſe baguette ; il eſt bientôt inondé de ſang ; ce qui nous a étonnés & ce qui nous a retenus plus long-tems à ce douloureux ſpectacle, c'eſt que deux de ces malheureux à qui nous avons vu ſubir la même peine n'ont pas pouſſé une ſeule plainte, un ſeul ſoupir, & n'ont pas marqué le plus petit frémiſſement. Eſt-ce courage ? Eſt-ce ſenſibilité phyſique, moins grande dans un peuple où l'air des forêts, l'uſage du thé, du lait, ramolliſſent prodigieuſement les fibres ?

Malgré l'acte d'apparition qu'ont fait les Généraux devant New-Yorck, on eſt fort incertain des projets de la campagne : quelques perſonnes diſent qu'on montre les Français aux Américains fatigués de la guerre & mécontens de notre inaction, ſeulement pour ranimer leur courage. On dit auſſi que depuis la défection d'Arnold, Washington, peu tranquille ſur la fidélité de ſes propres troupes, a réſolu de confier l'important poſte de Weſt-Point aux Français. Les vues de ce Général ſe portent sûrement plus loin. Nous avons appris que

M. de Barras, commandant notre eſcadre mouillée encore à Rhode-Iſland, a reçu des nouvelles de M. de Graſſe, & lui envoie une frégate chargée de Pilotes de ces parages ; c'eſt annoncer qu'on en veut à New-Yorck. Cette Iſle eſt le magaſin général des Anglais ; c'eſt le centre de leurs opérations ; elle les met en état de communiquer facilement du Nord au Midi, de menacer l'intérieur des terres par le moyen de la rivière du Nord ; d'empêcher les forces ſeptentrionales de ſe porter au Sud : c'eſt d'ailleurs une retraite sûre pour les flottes, d'où elles peuvent combiner leurs opérations pour les Iſles. Sa priſe ſerait un coup déciſif : il faudrait que les Anglais renonçaſſent, dès ce moment, à l'eſpoir de ſoumettre leurs Colonies, &, dans l'épuiſement où ils ſont, ils ne pourraient réparer la perte des magaſins & des troupes qu'ils y feraient. Charles-Town, Savanah ayant à ſupporter tout le poids des forces continentales, ne pourraient ſe ſoutenir ; leurs Iſles, moins à portée de recevoir des ſecours, ſe trouveraient beaucoup plus expoſées.

D'un autre côté, New-Yorck eſt très-

fortifié par mer & par terre ; ſes points de défenſe ſont très-étendus ; il eſt défendu par les meilleures troupes de la Grande-Bretagne ; on y compte juſqu'à quinze mille hommes, y compris les troupes du pays (1). Ainſi, pour former ce ſiège, il faudroit, outre des forces maritimes ſupérieures, au moins trente mille hommes. Notre armée combinée ne va pas à dix mille : on pourrait, il eſt vrai, aſſembler les Milices ; mais qu'eſt-ce que des troupes indiſciplinées, qui n'ont qu'un tems limité de ſervice, devant des troupes régulières, aguerries par ſix ou ſept campagnes, & fortement retranchées ? L'armée Françaiſe même, quelque brave & bien diſciplinée qu'elle ſoit, eſt compoſée de troupes dont le très-petit nombre a fait la guerre. Ce ſiège, dans tous les cas, ſerait long, & l'eſcadre de M. de Graſſe ne peut partir des Iſles qu'à l'hivernage, & reſter ici que pendant ce tems, autrement elle manquerait ſes opérations projetées, & expoſerait nos poſſeſſions.

(1) Des perſonnes très-inſtruites, en Angleterre, m'ont encore aſſuré de ce fait.

Si, d'ailleurs, cette importante opération échouait, tout ſerait perdu ; les Américains épuiſés, ébranlés par la défection d'Arnold, ſoupirant après le repos, ne voyant en nous qu'un Allié faible, perdraient courage, tourneraient leur regards vers la paix, & peut-être chercheraient à l'acheter à quelque prix que ce fût.

Le Sud eſt plus probablement le véritable objet de la campagne ; ſes provinces éprouvent, depuis long-tems, tous les malheurs de la guerre ; des armées ennemies & amies les dévaſtent tour-à-tour. La Virginie vient d'être le théâtre des horreurs d'Arnold ; & Cornwallis, inquiété par notre marche, a quitté Charles-Town, a traverſé, avec un grand corps de troupes, les Carolines, la Virginie, en a pillé les habitations, en a emmené les Nègres, & a enſanglanté ſa marche par des meurtres. Tant de malheurs les ont abattues & diſpoſées à tout faire pour s'y ſouſtraire. L'arrivée de nos troupes peut ſeule les délivrer de l'oppreſſion & ranimer leur courage.

Un Guerrier, à la tête de douze ou quinze cens hommes, ſe ſoutient cepen-

dant en Virginie, ſans que l'impétueux Arnold & l'actif Cornwallis aient oſé rien entreprendre contre lui. Vous ſuppoſez, ſans doute, qu'un tel Guerrier eſt un de ces hommes qu'une longue expérience, que des ſuccès éclatans & ſoutenus ont rendu depuis long-tems redoutable. Ce Guerrier eſt un homme de vingt-quatre ans, qui s'eſt échappé des bras d'une épouſe tendre & aimable, du ſéjour des plaiſirs & de la grandeur, où ſon nom, une alliance illuſtre devaient ſans peine lui frayer le chemin des dignités, pour venir, ſous le Fabius de l'Amérique, défendre la liberté & apprendre à ſervir ſa Patrie; & déja le mot de *Marquis*, qui tant de fois a ſervi chez nous à caractériſer la légéreté & la frivolité, eſt devenu pour les Américains un ſigne chéri qui excite leur admiration & leur reconnaiſſance.

Le projet de diriger les opérations de ce côté, ſerait moins hardi, moins déciſif, mais plus urgent & plus sûr: on mande que Lord Cornwallis ſe fortifie à Yorck, petite ville de la Virginie ſituée ſur la rivière de ce nom. Cette nouvelle

exalte nos têtes Françaiſes, qui, d'après l'annonce de l'arrivée de M. le Comte de Graſſe, ne croient plus que la campagne puiſſe ſe terminer ſans événemens. Pluſieurs Officiers ont employé les loiſirs de l'hiver dernier à voyager dans ces contrées. Un d'eux, connu pour être très-inſtruit dans tout ce qui a rapport à ſon métier, & qui n'a pas fait ce voyage avec le moins de fruits (1), a vu Yorck; il le juge peu ſuſceptible de fortification, & ſans débouché pour faire une retraite; de ſorte qu'avec une eſcadre Maîtreſſe de la baie de Chéſapéack, il ne pourrait échapper. Il eſt difficile de croire que Cornwallis, qui connaît ſi parfaitement le pays, qui s'eſt acquis tant de réputation dans cette guerre, & qui d'ailleurs n'ignore pas les mouvemens de nos armées, ait été prendre une telle poſition ſans avoir des moyens sûrs. Un ennemi n'eſt ſouvent jamais plus à craindre que quand il a l'air de donner des avantages ſur lui.

La ſaiſon s'avance, on ne peut être long-tems dans l'incertitude. A ma pre-

(1) M. de Saint-Victor, Capitaine au régiment de Soiſſonnais.

mière Lettre, j'aura sûrement des nouvelles plus positives à vous donner. Je suis.

LETTRE IV.

Du camp de Philisbury, ce 15 Août 1782.

LE Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont passé ces jours derniers la rivière du Nord, & ont été faire des reconnaissances. Ceux qui voulaient qu'on allât en Virginie, commencent à craindre de s'être trompés : on fait préparer les routes en deçà, du côté de King-Brigde : on a donné aussi des ordres pour les faire préparer de l'autre côté, vers Staten-Island, & même pour y faire construire des fours; & cependant on va travailler aussi sur celle de Philadelphie. Que croire? Ceci ressemble aux actions théâtrales : l'intérêt & l'embarras des spectateurs vont toujours en s'augmentant; le dénouement y répondra-t-il? Staten-Island (Isle des Etats) est, dit-on, gardée par huit ou neuf cens hommes de troupes réglées ; sa prise serait un heureux début ; elle n'est séparée que de sept à huit milles de Long-Island. Ce voisinage gê-

nerait infiniment les Anglais, & nous mettrait à même de faire plus facilement des tentatives sur la grande Isle. Les troupes sont pleines d'ardeur & de confiance; leurs Chefs sont faits pour leur en donner; la présence de Washington l'augmente par l'idée qu'on a de ses talens, de ses connaissances locales du pays, & par le voile impénétrable sur lequel il médite & prépare ses projets. On dit que l'armée fera un mouvement ces jours-ci; il nous mettra à portée de savoir mieux où on en veut venir. Je suis, &c.

LETTRE V.

De Prince-Town, ce 2er. Septembre 1781.

ENFIN, Monsieur, l'armée est partie le 19 de Philisbury; elle a fait un mouvement rétrograde; elle est revenue à North-Castle, distant de vingt-deux milles: une pluie considérable a rendu cette marche infiniment pénible; au lieu d'arriver à dix ou onze heures du matin, elle n'est arrivée qu'à huit du lendemain; Officiers, Soldats ont passé la nuit dans les chemins par un tems déplorable, ayant de l'eau

jusqu'à moitié de la jambe. Je n'ai pas été moi-même exempt de cette calamité générale. J'avais imprudemment gagné les devants par une route infestée de réfugiés, qui ne font aucun quartier aux Français. Un domestique ne s'en est dernièrement échappé, que parce qu'il était armé ; ils ont pendu le Secrétaire d'un de nos Commissaires, & ont assassiné un Officier de la légion de Lauzun. J'ai crains, je vous l'avoue, en me trouvant seul & sans défense dans ces bois, de grossir le nombre des victimes de ces anti-républicains. Je suis heureusement arrivé au camp ; sans tente, sans abri, j'ai passé la nuit couché auprès d'un grand feu, brûlant d'un côté & inondé de l'autre ; j'ai trouvé le moyen d'y dormir quelques heures. Combien de vos opulens oisifs, sous leurs lambris dorés & sur leur moëlleux édredon, n'ont pu en faire autant ! Les habitans étaient très-étonnés de nous voir revenir si promptement sur nos pas. Les Torys nous demandaient malicieusement si nous allions nous reposer de nos travaux : ils n'ont pas tardé à reconnaître la feinte ; nous nous sommes rapprochés plus haut de la

rivière du Nord, & nous l'avons paſſée en trois jours au bac Kings. Les Américains ayant longé la rivière, y étaient arrivés avant nous.

On a prétendu que ſi les Anglais avaient fait remonter des bâtimens armés, ils auraient pu nous retarder beaucoup & nous nuire infiniment. La marche retrograde que Washington nous a fait faire, a ſans doute eu pour objet de les détourner de cette idée. D'ailleurs, d'après l'expérience qu'ils avaient faite de l'adreſſe de nos artilleurs, ils auraient eu beaucoup à craindre pour leurs bâtimens, ſur-tout s'il était ſurvenu des calmes ou des vents contraires.

L'armée combinée a traverſé la Province de New-Jerſey, traînant ſur des voitures une grande quantité de bateaux, menaçant toujours Staten-Iſland : elle marchait ſur deux colonnes, & les Américains formaient celle du côté de la mer; ils n'en étaient pas à plus de cinq ou ſix milles. L'inaction des Anglais, dans ce moment eſt inconcevable; ils pouvaient, ſans grand riſque, nous harceler & nous faire des torts irréparables : ils avaient les plus grandes raiſons pour le tenter. Quoique

Washington ait eu l'art de prolonger de jour en jour leur incertitude, ils n'ignoraient pas l'attente de l'arrivée prochaine de M. de Graſſe ; ils ſavent que M. de Barras a fait embarquer toute la groſſe artillerie, & ſe diſpoſe à mettre à la voile : il eſt de leur intérêt de prévenir la jonction de nos forces ; & quel moment plus favorable que celui d'une marche dans un pays hériſſé de montagnes, couvert de bois, coupé de rivières, où, manque de reſſources, il faut augmenter ſon train!

Il n'eſt guère poſſible actuellement de douter qu'on va en Virginie, à moins de ſuppoſer encore qu'à l'arrivée de M. de Graſſe, l'armée ne revînt ſur ſes pas.

Ce pays eſt abſolument différent de celui que nous avons parcouru; il n'eſt point comme le Connecticut, couvert de monticules rapprochés, qui rendent la marche pénible, reſſerrent la vue, empêchent de ſe former une idée nette de l'enſemble; pluſieurs cordons de montagnes qui paraiſſent être des rameaux de celles des Apalaches, s'y prolongent du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, forment, dans leurs intervalles, de vaſtes & de riantes plaines que

la main du Géomètre ſemble avoir aſſujetties à ſon niveau. Ces plaines ſont entrecoupées par de grandes & de belles maiſons, par des vergers, des champs de maïs, & des bouquets de bois.

Les habitans, Alſaciens & Hollandais d'extraction pour la plupart, portent dans leur air aiſé, gai, prévenant, l'empreinte de l'heureuſe contrée qu'ils habitent. Des proviſions arrivent de toutes parts dans nos camps; ceux qui nous les amènent ne reſſemblent en rien, par leur opulence, à des marchands de fruits & de légumes. Des Dames coiffées, parées de pierreries, conduiſent elles-mêmes leurs légers chars ruſtiques, traînés par des chevaux fringans attelés deux ou trois de front.

J'ai parcouru le ſommet de ces hautes montagnes; elles ſont de rochers graniteux, hétérogènes, très-adhérens; l'eau forte n'y cauſe aucune efferveſcence; le ſpath y eſt le plus abondant. Si ces montagnes, qu'il faut néceſſairement placer dans la claſſe des primitives, me diſais-je en les contemplant, devaient leur origine à une matière vitrifiée, en fuſion, bouillonnante pendant des milliers d'an-

nées, elles ſeraient néceſſairement homogènes ; je n'y retrouverais point ce mêlange de pluſieurs ſubſtances réunies en grains, affectant des formes régulières, des couleurs différentes ; elles ont dû éprouver de grandes révolutions, elles ſont crévaſſées dans beaucoup d'endroits : d'énormes morceaux ont changé leur première ſituation : on voit ſur un des ſommets les plus élevés, un bloc monſtreux, iſolé, arondi dans ſes angles, appuyé ſur une baſe très-étroite, & ſemblant prêt à rouler. Quelle était ſa primitive poſition ? qui peut l'avoir élevée ſur ce ſommet ?

La ville de Prince-Town eſt peu conſidérable ; elle eſt remarquable par une charmante ſituation, quelques belles maiſons, & ſur-tout un collège bâti en brique, élevé de pluſieurs étages, ayant vingt-cinq croiſées de front : j'y ai vu deux chef-d'œuvres de mécaniſme ; c'était le mouvement des corps céleſtes, mis en action d'après le ſyſtême de Newton & celui de Copernik. L'Auteur eſt Américain, & demeure actuellement à Philadelphie : on m'a aſſuré qu'il travaillait à un ſemblable, pour en faire hommage

au Monarque dont l'alliance doit à jamais exciter la reconnaiſſance de ces peuples. Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

A Trenton, ce 2 Septembre 1782.

NOUS étions hier campés à côté d'une petite ville très-agréable; quoique nous n'en ſoyons aujourd'hui qu'à douze milles, nous le ſommes près d'une autre qui ne le cède en rien pour l'agrément & la ſalubrité de l'air, mais bien plus avantageuſement ſituée: c'eſt la plus grande que nous ayons vue après Providence; elle eſt ſur les bords de la Delhaware, à vingt-ſept milles au deſſus de Philadelphie. Cette poſition la met à même de former un commerce conſidérable, ſur-tout pour les comeſtibles, avec la Capitale. La Delhaware n'eſt navigable, pour les bâtimens conſidérables, qu'à cette hauteur; elle y devient tout-à-coup ſi peu profonde, qu'un peu plus haut elle eſt guéable pour les voitures dans les baſſes marées. Les bords de cette rivière n'ont rien de l'aſpect ſombre & ſauvage du fleuve du Nord: ils ſont applanis & rians

comme ceux de la Loire. Le terrein y eſt léger, ainſi que dans tous les lieux où nous avons paſſé, mais excellent. Le maïs, production qui épuiſe infiniment les terres, y vient, même dans celles qui ſont cultivées depuis près d'un ſiècle, haut de ſept à huit pieds; les tiges en ſont groſſes, vigoureuſes; les épis en ſont longs & peſans.

Washington a rendu ce lieu à jamais fameux, par une victoire où il a développé ſi heureuſement les reſſources de ſon génie.

Les troupes Anglaiſes, en 1776, cantonnées, formaient une ligne depuis Brunſwick, ſur la rivière de Raritan, juſqu'à la Delhaware; quatorze ou quinze cens hommes étaient à Trenton, autant à Borden-Town, & un troiſième corps à Burlington, qui n'eſt qu'à vingt milles de Philadelphie. L'armée de Washington, qui n'avait oſé ſe montrer de toute la campagne, affaiblie de jour en jour, laiſſait les Anglais dans la plus grande ſécurité. Deux nuits de gelée pouvaient, par la Delhaware, les rendre maîtres de Philadelphie. Le Congrès, dans cette circonſtance critique, s'était retiré à Baltimore en Maryland, & l'Amérique conſternée attendait avec effroi

ce moment qui allait la remettre dans les fers. Washington ne pouvant réſiſter aux forces réunies de l'ennemi, forma le projet de l'attaquer en partie; il aſſembla à la hâte des Milices de Penſilvanie & de Virginie, en forma trois corps; deux ne purent paſſer la Delhaware, à cauſe des glaces; le ſien fut plus heureux; il ſurprit un corps d'Heſſois, en fit huit ou neuf cens priſonniers. Peu de tems après, ayant allumé des feux dans ſon camp, & laiſſé à chacun un ſeul homme pour les entretenir, il marcha par les derrières de l'ennemi, le ſurprit encore & lui fit priſonnier un corps conſidérable de troupes. Les Anglais furent forcés, à leur tour, de ſe retirer & de ſe mettre ſur la défenſive.

Nous paſſons demain la Delhaware, & dans deux jours nous verrons le chef-lieu du Congrès; je n'y oublierai rien de ce qui me paroîtra mériter votre attention.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

De Philadelphie, ce 6 Septembre 1782.

L'ARRIVÉE des Français à Philadelphie, a plutôt reſſemblé à un triomphe

qu'à un ſimple paſſage. Les troupes ont fait halte à un demi-quart de lieue, & dans un inſtant elles ont été appropriées, parées, comme une garniſon pourrait l'être dans un jour de revue : elles ont traverſé la ville, précédées de leur muſique, ſpectacle toujours nouveau pour les Américains : les rues étaient inondées de peuple, & la parure des Dames était des plus brillantes. Tout Philadelphie a été étonné de voir des voyageurs ſi frais, ſi propres, des Français de ſi bonne mine. Ces troupes ont défilé devant le Congrès & le Miniſtre de la Cour de France (1), & ont campé dans une vaſte plaine arroſée par le Skuilkill. Le régiment de Soiſſonnais, fit, le lendemain de ſon arrivée, l'exercice à feu : vingt mille perſonnes au moins, & beaucoup de voitures remarquables par leur élégance & leur légéreté, embelliſſaient ce ſpectacle, où l'agrément de la ſituation, la ſérénité du jour ajoutèrent encore. La rapidité des évolutions des troupes, leur enſemble, leur préciſion étonnèrent, enthouſiaſmèrent les Spectateurs : leur intérêt augmenta en-

(1) M. le Chevalier de la Luzerne.

core, en voyant dans l'un des Chefs, l'allié, l'ami du jeune Héros à qui ils doivent tant, pour qui ils ont tant d'admiration. Une perte (1), qu'il faut être père & ſenſible pour apprécier, l'avait, depuis quelques jours, plongé dans la douleur & la triſteſſe; les charmes de Philadelphie ne purent le tirer de ſa tente; comme Achille, il n'y eut que le bruit des armes.

Nous nous amuſâmes beaucoup de l'erreur du peuple, qui prit pour un Général un de ces hommes que nos grands Seigneurs ont ſouvent à leur ſuite pour les dévancer ou porter leurs miſſives. Son court juſte-au-corps, ſa riche cotte à frange d'argent, ſes ſouliers couleur de roſe, ſon bonnet armoirié, ſa canne à pomme énorme leur parurent autant de marques d'une éminente dignité : toutes les fois qu'il s'approchait du Colonel-Commandant ſon maître, pour recevoir ſes ordres, on croyait qu'il les lui donnait.

Le Préſident du Congrès honora de ſa préſence, en gros habit de velours noir, ce ſpectacle. Les bons Penſilvaniens ſont

(1) Il avait reçu depuis quelques jours, la nouvelle de la mort de ſa fille.

bien

bien loin de nous pour l'étiquette, comme nous bien loin d'eux pour la légiſlation.

Ces manœuvres firent concevoir aux ſpectateurs les plus flatteuſes eſpérances; ils crurent que de telles troupes devaient être invincibles. Ce jour était marqué pour d'heureux pronoſtics. M. le Chevalier de la Luzerne, qui, dans cette circonſtance, reçoit ſes compatriotes avec la grandeur & la libéralité du Repréſentant d'un grand Prince, la franchiſe & la cordialité d'un particulier, avait amené, après l'exercice, tous les Officiers dîner. A peine étions-nous à table, qu'un Courier arrive. Un inquiet ſilence règne parmi tous les convives; les yeux fixés ſur M. le Chevalier de la Luzerne, on tâche de deviner d'avance ce que ce peut être. Trente-ſix vaiſſeaux de ligne, nous annonce-t-il, commandés par M. le Comte de Graſſe, ſont dans la baie de Chéſapéack, & trois mille hommes de troupes de débarquement ont établi leurs communications avec le Marquis de la Fayette. L'alégreſſe éclate auſſi-tôt de toute part : nos impatiens Guerriers comptent, ſupputent le tems où ils ſeront en face de l'ennemi, & leurs

imaginations échauffées l'abrègent. On porte des ſantés ; on n'oublie pas celle du Miniſtre, dont l'intelligence & l'activité préparent à notre marine des plus brillans ſuccès : la préſence de ſon fils (1) en augmente l'intérêt. Tompſon, le Secrétaire du Congrès, l'ame de ce corps politique, vient recevoir & donner des complimens. Sa figure maigre, ſillonnée, ſes yeux caves, étincellans, ſes cheveux blancs, droits, ne deſcendant pas à ſes oreilles, fixèrent & ſurprirent tous nos regards.

Cette importante nouvelle ſe répandit auſſi-tôt rapidement dans toutes les parties de la ville ; des cris de joie retentiſſent de toutes parts ; des plaiſans montent ſur des tretaux, prononcent l'oraiſon funèbre de Cornwallis, & débitent des lamentations ſur la douleur des Torys. Le peuple ſe porte en foule à l'hôtel du Miniſtre de France ; on le ſalue par des *vive le Roi!*

Vous voyez combien on eſt généralement perſuadé des ſuccès de la campagne. Puiſſent ces flatteuſes eſpérances ſe réaliſer ! elles hâteront une paix qui dans notre

(1) M. le Comte de Charlu, Colonel en ſecond du régiment de Saintonge.

position actuelle & sous le Prince sage & bienfaisant qui nous gouverne, placerait la France dans la perspective la plus brillante qu'elle ait jamais entrevue depuis l'existence de la Monarchie.

Philadelphie, capitale de la Pensilvanie, est bâtie sur une plaine élevée & spacieuse, dans l'endroit où la rivière Skuilkill mêle ses eaux à la Delhaware. Le célèbre Guillaume Penn, fondateur de cette Colonie, en donna le plan & fixa l'emplacement. Ce plan a été suivi; mais on l'a située un peu plus près de la principale rivière, à cause du commerce: sa forme est celle d'un parallélogramme ou carré long, s'étendant à deux milles, ayant dix-huit rues parfaitement alignées, coupées à angle droit par seize autres d'un mille de longueur, également larges & alignées: on y a ménagé des intervalles pour les édifices publics. Les deux principales rues, appellées *High-Street* & *Broad-Street*, ont chacune cent pieds de largeur: des vaisseaux de cinq cens tonneaux peuvent mouiller près d'un assez beau quai: on en a vu jusqu'à vingt en construction à la fois sur les chantiers: on y compte au moins trois mille mai-

ſons, plus de la moitié bâtie en brique, & toutes très-belles. La population monte à environ vingt mille ames. Les Catholiques Romains y ont deux chapelles gouvernées par un Ex-Jéſuite & un Allemand : ils portent le nombre de leurs communians à onze ou douze cens. Il y a des Temples de Presbytériens, de Luthériens, de Calviniſtes Hollandais, d'Anabatiſtes, &c. La Secte la plus nombreuſe eſt celle des Quakers : c'était celle que ſuivait le fondateur de la Colonie. Comme cette Secte affecte plus de tolérance, plus de rigidité, plus d'égalité, & qu'elle s'eſt établie en Penſilvanie dans un tems où la proximité de ſa naiſſance, les contradictions & le mépris des autres Religions lui avaient conſervé toute ſon énergie, toute l'auſtérité de ſes principes, la légiſlation tendit davantage à rendre ces Colons libres, égaux, & ſimples. La douceur du climat, la bonté du ſol, des occupations champêtres, une exiſtence iſolée favorisèrent ces vues légiſlatives, & la Penſilvanie devint la Colonie la plus vertueuſe & la plus heureuſe que l'Hiſtoire nous ait jamais retracée : mais en ſe mul-

tipliant, en attirant les étrangers, en devenant commerçante, des fortunes ſe ſont agrandies, le luxe s'eſt introduit, les mœurs ſe ſont altérées, & ce ne ſera bientôt qu'un éclatant météore qui ſe ſera montré un inſtant à l'Univers.

C'eſt dans cette ville où ſont les Repréſentans des Treize-Provinces, ſous la dénomination de Congrès. La façade extérieure de l'édifice où ils ſe raſſemblent, eſt de brique, & par conſéquent ſans ordre d'architecture; il eſt auſſi beau qu'un monument de ce genre peut l'être, & préſente une maſſe noble, impoſante, régulière: il eſt ſitué dans l'alignement ordinaire des maiſons, ſans place qui le dégage: il perd certainement beaucoup à ne pouvoir être examiné dans ſon véritable point de vue: chaque Province y a ſes Députés pour ſtipuler ſes intérêts, faire ſes offres, concerter les moyens de défendre la cauſe commune: ces aſſemblées ne ſe mêlent que de ce qui concerne l'intérêt général. Les provinces ont leur Congrès particulier, où elles établiſſent la police & des loix indépendamment du Congrès général. Le nombre des Repréſen-

tans eſt proportionné à l'étendue des Provinces ; deux eſt le plus petit, ſept le plus grand ; quel qu'il ſoit, elles n'ont qu'une voix. La ſituation centrale de cette ville, & la sûreté de ſa poſition, ont décidé ce choix. La première aſſemblée s'y tint le 2 Septembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 Décembre 1776 ; époque cependant où les affaires des Américains étaient dans le plus mauvais état, où les ennemis s'étaient emparés de toutes les villes, de tous les poſtes ſur la Delhaware, & où l'on n'oſait plus ſe flatter de défendre Philadelphie.

Le marché, ſitué au centre de la ville, eſt vaſte & beau. Les priſons pour dettes & crimes, celles ſur-tout des priſonniers de guerre, ſont ſpacieuſes, bien aérées.

Vous connoiſſez ſa Société Philoſophique, dont pluſieurs Savans de l'Europe ſont membres. Mais un des établiſſemens qui fait le plus d'honneur à ces nouveaux Etats, c'eſt l'aſyle deſtiné à recevoir les défenſeurs de la Patrie, que des infirmités ou des bleſſures rendent incapables de pourvoir à leur exiſtence.

Le plan de Guillaume Penn eſt encore

très-éloigné d'être achevé ; mais on le ſuit à proportion que la ville s'agrandit : il eſt aiſé de juger de la rapidité de ſon accroiſſement, quand on penſe qu'il exiſte encore à Philadelphie un vieillard témoin de ſa fondation. Cette ville, placée ſur une rivière que des vaiſſeaux de guerre peuvent remonter, ſur un ſol fécond qui exige peu de travaux pour être mis en culture, bâtie d'après un plan réfléchi, doit devenir une des plus belles villes du monde. Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

De Baltimore, ce 14 Septembre 1781.

L'ARMÉE n'a pas, Monſieur, trouvé à *Heald-à-Filque*, ſitué à la tête de la baie de Chéſapéack, aſſez de tranſports pour s'y embarquer en totalité : on a à peine aſſez raſſemblé de bateaux, découverts la plupart, pour les Grenadiers & Chaſſeurs, & quelques régimens Américains : en cas de gros tems, ces troupes ſouffriront beaucoup & ſeront très-expoſées. Le Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont pris les devants par terre, pour concerter leurs opérations avec M. de

Graſſe. M. le Baron de Viomeſnil, commandant actuellement l'armée Françaiſe, eſt décidé à la faire aller par terre.

La poſition de Baltimore eſt une des plus importantes de l'Amérique ſeptentrionale. Cette ville, placée preſque à l'entrée de la baie, eſt à portée de recevoir, de la première main, les denrées de la Penſilvanie, du Comté de la Delhaware, & ſurtout celles du Maryland. Cette dernière Province a des forges très-conſidérables, produit du tabac moins flatteur à l'odorat que celui de la Virginie, mais infiniment plus fort, préféré, par cette raiſon, par les Européens du Nord.

Baltimore, il y a trente ans, n'était qu'un petit village; c'eſt aujourd'hui une grande & riche ville : ſa forme eſt celle d'un croiſſant. La partie du Nord eſt ſur une langue de terre étroite & très-avancée dans la baie. La ville, dans cet endroit, ſemble ſortir du ſein des eaux & y annoncer ſon futur empire. Lord Baltimore, Catholique Irlandais, établit dans le Maryland deux cens Catholiques, & donna ſon nom à cette ville. La moitié eſt habitée d'Acadiens, que les Anglais arrachèrent inhumainement

de leur heureuſe contrée, pour les laiſſer ſans reſſources dans ce nouveau pays : leur quartier eſt le moins riche & le plus mal bâti. La tyrannie du Gouvernement Anglais les a empêchés de profiter de l'heureuſe poſition de cette ville : Marins pour la plupart, ils ne tarderont pas de ſe dédommager par le commerce, de la perte des riches habitations de l'Acadie.

Ils conſervent encore entre eux la Langue Françaiſe, ſont demeurés très-attachés à tout ce qui tient à leur ancienne Nation, ſur-tout à leur culte, qu'ils ſuivent avec une rigidité digne des premiers âges du Chriſtianiſme. La ſimplicité de leurs mœurs eſt un reſte de celles qui regnaient dans l'heureuſe Acadie. Leurs Prêtres exerçaient ſur eux l'empire que la vertu & les lumières donnent ſur des hommes qui ne ſont point corrompus ; ils étaient leurs juges, leurs médiateurs, & aujourd'hui même ils ne les nomment pas ſans attendriſſement. Ils m'ont beaucoup parlé d'un M. le Clerc, qui, en partant, leur donna des vaſes & des ornémens pour le ſervice des autels. « Ces ornemens, leur dit ce » Vieillard, ſerviront à vous rappeller ce

» que vous devez à la Religion de vos
» pères; puiſſe-t-elle fleurir dans les nou-
» velles régions que vous allez habiter!
» Puiſſiez-vous, en réprouvant tous les
» autres cultes montrer par votre dou-
» ceur & votre bienfaiſance, que vous
» ne traitez pas moins en frères ceux
» qui les ſuivent! Peut-être la Provi-
» dence ſe ſert-elle de vous pour étendre
» & faire triompher la vérité. Cette idée
» peut ſeule me faire ſurvivre au malheur
» de me ſéparer de vous; mon cœur
» vous ſuivra toujours, & je n'éleverai
» pas de fois mes tremblantes mains ſur
» nos autels, que vous n'en ſoyez l'objet ».

Leur égliſe eſt bâtie hors de la ville, ſur une hauteur entourée de ſept à huit Temples de différentes Sectes. Ils ſe plaignent beaucoup de ne pas retrouver dans leurs Paſteurs actuels, le zèle & l'affection de ceux de l'Acadie: occupés du ſoin de leurs habitations, ils donnent peu à l'inſtruction de leur troupeau, & preſque toutes leurs fonctions paſtorales ſe bornent à une baſſe-Meſſe tous les mois.

La vue d'un Miniſtre Français ſembla rappeller leurs anciens Paſteurs; ils me

ſollicitèrent d'officier dans leurs égliſes. Je ne pus, en rempliſſant cette ſainte fonction, me diſpenſer de les féliciter ſur leur piété, & leur retracer le tableau des vertus de leurs pères; je leur rappelais des ſouvenir trop chers, ils fondirent en larmes; la muſique, que j'avais amenée, contribua encore à émouvoir leurs cœurs.

Le Maryland eſt habité par beaucoup de Catholiques. La ville de Frédérikburg en Virginie, a pluſieurs égliſes, ainſi que Charles-Town, capitale de la Caroline. Toutes ces égliſes de l'Amérique ſeptentrionale étaient ſoumiſes à la juriſdiction d'un Evêque *in partibus*, réſidant à Londres, qui, depuis la révolution, a ceſſé toutes communications avec elles; elles ſont abandonnées à elles-mêmes, ſans Chefs, ſans unité. La foi de ces peuples & leur nombre méritaient cependant de fixer les regards des Chefs de l'Egliſe. Je ſuis.

LETTRE IX.

D'Anapolis, ce 21 Septembre 1781.

L'ARMÉE devait faire, Monſieur, le reſte de la route pour la Virginie, par terre;

elle avait pris à cet effet le chemin d'Alexandrie : elle a repris celui d'Anapolis, ſur la nouvelle de l'arrivée du Romulus, de deux frégates, & de pluſieurs bâtimens de tranſport. Les chevaux & les voitures continueront à aller par terre.

A meſure que nous avançons vers le Midi, nous trouvons des différences ſenſibles dans les uſages & dans les mœurs. Ce ne ſont plus, comme dans le Connecticut, des maiſons placées ſur les routes à petits intervalles, reſtreintes à l'eſpace du logement d'une famille, meublées du plus ſimple néceſſaire ; ce ſont de ſpacieuſes habitations, iſolées entre elles, compoſées de pluſieurs bâtimens, entourées de plantations à perte de vue, cultivées, non par des mains libres, mais par ces hommes noirs, que l'avare Européen enleve, à prix d'or, des contrées brûlantes de l'Afrique. Leurs meubles y ſont des bois les plus précieux, & de marbres les plus rares, enrichis encore par le ſavant travail de l'Artiſte. Leurs voitures élégantes & légères ſont traînées par des courſiers, que conduiſent des eſclaves richement habillés : nous retrouvons ſur-tout cette opulence

dans Anapolis. Cette très-petite ville, placée à l'embouchure de la rivière de Saverne, dans la baie, ne renferme aux trois quarts que de grands édifices. Le luxe des femmes y surpasse celui de nos provinces : un Coiffeur Français y est un homme d'importance ; une de ces Dames paye mille écus de gage au sien. Il y a déja une salle de spectacle. La *State-House*, (maison des Etats) est de la plus grande beauté ; c'est la plus belle de toutes celles de l'Amérique ; le péristile est orné de colonnes, & l'édifice est surmonté d'un dôme.

On fait à la hâte les embarquemens ; le tems est le plus beau du monde, les vents sont favorables : le terme de l'impatience des Français n'est probablement pas éloigné. Je suis, &c.

LETTRE X.

De Williamsburgh, ce 30 Septembre 1781.

L'ARMÉE a eu la navigation la plus heureuse ; celle des Grenadiers, Chasseurs, & des premiers régimens Américains, l'a été moins ; elle a duré quatorze jours ;

jugez quel mal-aiſe pour des troupes ſerrées & qui n'étaient pas à couvert ! les Officiers même n'y ont vécu que de biſcuit. Les bords de cette baie, formés de la réunion de tant de grands fleuves, ne ſont point élevés ; ils ſont encore peu découverts. On apperçoit rarement des habitations ; il y en a quelques-unes aſſez agréables : cette ſituation doit devenir un jour une des plus belles du monde.

La flotille a remonté la rivière James, célèbre par le bon tabac que produiſent ſes rives. Elle débarqua devant le territoire de James-Town, lieu où les Anglais formèrent leur premier établiſſement en Virginie. Les troupes ſont venues de là joindre les Grenadiers, Chaſſeurs, & les trois mille hommes amenés par M. de Graſſe, compoſés des régimens d'Agénois, Gâtinois & Touraine, aux ordres de M. de Saint-Simon, Maréchal de Camp. Ce Général s'était réuni auparavant à la petite armée de deux mille Américains, commandée par M. le Marquis de la Fayette, qui, comme vous ſavez, malgré les forces triples de Cornwalis, n'avait pu être entamée. M. de la Fayettte, en qualité de

Major général des Américains, ſe trouva, à vingt-quatre ans, commander un Officier général Français, juſqu'à la réunion des autres corps.

Williamsburgh, capitale de la Virginie, n'eſt pas encore conſidérable; elle eſt ſituée ſur un ſol très-uni, coupée d'une rue large de plus de cent pieds: à l'une des extrémités, eſt en face, le Capitole ou *State-Houſe*, édifice petit, mais régulier; & à l'autre bout, le collège, capable de contenir plus de trois cens élèves; il y a une bibliothèque d'environ trois milles volumes, & un cabinet de phyſique expérimentale aſſez complet. J'ai contemplé avec un intérêt bien vif ces vrais monumens de la gloire des hommes; en me rappelant des monumens heureux, ils me rappelaient des perſonnes chères à mon cœur. Le tumulte des armes a fait fuir ceux qui en faiſaient uſage; les Muſes, vous le ſavez, ne ſe plaiſent que dans le ſéjour de la paix. Nous n'avons retrouvé qu'un ſeul profeſſeur, Italien d'origine; ſon eſprit, ſon ſavoir nous font, d'après ce qu'il nous a dit de ſes confrères, regretter leur éloignement.

Williamsburgh eſt la ſeule ville que nous ayons rencontrée : ſans être ſituée ſur les bords d'une rivière, elle eſt à une égale diſtance de deux petites, dont l'une ſe jette dans celle de James, & l'autre dans celle d'Yorck ; elle a l'incommodité de n'avoir pas facilement de l'eau. La beauté de ſa ſituation eſt le voiſinage des rivières. James & Yorck, entre leſquelles vient le meilleur tabac de la province, ont déterminé le choix de cet emplacement : je ne crois pas, malgré cela, qu'elle devienne jamais importante ; les villes d'Yorck, de James, de Nort-Folk & d'Édenton, plus favorablement ſituées, l'éclipſeront.

Quoique la Virginie s'étende entre le 36e & le 39e degré de latitude, l'hiver y eſt très-rigoureux ; il y tombe beaucoup de neige ; les vents du Sud & de l'Eſt y ſont exceſſivement chauds ; ceux du Nord & de l'Oueſt, venant des montagnes & des lacs, exceſſivement froids. On y éprouve ſouvent dans un jour, des paſſages rapides de l'un à l'autre. Elle produit de très-beaux bois ; les environs de Williamsburgh, ainſi qu'une partie des bords de la baie, ſont couverts d'arbres raiſineux ; ſes prairies nourriſſent

nourriſſent d'excellens chevaux; ils l'emportent ſur ceux des autres provinces pour la beauté; il y vient du chanvre, du lin, du maïs, beaucoup de coton: ce coton eſt une plante annuelle, qu'au premier coup-d'œil nous prenions pour des fèves. Les vers à ſoie y réuſſiſſent très-bien: on doit préſumer qu'ils formeront un jour une des plus importantes branches du commerce de cette province. La plus étendue eſt le tabac; vous connaiſſez ſa réputation: il eſt, pour l'uſage ordinaire, le premier du monde: ce que les Anglais en tiraient annuellement ainſi que du Maryland, allait à douze millions; ils n'en conſommaient pas un ſixieme, ils nous vendaient le reſte ou le portaient dans le Nord; jugez où pouvait aller ce commerce. Ils l'échangeaient au plus vil prix, pour leurs draps, leurs toiles, leurs clincailleries, & revendaient argent comptant, le ſurplus de leur conſommation; ils augmentaient ainſi par an leur numéraire de huit à neuf millions. Aucune autre poſſeſſion, même de l'Inde, ne leur donnait peut-être un produit plus net. Trois cent trente vaiſſeaux, & environ quatre mille Marins

étaient employés à cette traite. La ville de Grenock en Ecoſſe en faiſait la plus grande partie ; c'était par-là qu'elle ſoutenait ſes manufactures, les plus conſidérables de l'Angleterre.

Depuis la guerre, ce commerce montait encore par an à près de ſix millions. De quelle importance n'aurait-il pas été de ſe rendre plutôt maître de la baie de Chéſapéack. Il y a même actuellement une centaine de bâtimens raſſemblés à Yorck, ſous le canon de Cornwallis, venus pour charger de cette herbe, que les trois quarts & demi des humains prennent tant de plaiſir à mâcher, à reſpirer, ou à humer en vapeur.

On porte la population de la Virginie à cent cinquante mille Blancs, & celle des Nègres à cinq cent mille: la diſproportion des Blancs & des Nègres eſt encore plus grande dans le Maryland; il n'y a guère que dix milles Blancs, & il y a plus de deux cent mille Noirs. Les Anglais en importaient dans ces deux provinces, entre ſept à huit mille par an. Leur ſort n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi à plaindre que dans les Iſles ; à la liberté

près, perte, il eſt vrai, irréparable, ils ſont traités avec douceur; ils y ſont preſque les égaux de leurs maîtres; ils vivent des mêmes alimens; & ſi la terre qu'ils cultivent eſt arroſée de leur ſueur, elle ne l'eſt jamais de leur ſang. L'Américain, peu laborieux, eſt aſſez juſte pour ne pas exiger que ſon eſclave, qui a moins de motif de l'être, le ſoit plus que lui.

Les grands fleuves, qui arroſent cette province, prennent leurs ſources dans les montagnes bleues, dont la chaine ſe prolonge du Nord au Midi: au-delà ſerpente, à travers de vaſtes prairies, l'Ohio, & vient s'unir au Miſſiſſipi; vers ſes bords peu connus encore, pour la plupart, ſont, au rapport des Voyageurs, les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. On prétend que le projet de Washington était, en cas qu'il n'eut pu rompre les fers de ſa Patrie, de venir s'y établir avec ceux que l'amour de la liberté aurait attachés à ſon ſort.

Les différens degrés de chaleur ſe font remarquer en approchant du Sud, par la différence des productions. Le laurier à cire eſt ici un arbre; le ſaſafia y vient beaucoup plus grand. Nous avons commencé

de remarquer, dans le Maryland, une eſpèce de fruit très-commun ici, âpre, amer avant d'être mûr, comme nos cormes, ſucré, fade, & la chair mollaſſe dans ſa maturité, de la groſſeur d'une prune, & d'un jaune doré.

Preſque toutes les plantes y ſont odorantes : l'immortelle blanche, dont les champs ſont pleins, l'eſt auſſi beaucoup. Les chenilles diffèrent entièrement de celles de l'Europe; elles ſont couvertes de houpettes qui ne laiſſent diſtinguer ni leurs têtes ni leurs pieds : ces houpettes ſont longues, ſerrées, unies, comme ſi on les avait ébarbées avec des ciſeaux; les unes ſont d'une ſeule couleur; il y en a d'un très-beau roſe, d'autres ſont tachetées ſymétriquement. Nous trouvâmes, près de la rivière du Nord, une autre eſpèce remarquable par ſa groſſeur & ſa beauté. M. le Chevalier de Chaſtelux, à qui les grands détails d'une armée (1) laiſſent encore des momens pour les Lettres, m'en donna une que je fis deſſiner : elle était longue d'en-

(1) M. le Chevalier de Chaſtelux, Maréchal de Camp, un des Quarante de l'Académie Françaiſe, eſt Major général de l'armée de M. de Rochambeau.

viron quatre pouces ; ſa groſſeur pouvait avoir ſept à huit lignes de diamètre ; ſa peau fine, d'un vert tendre, laiſſait appercevoir l'agitation de ſes artères ; ſes criſtallins, de la groſſeur d'un pois, & ſa queue, étaient d'un jaune vif ; chacun de ſes anneaux avait quatre petites cornes rameuſes, dures, & d'un noir de jai, d'environ deux lignes de longueur : ſa tête était ornée de huit autres, longues de plus d'un pouce, fortes, rameuſes, recourbées ſur elles, jaunes, noires aux extrémités, & du poli le plus luiſant. Ce ſuperbe inſecte ſemblait dans la fierté de ſes mouvemens, annoncer qu'il connaiſſait la nobleſſe de ſa parure, & ſa ſupériorité ſur ſes ſemblables.

Je viens de faire la dangereuſe épreuve de la ſubtilité étonnante du venin d'une eſpèce d'araignée ; elle m'a piqué au front, en dormant ſous ma tente : je n'éprouvai preſque pas de douleur dans l'endroit de la piqûre, & le bouton qu'elle occaſionna était à peine ſenſible. Cependant quelques tiraillemens dans les muſcles du cou, du côté de la piqûre, m'empêchèrent de me rendormir. Une demi-heure après je me ſentis le ventre tendu & des douleurs ſour-

des. Je me levai, & me promenai à l'air ; les douleurs augmentèrent rapidement, ſe communiquèrent aux reins, remontèrent à l'eſtomac ; bientôt je ne pus plus me ſoutenir. On me porta du camp à Williamsburgh, d'où nous n'étions qu'à quelques centaines de pas : on me fit prendre des alkalis volatils, on m'en frotta les parties ſouffrantes ; l'oppreſſion augmenta, & les douleurs s'irritèrent ; la ſaignée ne me fut pas plus avantageuſe. Les remèdes à l'eau tiede m'ont ſeuls tiré d'affaire. Si j'euſſe tardé à en faire uſage, j'aurais infailliblement été étouffé. Le genre nerveux était ſeul attaqué, les alkalis durent en augmenter l'irritabilité. Je ſuis parfaitement rétabli actuellement ; il m'eſt cependant reſté des douleurs de nerfs (1) (genre de maladie où j'avais de la peine à croire).

J'ai commencé à trouver dans le Maryland, des pétrifications de coquillages ; les bords de la baie m'ont paru en avoir beaucoup. J'ai vu, dans les environs de Williamsburgh, des ravins creuſés par les

(1) Depuis mon retour en France, j'en ai encore quelques atteintes.

eaux à plus de vingt-cinq pieds, en déceler une grande quantité, la plupart n'étaient qu'à demi-pétrifiés.

L'armée eſt préſentement devant Yorck. Le bruit du canon ſe fait entendre juſqu'ici ; je vais la rejoindre ; j'aurai sûrement, dans peu, beaucoup d'événemens intéreſſans à vous apprendre. Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Du camp d'Yorck, ce 6 Novembre 1781.

L'ARMÉE combinée partit le 28 Septembre de Williamsburgh, pour inveſtir Yorck ; elle s'avança le même jour juſqu'à trois quarts de lieue de l'ennemi. Ces approches ne ſe font ordinairement qu'avec circonſpection ; les campemens ſe multiplient à meſure qu'on avoiſine l'ennemi ; mais l'impatience des troupes rendit plus entreprenant, & on a oſé faire, à la vue de l'ennemi, une marche de douze milles à travers des bois dangereux, ſur un terrein poudreux, ſablonneux, & par des chaleurs exceſſives. Un de nos jeunes Colonels employa même tout ſon crédit auprès du Général Washington, pour at-

taquer ſur le champ deux redoutes. Ce Général s'en eſt rapporté à M. le Comte de Rochambeau, à qui il a confié la direction du ſiège. M. le Comte de Rochambeau crut qu'il était plus ſage de donner du repos aux troupes, & de mieux reconnaître les lieux.

Les Américains, précédés de M. le Marquis de la Fayette, ont formé la colonne droite, & les Français, précédés de leurs Grenadiers, Chaſſeurs, formaient la gauche. L'armée de M. le Comte de Rochambeau, compoſée des régimens Bourbonnais, Royal-Deux-Ponts, Soiſſonnais, & Saintonge, s'eſt portée au centre : celle de M. de Saint-Simon s'étend ſur la gauche juſqu'à la rivière d'Yorck, & les Américains occupent la droite appuyée ſur la rivière.

Le 30, les ennemis ont évacué les deux redoutes qu'on voulait attaquer en arrivant ; elles ſont diſtantes d'environ quatre cens toiſes de la place ; les Français les ont auſſi-tôt occupées.

Le premier Octobre, les Américains ont commencé, dans la nuit, deux redoutes à la droite des premières. Les ennemis dirigèrent auſſi-tôt leur feu ſur elles ;

quelques travailleurs Américains y ont été tués : leurs compagnons n'en marquèrent point le moindre effroi, & n'en continuèrent pas leur travail avec moins d'ardeur (1).

L'armée fut juſqu'au 6 employée à faire des faſcines, des ſauciſſons, des gabions, à débarquer l'artillerie & les munitions. On fut alors en état d'ouvrir la tranchée. Les régimens de Bourbonnais, de Soiſſonnais, commandés par M. le Baron de Viomeſnil, & quinze cens Américains par M. le Marquis de la Fayette, ſe poſtèrent toute la nuit dans un profond ravin, afin de protéger les quinze cens travailleurs de la droite. Dans le même tems, le régiment de Touraine ouvrit la tranchée de la gauche, établit une batterie contre une redoute détachée de la place, & deſtinée à éloigner le feu de la droite des ennemis. L'activité des travailleurs & la mobilité du terrein, mirent, au grand étonnement de tout le monde, la parallèle en état de recevoir les troupes le lendemain. Elles y entrèrent à midi, tambour battant.

(1) C'étaient des Milices, pour qui ce ſpectacle était abſolument nouveau.

L'ouverture de la tranchée, l'époque ordinairement la plus meurtrière d'un siège, se fit sans effusion de sang; circonstance d'autant plus heureuse, que les blessés n'auraient pas eu alors de paille pour se coucher, ni de linge pour être pansés. C'était le 7; on travailla avec activité le 8 & le 9 à construire des batteries; celles des Américains & de M. de Saint-Simon tirèrent à cinq heures du soir; les dernières forcèrent aussi-tôt une frégate à s'éloigner, dont le canon atteignait jusqu'à leurs camps; elles tirèrent aussi à boulet rouge sur le Caron, vaisseau de 44, & sur un sloop; elles les brûlèrent. Les batteries de l'armée de M. le Comte de Rochambeau jouèrent le 10, à sept heures du matin: on distinguait facilement la différence des feux: celui des ennemis était lent & irrégulier; le nôtre était vif & soutenu. Nos Ingénieurs surent choisir les positions les plus avantageuses, & nos Artilleurs en rendirent l'effet complet par leur justesse & leur célérité.

Lord Cornwallis n'avait pas préparé ses troupes à cette attente; il leur avait annoncé que nous étions dépourvus d'artillerie de siège; qu'elle se bornait à quelques

pièces de campagne ; que nos troupes étaient peu aguerries ; que celles de M. de Saint-Simon, formées dans nos Iſles de vagabonds indiſciplinés, énervés par un climat brûlant, ſeraient bientôt vaincues, même par les premiers froids de ces contrées ; que pour les troupes Américaines, ils ſavaient trop le cas qu'ils en devaient faire ; que d'ailleurs des ſecours puiſſans allaient les rendre bientôt d'aſſiégés aſſiégeans. Ces diſcours ajoutèrent à leur conſternation. Lorſque le bruit terrible de nos batteries ſe fit entendre, nous les vîmes des hauteurs fuir de leurs redoutes avec précipitation, & leurs batteries ſe turent auſſi-tôt. Ils avaient été ſpectateurs tranquilles de nos travaux, nous le devînmes à notre tour. Je parcourus alors les lignes ; c'eſt un foſſé aſſez large pour y conduire des voitures, profond d'environ quatre pieds, bordé de gabions ou paniers ronds fixés ſur le ſol par des pieux ſaillans, remplis & recouverts de la terre remuée, ce qui formait du côté de l'ennemi une profondeur d'environ ſept pieds. Les batteries ſont placées ſur des plateformes en deça du foſſé, élevées & gar-

nies de paliſſades. Le côté de l'ennemi eſt environné d'un large parapet, où on a pratiqué des embraſures pour le canon; tous ces travaux, ainſi que ceux des ennemis, ſont purement en terre. Je vis jouer ces machines infernales; je vis le rapide boulet frapper, en bondiſſant, les redoutes de l'ennemi, faire voler par éclats les planches qui formaient leurs embraſures (1). J'ai ſuivi de l'œil, dans ſa marche parabolique, la lente & meurtrière bombe, enfonçant tantôt les toits des maiſons, tantôt élevant, par ſon exploſion, des tourbillons de pouſſière, des débris d'édifices; je la vis lancer des malheureux à plus de vingt pieds, & les faire retomber au loin. Ce ſpectacle terrible fixe, enchaîne l'attention, fait éprouver en même tems l'inquiétude, l'admiration, l'effroi. L'aſſiégé, épouvanté, ne ſait où fuir, nous diſaient les transfuges, la mort le frappe juſque dans les bras du ſommeil. Le Général, inquiet du mécontentement des Heſſois, ne peut plus confier ſes gardes

(1) Les nôtres étant faites avec des faſcines, pouvaient par conſéquent être beaucoup moins endommagées par le feu de l'ennemi.

avancées qu'à des Anglais. On allait à la tranchée par une gorge où l'ennemi dirigeait principalement ſon feu ; le premier dépôt pour les bleſſés était placé tout auprès. J'y allais autant que ma ſanté pouvait me le permettre ; les boulets tombaient ſouvent ſur la cabane de faſcine où nous étions, j'y obſervai dans le ſilence de la nuit, la différence entre la vîteſſe de la lumière, du ſon, & des corps mus. La lumière précédait le ſon, & le ſon le coup, mais à une bien moins grande diſtance.

Tarleton, cet homme qui avait ſemé la terreur ſur ſa marche depuis la Caroline, fit à Glocester, le jour que jouèrent les batteries de M. le Comte de Rochambeau, une ſortie à la tête de ſa Légion & de quatre cens hommes. M. de Choiſi, Brigadier, marcha contre lui avec une partie de ſes troupes. M. le Duc de Lauzun, à la tête de ſes Huſſards, le repouſſa, avec perte d'environ cinquante hommes : cet événement étonna prodigieuſement les habitans ; ils l'avaient cru invincible ; ils avaient jugé ſes talens & ſa bravoure par ſes brigandages.

On ouvrit, dans la nuit du 11, une ſeconde

parallèle à environ cent quarante toiſes de la place. Une grande quantité de grenades royales ou petites bombes inquiéta beaucoup nos travailleurs. Le feu de notre artillerie diſcontinua par la crainte de tirer ſur eux, & parce qu'on démolliſſait les anciennes batteries pour en conſtruire de nouvelles. Celui des ennemis devint plus vif.

C'eſt dans les ſièges que la véritable bravoure ſe manifeſte. Le tumulte, l'exemple, la crainte de la honte étourdiſſent, remuent, animent, pendant une bataille, le plus timide, & il peut un inſtant devenir ſupérieur à lui-même : mais au milieu des longues fatigues d'un ſiège, où les dangers ſe renouvellent ſans ceſſe, où, dans le ſilence & la ſolitude des ténèbres, il contemple de ſang froid la mort, en enviſage les ſuites, les horreurs, compare la perte réelle de la vie avec l'incertitude de ſes eſpérances ; le courage alors conſtant du Guerrier ne peut qu'être l'effet d'un amour déréglé de la gloire & d'un attachement invincible à ſes devoirs. Nos Français étaient devenus entre eux autant de rivaux ; chaque Officier enviait le ſort de celui qui allait être expoſé au plus grand danger ; ils

couraient, avec une curioſité que j'oſerais preſque nommer téméraire, examiner les travaux de l'ennemi, & ſuivre les progrès des nôtres. L'obſcur Soldat même le diſputait à ſes illuſtres Chefs : il allait défier l'ennemi juſqu'aux pieds de ſes retranchemens. Le Sapeur, la hache à la main, s'avançait d'un pas aſſuré ſous une pluie de mitraille, & frappait à coups, ni trop redoublés ni trop lents, l'arbre qui ſervait de viſière. Le Corps d'Artillerie, ſi diſtingué par les lumières & l'intrépidité de ſes Officiers, ne l'eſt pas moins par l'adreſſe, le courage, & l'eſprit de corps de ſes Soldats (1). Le Général Washington en vit les effets avec étonnement : une bombe ou un boulet heureuſement dirigé, excitait en eux la vive émotion du paſſionné chaſſeur qui vient d'atteindre le cerf ou l'agile oiſeau. Un Canonnier eut le pied emporté d'un boulet entré par une embraſure. J'eſſayai

(1) Les Soldats de ce Corps ne le cèdent en rien aux autres, par la bravoure, la capacité, l'amour de leurs devoirs : j'oſerais dire cependant qu'ils ne ſont ni autant fatigués par des exercices fréquens, ni aſſujettis à une diſcipline auſſi ſévère. Si avec des moyens plus ſimples, moins fatigans pour les Chefs, moins durs pour les inférieurs, on peut parvenir au même but, pourquoi ne pas les préférer ?

de conſoler ce malheureux dans les premiers inſtans de ſes douleurs. Je ſuis moins affligé, me dit-il, de la perte de mon pied, que de n'avoir pas eu le bonheur de tirer un coup que j'avais ajuſté avec tant de ſoin. Il eſt mort de cette bleſſure, ne ceſſant de ſe plaindre de ce coup manqué.

Tant qu'on travaillait aux batteries de la ſeconde parallèle, le feu de l'ennemi ſe ſoutenait. Les travaux, pouſſés avec la plus grande vivacité, n'allaient pas encore au gré des aſſiégeans. On demandait à cris l'attaque de deux redoutes détachées de la place : elles incommodaient beaucoup ; leur priſe mettant à même de pouvoir enfiler une partie des travaux de l'ennemi. La bouillante valeur de M. le Baron de Viomeſnil s'impatientait ſur-tout de ce retard. Enfin le 14 il fut chargé de l'attaque de l'une, ayant ſous lui M. le Comte Guillaume de Deux-Ponts (1), & M. le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-des-Logis. M. le Marquis de la Fayette commanda l'attaque de l'autre ; M. de Gimat était à ſes ordres : toutes deux furent enlevées l'épée

(1) Colonel en ſecond du régiment Royal-Deux-Ponts.

à la main; M. le Comte Guillaume y fut bleſſé; M. le Chevalier de Lameth le fut mortellement aux deux genoux.

La nuit ſuivante, quatre cens aſſiégés ſe diſant Américains, ſurprirent une batterie, enclouèrent ſept pièces de canon, tuèrent & firent priſonniers quelques hommes, & en bleſſèrent une trentaine. Un enfant de quinze ans, domeſtique d'un Officier, endormi par haſard aux environs, reçut douze ou quatorze coups de bayonnete. Le régiment de Soiſſonnais, poſté tout près, ne fut inſtruit de l'action que ſur la fin, parce que le Capitaine commandant la redoute avait fait défenſe de tirer à l'approche de ces prétendus Américains; ce régiment accourut auſſitôt, & ſi le Lieutenant Colonel de Saintonge n'eût fait ſonner la charge, les Anglais auraient été enveloppés. Quelques Soldats ennemis bleſſés furent amenés dans nos hôpitaux. Ces hommes qui, un inſtant auparavant, s'étaient entr'égorgés, étaient réunis ſous le même toit, y recevaient, ſans diſtinction, les mêmes ſoins. C'eſt ainſi qu'au milieu des horreurs qui affligent l'humanité, on retrouve encore les traits auguſtes de l'homme.

Du 16 au 17, nos batteries commencèrent à jouer ; elles brisèrent quelques paliſſades, & firent même breche. Lord Cornwallis ſe voyant au moment d'être écraſé de toutes parts, ſe décida à paſſer pendant la nuit à Glocester, poſte moins ſuſceptible de défenſe qu'Yorck. Le mauvais tems l'en empêcha : il envoya, le 17, à dix heures du matin, un parlementaire, demander une ſuſpenſion d'armes de vingt-quatre heures : on ſe rappelait de Savanath, elle fut refuſée. Un autre parlementaire vint demander à capituler : on accorda deux heures : on prolongea enſuite la ſuſpenſion. Lord Cornwallis fit demander quelle capitulation on lui accorderait : « celle de Charles-Town, répondit judicieuſement Washington ». En rappelant aux Anglais une victoire, il leur donnait une leçon pour bien traiter à l'avenir les Américains. M. le Vicomte de Noailles, & M. Laurens Officier Américain (1), firent les fonctions de Commiſſaires : une des premières choſes que leur demandèrent les Envoyés Anglais, fu-

(1) Le Fils du Préſident Congrès, long-tems priſonnier à la Tour de Londres.

rent les noms de nos Chefs du Génie & d'Artillerie. Ils avouèrent qu'il n'avait pas été poſſible de montrer plus de ſcience & de talens.

La capitulation fut ſignée le 18 à midi : Lord Cornwallis & ſon armée ſe rendirent priſonniers de guerre.

ARTICLES de la Capitulation faite entre ſon Excellence le Général Washington, le Comte de Rochambeau, le Comte de Graſſe, d'une part ; le très-honorable Comte de Cornwallis, Lieutenant-Général des forces de Sa Majeſté Britannique, Commandant des Garniſons d'Yorck en Virginie, de l'autre part.

ART. Ier. La garniſon d'Yorck & Gloceſter, compris les Officiers & Matelots des vaiſſeaux de Sa Majeſté Britannique, ainſi que tous les Marins, ſe rendront priſonniers de guerre aux forces combinées de l'Amérique & de France. Les troupes ſeront priſonnières des Etats-Unis, & toute la Marine ſera priſonnière de l'armée navale de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

II. L'artillerie, les armes, l'habillement, le tréſor militaire, & les magaſins publics

de toutes eſpèces quelconques, ſeron remis, ſans aucune dégradation, aux Chefs des différens départemens qui ſeront appointés pour les recevoir.

III. Aujourd'hui, à midi, les deux redoutes ſur le flanc gauche d'Yorck ſeront délivrées, l'une à un détachement de l'armée Américaine, l'autre à un détachement de Grenadiers Français. La garniſon marchera juſqu'à un endroit dont il ſera convenu, en avant des poſtes de l'armée, l'arme au bras, les tambours battant une marche Anglaiſe ou Allemande, & les drapeaux dans leurs étuis; ils mettront bas les armes & retourneront à leurs camps, où il reſteront juſqu'à ce qu'on les faſſe partir pour le lieu de leur deſtination. Deux ouvrages de Gloceſter ſeront délivrés à une heure à deux détachemens des troupes Françaiſes & Américaines envoyées pour s'en emparer: la garniſon ſortira à trois heures après midi; la Cavalerie aura l'épée nue, les trompettes ſonnantes, & l'Infanterie défilera comme celle d'Yorck, & retourneront à leurs camps, juſqu'à ce qu'ils ſoient entièrement évacués.

IV. Les Officiers garderont leurs épées ; les Officiers & Soldats garderont leurs propriétés particulières de toutes eſpèces ; aucune partie de leurs bagages ni papiers ne pourront jamais être aſſujettis à être recherchés ni ſuſpectés ; les bagages & papiers des Officiers pris pendant le ſiège, leur ſeront conſervés. *Il eſt ſous-entendu que la propriété des habitans de cet Etat qui ſera entre les mains de la garniſon d'une manière viſible, puiſſe être réclamée* (1).

V. Les Soldats reſteront, ſoit en Virginie, en Maryland, ou en Penſilvanie, & reſteront par régiment, autant qu'il ſera

(1) Cette dernière propoſition fut celle qui éprouva le plus de difficulté de la part des Anglais. La ſeule ſuppoſition qu'ils pouvaient avoir enlevé aux habitans leur propriété, était humiliante : ſi elle ſe réaliſait, elle était déshonorante. Ce fut ce motif, autant que la nouveauté du ſpectacle, qui fit accourir pluſieurs milliers d'Américains à la reddition d'Yorck. Leur objet le plus important était leurs Nègres. On raconte cependant quelques anecdotes relatives à des objets réclamés, entre autres celle de Tarleton : Il vint dîner chez un de nos Officiers ſupérieurs ; il était monté ſur un ſuperbe cheval, & accompagné de quelques Aides-de-Camp Français : un Américain l'apperçut, & reconnut ſon cheval ; il courut à lui, l'arrêta, le força à mettre pied à terre, en lui faiſant beaucoup de reproches déſagréables. On fut obligé de lui en prêter un mauvais, avec lequel il arriva chez les Officiers, qui ne furent pas peu étonnés de le voir en équipage ſi humble.

poſſible: ils auront les mêmes rations qui ſont accordées aux Soldats au ſervice de l'Amérique: un Officier de chaque Nation, Anglaiſe, Anſpach, ou Heſſoiſe, & d'autres Officiers ſur leur parole, dans la proportion d'un par cinquante hommes, auront la liberté de réſider auprès de leurs régimens, de les viſiter ſouvent, & d'être témoins de leurs traitemens: les Officiers recevront & leur diſtribueront l'habillement & les autres choſes néceſſaires, & on accordera des paſſe-ports pour eux, quand ils ſeront demandés. Le Général, les Employés civils, & les autres Officiers qui ne ſont point employés, comme il eſt dit dans l'article ci-deſſus, qui le déſireront, auront la permiſſion d'aller ſur leur parole en Angleterre, New-Yorck, ou tout autre poſte de l'Amérique maintenant en la poſſeſſion des forces Anglaiſes, à leur option.

VI. Le Comte de Graſſe leur donnera les vaiſſeaux néceſſaires pour les porter à New-Yorck dans dix jours, à compter de la préſente date, comme parlementaires, & ils demeureront dans un endroit dont on conviendra juſqu'à ce qu'ils

s'embarquent. Les Officiers du département civil de l'armée & de la Marine ſont inclus dans cet article : on donnera des paſſe-ports pour aller par terre, à ceux auxquels on ne pourra pas fournir de vaiſſeaux.

VII. Les Officiers auront permiſſion de garder des Soldats auprès d'eux comme Domeſtiques, ſelon qu'il ſe pratique ordinairement dans le ſervice : les Domeſtiques qui ne ſont point Soldats, ne ſont pas conſidérés comme priſonniers de guerre, & pourront aller avec leurs Maîtres.

VIII. La Bonneta, ſloop, ſera équipée & commandée par ſon Capitaine avec ſon équipage, & laiſſée entièrement à la diſpoſition du Lord Cornwallis, du moment que la capitulation ſera ſignée : elle recevra à bord un Aide-de-Camp, pour porter les dépêches au Chevalier Henri Clinton. Les Soldats qu'il jugera à propos d'envoyer à New-Yorck, pourront partir ſans être examinés, quand ſes dépêches ſeront prêtes : Sa Seigneurie s'engage, de ſon côté, que le vaiſſeau ſera rendu aux ordres du Comte de Graſſe, s'il échappe aux dangers de la mer ; qu'il n'empor-

tera aucun des effets publics, & qu'on tiendra compte de ceux de l'équipage, ou des Soldats qui manqueront quand on les rendra.

IX. Les Marchands conserveront leur propriété, & auront l'espace de trois mois pour en disposer ou les emporter, & ils ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre : les Marchands pourront disposer de leurs effets. L'armée alliée aura le droit d'achat premier.

X. Les natifs ou habitans de différentes parties de ce pays-ci, à présent dans Yorck ou Glocester, ne seront point punis pour avoir joint l'armée Anglaise.

Nota. On peut consentir à cet article, étant entièrement du ressort civil.

XI. On fournira des hôpitaux pour les malades & blessés ; ils seront soignés par leurs propres Chirurgiens sur leurs paroles, & on leur fournira des Médecins & des provisions des hôpitaux Américains. Les magasins des hôpitaux, qui sont à présent à Yorck & Glocester, seront délivrés pour l'usage des blessés & malades Anglais : on accordera des passe-ports pour leur procurer des provisions de New-Yorck, selon

que l'occaſion l'exigera : on fournira des hôpitaux pour les malades & bleſſés des deux garniſons.

XII. On fournira des chariots pour porter les bagages des Officiers reſtans avec les Soldats, & du Chirurgien, quand ils ſeront en marche, pour ſoigner les bleſſés : cette dépenſe ſera aux frais du Public.

XIII. Les vaiſſeaux & les bateaux dans les deux ports, avec toutes leurs proviſions, canons & agrès, ſeront délivrés dans l'état où ils ſont à un Officier de la Marine, qui ſera appointé pour cela : on débarquera auparavant la propriété des particuliers qui avaient été mis à bord pour leur sûreté pendant le ſiège.

XIV. On ne violera aucun article de la capitulation, ſous prétexte de repréſailles ; s'il y a quelques expreſſions douteuſes, elles ſeront interprétées ſelon la forme & teneur ordinaire des mots.

FAIT à Yorck, en Virginie, le 18 Octobre 1781.

Signés, CORNWALLIS, THOMAS, SIMON.

Le 19, à quatre heures du ſoir, les Anglais & les Heſſois défilèrent, drapeaux

ployés & tambour battant, entre l'armée Françaiſe & l'armée Américaine, qui avaient à leur tête le Général Washington & le Comte de Rochambeau : la garniſon de Gloceſter défila devant les troupes de M. de Choiſi. Lord Cornwallis prétexta une maladie, pour ſe diſpenſer de paroître ; il étoit, dit-on, livré au déſeſpoir. En effet, il perdoit, dans un inſtant, le fruit des ſuccès de pluſieurs années ; il voyait évanouir la gloire d'une campagne pénible faite dans la Caroline du Nord, pays affreux, preſque inhabité, pour venir conquérir la Virginie. Une armée dont il était adoré, compoſée de près de ſept mille hommes de troupes d'élite, était obligée de rendre les armes à un ennemi auſſi mépriſé que haï : douze mille fuſils, plus de deux cens bouches à feu, & beaucoup de munitions de guerre paſſaient dans des mains qui allaient en faire uſage contre ſa Patrie : il ſentait de plus ce qu'était pour la Marine la perte de quinze cens Matelots, de ſoixante bâtimens, d'un vaiſſeau de 44, de deux frégates, & pour le commerce les productions de la Virginie.

Les deux lignes de l'armée combinée

ſe prolongeaient à plus d'un mille ; les Américains avaient la droite : leur diſproportion d'âge, de tailles, leurs habillemens ſans uniformité, ſales, déchirés, faiſoient paraître davantage les Français, qui, malgré tant de fatigues, avaient toujours un air propre, guerrier, vigoureux. Nous fûmes tous frappés du bon état des troupes Anglaiſes, de leur nombre, & de leur propreté : nous n'en avions ſuppoſé guère que trois mille. Cornwallis avait fait ouvrir aux Soldats les magaſins avant la capitulation. Chacun d'eux était en habit neuf; mais cette opulence ſemblait les humilier davantage, à côté de la misère des Américains ; ils n'oſaient lever les yeux ſur leurs vainqueurs : ils déposèrent ſucceſſivement leurs armes dans un lieu convenu : on eut ſoin d'en éloigner les ſpectateurs, pour diminuer leur humiliation. Les Officiers Anglais eurent en revenant, l'honnêteté de ſaluer juſqu'au moindre Officier Français, ce qu'ils ne firent pas même aux Américains du premier grade. Cette haine entre les deux Nations éclata dans pluſieurs circonſtances : les Anglais reſtés à Yorck ſans armes,

eurent à ſouffrir de beaucoup d'Américains, qui voulaient ſe venger des brigandages commis dans leurs habitations. J'ai vu la femme d'un Colonel Anglais venir, éplorée, ſupplier de lui donner une garde Françaiſe pour la défendre & ſes enfans, de la violence du Soldat Américain. Le lendemain de la capitulation, les Officiers priſonniers vinrent voir nos tranchées, & lorſqu'ils ſe préſentèrent à celles des Américains, ceux-ci les repouſsèrent. Dans tout le tems qu'ils reſtèrent à Yorck, on ne leur vit aucune communication avec les Américains, tandis qu'ils vécurent habituellement avec les Français, & cherchaient, dans tous, les occaſions à leur donner des preuves d'eſtime (1).

J'ai parcouru cette malheureuſe petite ville. J'ai trouvé ces riches maiſons criblées, prêtes à s'écrouler; des meubles précieux écraſés ſous leurs ruines, ou briſés par l'avide Soldat Anglais; des cadavres d'hommes & de chevaux à demi

(1) Les Papiers publics ont retenti des éloges donnés aux Français ſur la manière délicate & généreuſe avec laquelle ils ſe ſont conduits envers eux. L'Anglais vaincu a toujours eu à ſe louer des Français victorieux. L'Anglais victorieux a-t-il ſu exciter auſſi généralement la reconnaiſſance du Français vaincu?

couverts ; des membres épars infectaient l'air, portaient l'horreur dans l'ame : des livres amoncelés, semés dans ces ruines, m'ont retracé les mœurs, les goûts de ses habitans : c'étaient des ouvrages de piété & de controverse ; l'Histoire de la Nation Anglaise, de leurs établissemens ; des collections de Chartres, de Bills ; les Œuvres du célèbre Pope ; la traduction des Essais de Montagne, de Gilblas de Santillane, de l'Essai sur les femmes, par M. Thomas (1).

Le système de fortification pour la défense d'Yorck & de Glocester, est entièrement changé ; on se resserre, on détruit les ouvrages Anglais, & on en construit de nouveaux. L'artillerie de campagne est, partie à Williamsburgh, & partie à Yorck ; la grosse est à West-Point, désigné sur les cartes par le nom de Delhaware, place située entre les deux rivières qui forment celles d'Yorck. Les troupes ont commencé le 14 d'entrer dans leur quartier d'hiver. Les régimens de Bourbonnais & de Royal-Deux-Ponts sont à Williamsburgh, qui

(1) Il n'y a presque pas d'endroit en Amérique où je n'aye trouvé ce dernier Ouvrage.

eſt le quartier général. Le régiment de Soiſſonnais & les compagnies des Grenadiers & Chaſſeurs de Saintonge ſont à Yorck; le reſte du régiment de Saintonge eſt répandu dans la campagne entre Yorck & Hampton. Ce dernier lieu, ſitué ſur la rivière de James, eſt occupé par la légion de Lauzun. Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

D'Yorck, ce 24 Novembre 1781.

CETTE guerre, dont les ſuccès devaient être ſi douteux, nous offre, Monſieur, deux événemens preſque ſans exemple dans une même guerre: deux armées faites priſonnières, ayant à leur tête des Généraux renommés. Qui des deux a montré plus de talens, plus d'activité, a éprouvé de plus grands obſtacles, a fait de plus grandes fautes? Témoin des actions de l'un, environné de perſonnes qui l'ont été de celles de l'autre, & ayant ſous mes yeux des détails sûrs & fidèles, je vais haſarder quelques réflexions.

Jetons auparavant un coup-d'œil rapide ſur la campagne de Burgoyne; nous ſe-

rons plus à même de le comparer avec ſon *co-infortuné.*

Burgoyne, doué d'un génie actif, entreprenant, animé de l'amour de la gloire, protégé de la Cour de Londres, ne manqua d'aucun des moyens qui pouvaient rendre ſes ſuccès brillans. Son armée était compoſée de ſept mille cent ſoixante-treize hommes de troupes régulières, tant Anglaiſes qu'Allemandes, non compris le Corps d'Artillerie, & ſept à huit cens hommes aux ordres du Colonel Saint-Léger. On lui choiſit des Officiers d'un mérite reconnu, & on le pourvut d'un train conſidérable d'artillerie, de munitions de toutes eſpèces. Carleton, Gouverneur du Canada, chargé des détails, n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer aux ſuccès de la campagne: les ſervices que ce Gouverneur avait rendus, la conſervation du Canada qui lui était due, la connaiſſance parfaite qu'il avait du pays, devaient le faire prétendre au commandement; il fut aſſez grand pour oublier cette injuſtice (1); il

(1) Il vient d'être nommé Commandant général de l'Amérique Septentrionale, à la place de Clinton. Il faut dans tous les pays du monde, des malheurs pour faire taire l'intrigue & rendre une juſtice

traita même avec les Nations ſauvages (quoique ce fût contre ſon avis), & en obtint un corps conſidérable de troupes. L'humeur inconſtante, capricieuſe, intraitable de ces peuples, leurs mœurs barbares & ſanguinaires, leur avidité pour le pillage, leur peu de bonne foi à remplir leurs engagemens, n'empêchèrent pas les Anglais d'en vouloir faire les compagnons de leurs conquêtes. Burgoyne leur adreſſa un éloquent diſcours ſur les bords du lac Champlain, pour enflammer leur courage & réprimer leur barbarie. Mais qu'attendre de l'éloquence ſur des hommes qui ne connaiſſent pas même les noms d'équité & d'humanité (1) !

Les commencemens de Burgoyne furent des plus heureux devant Ticondérago.

---

impartiale au mérite; trop ſouvent c'eſt quand il n'eſt plus tems d'en profiter qu'on y a recours.

(1) Ces Sauvages diviſés en pluſieurs tribus, ont des mœurs plus ou moins barbares; pluſieurs enlèvent le péricrâne des ennemis qu'ils prennent à la guerre, portent leurs chevelures en triomphe, boivent leur ſang. On a reproché aux Eſpagnols leurs cruautés contre ceux des pays dont ils ſe ſont emparés: il paraît qu'on aurait auſſi des reproches de ce genre à faire aux Colonies Anglaiſes. Ce diſcours que m'a communiqué un Profeſſeur de Williamsburgh, dont voici la traduction, en eſt un monument. Il montre

Cette

Cette place, bâtie par les Français en 1756, eſt ſituée à l'Oueſt, vers le détroit qui communique les eaux du lac George à celles du lac Champlain, ſur une pointe hériſſée de rochers, environnée d'eau de trois côtés. La partie qui tient à la Terre-Ferme, eſt ou couverte d'un profond marais, ou défendue par les anciennes lignes Françaiſes. Les Améri-

---

en même tems avec quelle mâle énergie ces Sauvages ſavent s'exprimer.

DISCOURS prononcé par le Sauvage Lonan, dans une aſſemblée générale, envoyé à M. le Gouverneur de Virginie, le 11 Net [*] *1754.*

» LONAN ne s'oppoſera jamais à faire la paix » qu'on propoſe avec les Hommes blancs [**]. Vous » ſavez qu'il ne connut jamais la crainte, & qu'il n'a » jamais fui dans les combats. Perſonne n'aime plus » que moi les Hommes blancs. La guerre que nous » venons d'avoir avec eux, a été longue & cruelle des » deux côtés. Des ruiſſeaux de ſang ont coulé de » toutes parts, ſans qu'il en ſoit réſulté aucun bien » pour perſonne. Je le répète, faiſons la paix avec » ces hommes; j'oublie leurs injures, l'intérêt de » mon pays l'exige; j'oublie encore que, n'aguère, » le Major..... fit maſſacrer impitoyablement, dans » un bateau, ma femme, mes enfans, mon père, » ma mère, & tous mes parens. L'on m'excita à la » vengeance..... je fus cruel malgré moi.....Je mour- » rai content ſi ma Patrie eſt en paix: mais quand » Lonan ne ſera plus, qui eſt-ce qui verſera pour lui » une larme »?

[*] Ce mot ſignifie apparemment le mois Lunaire ou Solaire.

[**] Les Européens.

cains y avaient ajouté beaucoup de travaux & plusieurs fortifications appellées parmi eux *Block-House* : ils avaient aussi fortifié le sommet & le pied d'une montagne fort élevée, placée de l'autre côté à l'Est : elle s'appelle le *Mont d'Indépendance*. De plus, ils avaient su, avec une hardiesse & une industrie étonnante, joindre ces deux postes par un pont jeté sur le détroit, soutenu de vingt-deux poteaux d'une très-grosse charpente, longs chacun de cinquante pieds, & larges de douze, liés de crampons de fer & de grosses chaînes.

Le lac Champlain était, du côté du pont, défendu par une barre composée de poutres liées également avec des chaînes. Ils avaient par-là non-seulement établi une communication entre les deux postes, mais ôté tout accès par eau du côté du Nord.

Quoique Ticondérago soit élevé, il est cependant dominé par une autre montagne appelée *Sugar-Hill* (1). Les Américains avaient délibéré s'ils la fortifieraient ; mais ils jugèrent leurs travaux déja trop étendus

(1) *Montagne de sucre*, parce qu'elle a la forme d'un pain de sucre

d'après leurs moyens de défenſes : ils eſpérèrent que la difficulté de ſon accès, l'inégalité de ſes rochers empêcheraient l'ennemi de profiter de ſa ſituation.

L'armée Royale s'avança avec précaution ſur les deux côtés du lac, ayant à ſon centre la flotte qui mouilla à la portée de canon de l'ennemi. A l'approche de l'aile droite, les Américains abandonnèrent, au grand étonnement des Royaliſtes, leurs travaux du côté du lac George, & y mirent le feu. Le Major Général Phillips prit poſſeſſion du poſte avantageux de la montagne Hope, qui, outre qu'elle commandait leurs lignes, coupait leurs communications avec le lac : ils montrèrent auſſi peu de courage dans tous les poſtes de ce côté.

L'armée s'avança avec la même célérité de l'autre côté, & inveſtit bientôt tous les travaux. Les avantages que préſenta Sugar-Hill, décidèrent à y établir des redoutes. Les routes qu'il fallut pratiquer ſur un plan incliné & eſcarpé, n'empêchèrent pas le Major Phillips de les mettre promptement en état.

Les Généraux Américains tinrent alors Conſeil de guerre ; & ſur ce que les ou-

vriers n'étaient pas de moitié suffisans ; que les travaux se multipliaient, lorsque les bras diminuaient, que la place allait être investie avant vingt-quatre heures, il fut unanimement décidé de l'évacuer, ce qui fut exécuté. On leur a reproché : « Que » si leurs forces n'étaient pas suffisantes » pour la défendre, pourquoi ne retirèrent-» ils pas leurs troupes, leur artillerie, » leurs magasins, & ne démolirent-ils pas » leurs fortifications avant l'arrivée de » l'ennemi ? Pourquoi attendirent-ils à » être enveloppés, au point que leur re-» traite devint beaucoup plus préjudiciable » qu'une capitulation, sous des conditions » proposables, & moins destructifs que si » les fortifications avaient été emportées » d'assaut » ? Ils embarquèrent leurs ba-gages, leur artillerie & leurs provisions sur un navire, & plus de deux cens ba-teaux escortés par cinq galères, dirigèrent leur route vers Skenesborough, & l'armée marcha du côté de Castle-Town.

Les Royalistes s'apperçurent, dès le matin, de la fuite précipitée des Amé-ricains ; ils prirent possession des fortifi-cations & du pont. Cette masse énorme

qui avait coûté vingt mois de travail, fut coupée en moins de tems qu'il n'en aurait fallu pour la décrire. Dès cinq heures du matin, les frégates la Royale-George, l'Inflexible eurent les paſſages libres; & Burgoyne auſſi-tôt pourſuivit l'ennemi par eau, tandis que les troupes étaient déja en marche. Burgoyne l'atteignit près la chûte de Skenesborough: il prit deux galères, les trois autres ſautèrent. Les Américains ſe livrant alors à leur déſeſpoir, mirent le feu à leurs bateaux, à leurs moulins, à leurs fortifications, & ſe ſauvèrent dans les bois, deſtitués de tous ſecours.

La confuſion & le trouble regnaient auſſi du côté de la gauche; les Soldats n'écoutaient plus la voix de leurs Chefs. Le Brigadier Frazer joignit l'arrière-garde avec des troupes très-inférieures, les attaqua en attendant le Général Reiſdel. Les Américains ſe défendirent d'abord, mais à l'arrivée de celui-ci, ils prirent la fuite après avoir perdu beaucoup de monde, & le Colonel Francis leur Commandant un des plus braves Officiers de leur parti. Le Général Saint-Clair, commandant l'a-

vant-Garde, inſtruit de ces déſaſtreuſes nouvelles, ſe jetta dans les bois, incertain s'il irait dans la partie ſupérieure du Connecticut, ou vers le fort Edward. Le Colonel Hill fut détaché avec le neuvième régiment de Skenesborough vers le fort Anne : il rencontra un corps de troupes ſix fois, à ce qu'on dit, plus grand que le ſien : il le défit après trois heures de combat. Les Américains mirent le feu au fort Anne, s'enfuirent au fort Edward ſur la rivière d'Hudſon (1).

Saint-Clair arriva au fort Edward, commandé par le Général Schuyler, avec le reſte de ſon armée, après ſept jours de marche, dans l'état le plus déplorable, ayant eu à ſouffrir tout ce qu'on imagine, par la mauvaiſe qualité des eaux, le manque d'habits & de proviſions : il y fut joint par d'autres fugitifs également accablés de fatigue & découragés.

Burgoyne ſe mit en marche de Skeneſborough, pour aller au fort Edward : ſa marche fut pénible, quoiqu'il n'y eût pas très-loin ; mais le pays eſt ſi ſauvage, ſi déſert, ſi coupé de marais, de ruiſſeaux,

(1) C'eſt la même que celle du Nord.

& l'ennemi avait tellement augmenté ces difficultés par de grands abattis, qu'il eſt impoſſible de concevoir ce qu'il eut à ſouffrir : il eut près de quarante ponts ou chauſſées à conſtruire ; un d'eux, fait de troncs d'arbre, eut plus d'un mille de longueur. Il aurait pu, il eſt vrai, éviter ces grands travaux, en prenant ſa route par Ticondérago ; mais il craignit qu'un mouvement rétrograde ne donnât aux Américains le tems de revenir de leur abattement, & ne ralentît l'ardeur de ſes troupes.

Il eſt bon d'obſerver qu'au milieu de ces déſaſtres & de cette terreur générale, aucun canton de l'Amérique n'en parut cependant plus diſpoſé à la moindre ſoumiſſion. Le danger n'abattit pas même les Provinces les plus expoſées ; elles agirent, ainſi que le Congrès, avec la plus grande vigueur pour repouſſer l'ennemi. On envoya Arnold à l'armée du Nord, avec un train d'artillerie que lui donna Washington. A ſon arrivée, il plaça les troupes de Saratoga à Still-Water, afin d'être plus à portée d'arrêter les progrès du Colonel Saint-Léger, qui s'était avancé vers la rivière Mohawk. Ses troupes

eurent continuellement à ſouffrir des Sauvages ; les efforts de Burgoyne ne pouvaient même réprimer leur cruauté ; amis comme ennemis en étaient la victime. Le meurtre de Miſſ Crea remplit tous les cœurs d'horreur ; elle était alors dans l'innocence de la jeuneſſe & dans la fleur de la beauté : ſon père tenait au parti Royal, & le jour même où elle fut la victime de leur barbarie, elle avait pris pour époux un Officier Anglais.

Des ſcènes ſi affreuſes irritèrent le peuple, augmentèrent leur haine contre un Gouvernement capable d'accepter de tels ſecours, plus diſpoſés à détruire qu'à ſubjuguer des hommes qu'ils réclamaient comme ſujets.

Ce ne furent plus les droits de la Patrie que les Américains ſe crurent obligés de défendre, ce furent auſſi ceux de la Nature. Chaque habitant devint Soldat, & quand leurs forces régulières ſemblèrent anéanties, le déſeſpoir en répandit de plus nombreuſes, de plus formidables, dans les bois, ſur les montagnes, autour des marais.

L'armée de Burgoyne commença alors d'éprouver des difficultés dans le voiſinage

du fort Edward ; elles augmentèrent à mesure qu'elle s'avança. Pendant quinze jours, elle fut occupée à amener des bateaux & des provisions du fort George à la rivière d'Hudson, à une distance de plus de dix-huit milles. Ce travail excessif ne put produire l'équivalent de l'emploi du tems & de la consommation : il ne put recevoir un tiers des chevaux qu'on lui envoya du Canada, à cause de la longueur de la route, de la multitude des passages par eau, & il ne put avec cela ramener cinquante paires de bœufs ; des pluies excessives augmentèrent encore ces obstacles. Il se trouva ainsi dans l'impossibilité d'établir des magasins pour continuer ses opérations.

Il apprit que le Colonel Saint-Léger était arrivé & dirigeait ses vues contre le fort Stanwix ; il jugea, avec raison, qu'en se portant rapidement en avant, il réussirait à placer l'ennemi entre deux feux, s'il osait s'avancer sur le Mohawk, en cas que Saint-Léger eût du succès dans son attaque ; ou bien il forcerait l'ennemi à reculer & à chercher une retraite plus éloignée, ce qui lui aurait par conséquent ouvert la contrée de Mohawk, & donné les moyens d'exécuter sa jonction.

Quelque juſte que fût ce plan, il ne put l'exécuter, faute de proviſions pour former une ſi longue chaîne de poſtes avec le fort George, & parce que l'ennemi avait un corps de troupes auprès de *White-Creek* ſuffiſant pour la rompre.

Il abandonna ce projet, & s'occupa des moyens de ſurprendre Benington où les Américains avaient dépoſé une grande quantité de blés & de bétail. Benington eſt ſitué entre les bras de la rivière *Hooſik*, à environ vingt milles de l'Eſt d'Hudſon, place peu importante, & incapable, par ſa ſituation, de le devenir ſans la révolution. Il confia cette expédition au Colonel Beaum, Allemand, lui donna cinq cens hommes & deux pièces d'artillerie. Afin d'être plus à portée de profiter de ces avantages, il vint ſe camper à l'oppoſé de Saratoga, & jeta un pont de bateau, où il fit paſſer les corps avancés. Pendant ce tems, le corps du Colonel Breyman, compoſé d'infanterie légère, s'était poſté à *Baltenkill*, dans l'intention, s'il était néceſſaire, d'appuyer le Colonel Beaum. Ce dernier tomba dans ſa marche ſur un petit convoi en-

nemi qu'il enleva. Mais le manque de chevaux & de voitures rendit ſa marche ſi fatigante & ſi longue, que les Américains furent informés de ſon deſſein, & eurent le tems de ſe préparer à le recevoir. Le Colonel ayant appris, à l'approche de la place, que ſes forces n'étaient pas ſuffiſantes pour faire l'attaque, ſe poſta favorablement, & envoya un exprès au Général. Breyman eut ordre auſſi-tôt d'aller renforcer le Colonel Beaum: ſa marche fut longue & pénible; il eut à ſouffrir de la mauvaiſe qualité des eaux, des chemins, du manque de chevaux & de voiture, & une pluie conſidérable la rendit encore plus malheureuſe.

Le Général Starke, qui commandait la milice à Benington, prévint leur jonction. Il alla, le 16 Août, attaquer le Colonel Beaum: celui-ci le prit d'abord pour le ſecours qu'il attendait; il fit une défenſe des plus braves: mais ſes petits ouvrages étant forcés de tous côtés, les Indiens, les troupes provinciales Anglaiſes s'échappèrent dans les bois; il ne reſta que ſes Allemands, qui, ayant conſumé leur poudre, chargèrent l'ennemi le ſabre à la

main, & furent enfin forcés de ſe rendre priſonniers après avoir vu leur Colonel ſuccomber.

Breyman arriva peu de tems après cette action, ſans en avoir été inſtruit : au lieu d'amis, il ſe vit tout à coup environné de troupes Américaines. La fatigue & l'épuiſement de ſes troupes ne les empêcha pas de faire une vigoureuſe réſiſtance. Il chaſſa l'ennemi de deux ou trois éminences ; il fut à la fin ſurmonté, ayant auſſi uſé toutes ſes munitions, fit ſa retraite fort difficilement, laiſſant deux pièces d'artillerie. La perte, dans ces deux affaires, monta à cinq ou ſix cens hommes. La fortune ſe montrait, pour la première fois, favorable aux Américains dans la guerre du Nord depuis la mort du Général Montgommery. Les Milices ſentirent qu'elles pouvaient vaincre des forces régulières ; opinion de plus de conſéquence que la perte d'une grande bataille dans d'autres occaſions.

Saint-Léger eut d'abord quelques ſuccès dans le ſiège de Stanwix : le Général Harkimer vint à la tête de neuf cens hommes de milice du pays, pour dé-

fendre & ravitailler le fort. Saint-Léger, craignant d'être attaqué dans ſes retranchemens, envoya en embuſcade quelques troupes régulières & ſauvages. Les Milices, choſe inconcevable dans un pays où ce genre de guerre eſt ordinaire, y donnèrent aveuglément : elles y perdirent beaucoup de monde & ne ſe rallièrent qu'avec infiniment de peine. Le Gouverneur, inſtruit de ce qui ſe paſſait, accourut pour faire diverſion, pénétra dans le camp, le pilla, en apporta beaucoup d'objets dont il manquait, & fit quelques priſonniers. Le Colonel Saint-Léger ne négligea rien d'après ſa victoire, pour engager les aſſiégés à ſe rendre. Le Gouverneur fut ſourd à ſes menaces comme à ſes promeſſes. Les Indiens n'avaient pas rapporté de ce dernier combat le butin dont on les avait flattés ; ils avaient perdus pluſieurs de leurs Chefs, renommés pour leur bravoure ; ils apprirent qu'Arnold venait au ſecours de la place avec mille hommes, & que Burgoyne avait eu des échecs : leur mécontentement & leur humeur ſe portèrent alors aux derniers excès. Malgré ce qu'on put faire pour les calmer & les

retenir, ils décampèrent après avoir volé les Officiers, pillé les magasins, égorgé & dépouillé de leurs armes les Soldats, & forcèrent ainsi le Colonel Saint-Léger à lever le siège à la hâte, en laissant une partie de ses bagages. Cette dernière nouvelle mit le comble à la joie & à la confiance des Américains. Ganfevort & Wellet, qui avaient défendu la place, furent mis avec le Général Starke & le Colonel Warner, au nombre des sauveurs de la Patrie.

Burgoyne, tirant toujours avec beaucoup de peine des provisions du fort George, passa la rivière d'Hudson vers le milieu de Septembre, l'ennemi étant alors dans le voisinage de Still-Water. Le Ministère & le Parlement ont examiné si cette démarche était nécessaire & faite à tems; il ne paraît pas qu'on ait fait aucun raisonnement valable contre: il paraît que Burgoyne y avait été décidé non seulement par les circonstances, mais par ses instructions de la Cour. Il s'avança ensuite par des routes couvertes & peu pratiquées le long de la rivière, du côté de l'ennemi, n'en étant plus séparé que par un bois peu épais. Il se mit à la tête

de la ligne Anglaiſe qui compoſait l'aile droite. Cette aile était couverte par le Général Frazer & le Colonel Breyman, avec les Grenadiers & l'Infanterie légère eſcortés des Indiens, des Provinciaux & des Canadiens : l'aile gauche & l'artillerie commandées par le Major Philipps & Reidſel ſuivirent du côté de la rivière.

Les Américains ſe préſentèrent en force, pour attaquer le flanc de la ligne des Anglais. Ceux-ci ne furent pas peu ſurpris de la hardieſſe avec laquelle les ennemis commencèrent l'attaque, de la vigueur, de l'opiniâtreté avec laquelle ils la ſoutinrent depuis trois heures du ſoir juſqu'au ſoleil couché. Le Général Arnold mena ſes troupes, & chercha le danger avec une ardeur & une intrépidité qui, quoiqu'ordinaires à ſon caractère, ne s'étaient jamais mieux montrées : Les Américains furent ſans ceſſe renforcés par de nouvelles troupes, pendant que du côté des Anglais, le poids de l'action porta preſque toujours ſur les mêmes.

Le Major Général Philipps, au bruit du premier feu, dirigea ſa route, avec une partie de l'artillerie, à travers un canton

de bois du plus difficile accès. Son arrivée dans le moment le plus critique ſauva l'armée; elle reſta maîtreſſe du champ de bataille. Cette victoire ne fut qu'honorable ; elle leur apprit que les Américains devenaient capables, non-ſeulement de ſe défendre dans des retranchemens & derrière des murs, mais en plein champ, à découvert, & pendant un long eſpace de tems. Les Anglais reſtèrent toute la nuit ſous les armes; ils s'avancèrent, au point du jour, à la portée du canon de l'ennemi, fortifiant leurs ailes & étendant leur gauche du côté de la rivière; ils trouvèrent l'ennemi trop bien fortifié pour oſer l'inſulter.

Les peines qu'avait eſſuyées l'armée, la perſpective fâcheuſe qu'elle entrevoyait, firent perdre aux Indiens les eſpérances dont ils s'étaient flattés ; il ne fut plus poſſible d'en tirer aucun ſecours; ils devinrent intraitables, & ſur quelques plaintes du Général, ils abandonnèrent l'armée dans le moment le plus preſſant. Cette déſertion en entraîna d'autres dans les troupes Canadiennes, Provinciales & Anglaiſes.

Burgoyne avait encore l'eſpérance d'être ſecouru par l'armée de New-Yorck ; il reçut, avec beaucoup de peine, une lettre en chiffre de Clinton, l'informant qu'il ſe préparait à faire une diverſion ſur la rivière du Nord, en attaquant le fort Montgommeri & quelques autres forteresſes voiſines : il lui envoya, pour le preſſer, un état de ſa ſituation, l'informant que ſes proviſions ne pouvaient aller au delà du 12 du mois ſuivant.

L'armée de Gates s'augmentant de jour en jour, le mit dans la néceſſité de ſe fortifier avec plus de ſoin & de multiplier ſes gardes ; ce qui ajoutait à ſes fatigues & affaibliſſait ſes troupes : les ſuccès des milices les rendirent plus entreprenantes ; celles du New-Hampſire & du Haut-Connecticut, commandées par le Général Lincoln, recouvrèrent Ticondérago, le *Mont-Indépendance*, ſe rendirent maîtres du lac George, & coupèrent ainſi à Burgoyne toute communication avec le Canada.

Burgoyne réduit, au commencement d'Octobre, à diminuer les rations, voulut, à quelque prix que ce fût, ſe faire un paſſage. Il choiſit, pour cet effet, l'élite

de ſes troupes & ce qu'il avait d'Officiers les plus braves & les plus expérimentés. Les Américains s'appercevant de ce deſſein, vinrent eux-mêmes l'attaquer. Les Anglais ſuccombèrent ſous le nombre; ils furent forcés de ſe retirer dans leurs lignes : Arnold les y pourſuivit avec ſon impétuoſité ordinaire, & les aurait infailliblement forcés, s'il n'avait été bleſſé.

Le Colonel Breyman, qui commandait un corps de réſerve Allemand, fut encore plus malheureux; il fut forcé dans ſon camp, ſes bagages pillés, ſon canon pris, & périt dans l'action. Les Anglais perdirent dans cette journée une partie de leurs plus braves gens; rien n'égalait leur détreſſe & leur malheur; ils s'occupèrent toute la nuit à changer leur poſition, afin de forcer l'ennemi à changer auſſi la ſienne. Ce travail ſe fit avec un ſilence & une activité incroyables : au point du jour, l'armée préſenta le combat aux Américains, qui l'évitèrent, penſant, avec raiſon, qu'il valait mieux fatiguer & harceler un ennemi courageux & déſeſpéré, que de s'expoſer à une action déciſive. Le Général Anglais apprit que

l'ennemi avait envoyé un corps considérable en avant, pour l'envelopper entièrement. Il prit toutes les mesures possibles, afin de le prévenir ; il se mit en marche la nuit du 9 Octobre, ayant abandonné ses blessés & ses malades ; les soins particuliers qu'en prit le Général Gates, ont été loués même des Anglais. Une pluie considérable qui dura toute la nuit, rendit sa marche fort lente ; il trouva au jour les Américains postés & fortifiés sur les hauteurs. Il se décida enfin à marcher vers le fort Edward ; mais les travailleurs des chemins ayant été repoussés, & le bord opposé de la rivière étant garni d'Américains, on tint Conseil ; on ne vit d'autres moyens, pour gagner ce fort, qu'une marche de nuit, les troupes portant leurs provisions sur leur dos. Pendant qu'on se préparait à exécuter un parti si désolant, on apprit que l'ennemi avait déja pourvu, par tous les moyens possibles, à une fuite.

Rien de plus déplorable que la situation de l'armée ; accablée par une longue suite de travaux, de marches & d'actions, abandonnée par les Indiens dans le mo-

ment le plus urgent, affoiblie par la déſertion, abattue, découragée par la timidité des Canadiens & des troupes provinciales, leurs corps réguliers réduits, par des pertes répétées, au nombre de trois mille cinq cens, leurs plus braves Officiers tués, forcée d'être continuellement ſous les armes, harcelée jour & nuit par un ennemi qui ſe reproduiſait de tous côtés, ayant perdu toute eſpérance de ſecours, & n'ayant que pour trois jours de vivres, elle n'eut plus d'autres reſſources que de traiter avec l'ennemi. Le Général, voulant, dans une affaire qui regardait tous les individus de l'armée, avoir leurs avis, autant qu'il était poſſible, tint Conſeil, y appella non-ſeulement les Généraux & les Officiers de l'Etat-Major, mais tous les Capitaines commandans: ils opinèrent unanimement de traiter avec le Général Gates; les Anglais rendent à celui-ci la juſtice de n'avoir donné, dans une poſition ſi heureuſe, aucune marque d'arrogance.

Les articles principaux furent, que l'armée ſortirait du camp avec tous les honneurs de la guerre & avec ſon artillerie,

jusqu'au lieu fixé, où elle déposerait ses armes ; qu'on lui accorderait un passage de Boston en Europe, à condition de ne pas servir en Amérique pendant la guerre présente.

On fait monter cette perte, depuis le 6 Juillet jusqu'à la capitulation, à près de dix mille hommes.

La grande faute de Burgoyne, celle qui prépara tous ses malheurs, fut sa marche par le fort Edward ; s'il eût pris sa route par Ticondérago, il évitait sa perte ; mais comme on l'a observé, il craignait que ce mouvement rétrograde, ne ralentît l'ardeur de ses troupes, ne donnât aux Américains le tems de revenir de leur abattement. Un Général est toujours blâmable de s'enfoncer dans des pays inconnus ; mais Burgoyne, qui avait vu les Américains fuir par-tout à son approche, malgré la supériorité du nombre, malgré des retranchemens que la Nature & l'Art semblaient rendre imprenables, devait-il croire que ces mêmes hommes oseraient ensuite se montrer, le resserrer & le combattre en rase campagne ?

Il fallut aux Américains la honte de

leurs défaites, de grands malheurs, la crainte encore de plus grands, l'horreur des cruautés des Indiens, pour produire en eux ce changement inattendu : il fallut de plus, contre Burgoyne, que les pluies lui aient ſans ceſſe oppoſé de nouveaux obſtacles, qu'elles aient, ſur-tout dans l'affaire de Benington, ralenti la marche du Colonel Breyman, donné au Général Starke le tems d'attaquer & de défaire le Colonel Beaum avant ſon arrivée ; que les Indiens l'aient abandonné dans le ſeul moment où ils lui étaient utiles ; que des ſecours attendus lui aient manqué ; que Clinton, qui avait la facilité de remonter la rivière d'Hudſon, apportât trop de lenteur à faire cette diverſion. Tout ce que le génie, l'activité, le courage purent ſuggérer, fut mis en œuvre par Burgoyne ; marches ſavantes, poſitions avantageuſes, & combats opiniâtres. Mais les Américains, ranimés par l'eſpérance, étaient devenus de jour en jour plus nombreux & plus agiſſans.

Lord Cornwallis avait en tête des ennemis plus aguerris ou mieux diſciplinés, mais il avait ſur Burgoyne l'avantage d'une

longue expérience dans cette guerre, de connaître mieux le pays, d'être pourvu abondamment de vivres, de munitions, de n'avoir pas à lutter contre l'intempérie des tems & des contrées impraticables; d'avoir d'ailleurs la plus grande confiance des troupes, de s'être tellement rendu formidable aux ennemis, que Washington paraiſſait le ſeul homme qu'ils puſſent lui oppoſer. Burgoyne eut toujours ou des adverſaires fortement retranchés, ou infiniment plus nombreux. Cornwallis au contraire, à la tête d'une armée d'au moins huit mille hommes de troupes d'élite, ſupérieur d'abord à des ennemis diſperſés, ne ſut pas attaquer M. le Marquis de la Fayette, qui n'en avait pas deux mille, empêcher la deſcente de trois mille hommes aux ordres de M. de Saint-Simon, prévenir leur jonction avec M. le Marquis de la Fayette, en marchant à eux dans le moment de leurs deſcentes, il les trouvait ſans avoir encore perſonne pour les inſtruire du pays, ſans avoir pu débarquer leurs munitions, leurs armes, & ſans être retranchés. Cornwallis, ſupérieur encore après leur réunion, menacé des

armées de Washington & du Comte de Rochambeau, ne devait-il pas ſe hâter, par des marches forcées, d'attaquer, de diſperſer les premiers, afin de pouvoir enſuite faire face aux autres (1) ?

Mais ſi, d'après les inſtructions de Clinton & ſes promeſſes d'un prompt ſecours, il croyait ne devoir tenter aucune attaque, quelque avantageuſe qu'elle lui parût, il devait au moins apporter tous ſes ſoins pour retarder & alonger le ſiège; car, quels que fuſſent les ſecours promis par Clinton, les vents contraires pouvaient les arrêter, & quelques jours de gagnés lui devenaient très-importans : il ſavait d'ailleurs que M. de Graſſe avait annoncé ne pouvoir reſter long-tems; en le retardant, c'était déranger ſes projets, & par conſéquent toujours ſervir ſa Patrie. De plus, la ſaiſon s'avançant, les pluies auraient rendu le ſiège plus fatigan pour nos troupes, y auraient peut-être occa-

(1) Nous ne croyons pas que l'armée de Cornwallis allât à plus de quatre à cinq mille hommes ; il aurait été, ſans cette préſomption, très-imprudent de débarquer des troupes de M. de Saint-Simon avant l'arrivée de Washington & de M. le Comte de Rochambeau. Si ce débarquement, malgré cela, avait été malheureux, on n'aurait pas manqué de le blâmer.

ſionné des maladies dans ce pays, où les eaux & l'air ſont moins que ſains vers le Nord (1).

Il y a douze milles d'Yorck à Williamſburgh ; cet eſpace eſt couvert de bois très-épais : il était facile à Cornwallis d'en faire des abattis, & d'embarraſſer les chemins de diſtance en diſtance ; trois mille eſclaves au moins qu'il avait enlevés des habitations, auraient rendu ce plan de défenſe encore plus facile. Tous nos Militaires inſtruits ſont convenus que des détachemens & quelques pièces de campagne auraient pu retarder d'un mois l'approche de l'armée aux travaux d'Yorck, & y auraient d'ailleurs tué beaucoup de monde. Les environs de cette ville étaient couverts de maïs ; en les enlevant ou en les brûlant, il forçait les aſſiégeans d'en aller chercher au loin pour leurs chevaux, & retardait par-là les tranſports de l'artillerie qu'on débarquait à pluſieurs milles du camp.

(1) Cela eſt d'autant plus probable, que les lignes étant fort étendues, relativement à leur nombre, le ſervice était plus répété ; pluſieurs Soldats ont été onze nuits ſans coucher dans leurs tentes, un plus grand nombre huit & ſept, & le reſte quatre & cinq.

Cornwallis, renfermé une fois à Yorck, y ayant une artillerie assez mal servie, & des travaux constructs peu avantageusement, ne pouvait y faire des sorties, étant trop découvert ; les assiégeans auraient eu le tems de se préparer à le recevoir, & auraient pu même le couper. Ainsi, ne pouvant espérer d'y agir offensivement, il devait ne s'y retirer qu'à la dernière extrémité.

S'il avait su tirer ce parti des circonstances, les secours annoncés par Clinton auraient pu le sauver, ou du moins opérer une grande diversion. L'escadre Anglaise, composée de vingt-sept ou vingt-huit vaisseaux de ligne, avec quatre mille hommes de troupes de débarquement, parut devant les caps le 26 Octobre, c'est-à-dire, sept jours après la capitulation. Celle de M. le Comte de Grasse, composée de trente-six vaisseaux de ligne, était alors mouillée en dedans du *Horse-Shoe*, banc de sable sur lequel les vaisseaux de guerre n'ont pour passer qu'un étroit canal du côté de l'Est ; les vents étant alors dans cette partie, l'escadre s'y trouvait bloquée, & ne pouvait conséquemment empêcher Clin-

ton d'effectuer son débarquement. Je ne sais si la crainte des gros tems avait fait choisir ce mouillage; mais cette grande précaution fut un obstacle à poursuivre les Anglais, les vents étoient favorables pour le faire.

Peut-on mettre maintenant en question qui des deux Généraux Anglais s'est le mieux conduit? Burgoyne aurait-il fait moins à Yorck, & Cornwallis aurait-il fait davantage dans les marais avoisinant le fort Edward (1)? Je suis, &c.

LETTRE XIII.

D'Yorck-Town, ce 15 Novembre 1782.

L'HEUREUX événement où les Français ont eu, Monsieur, tant de part, change bien la face des choses: les provinces du Sud, fatiguées, abattues, reprendront courage; la puissance du Congrès, affoiblie, chancelante, se consolidera, & les préjugés sur notre Nation s'évanouiront. A quel degré de grandeur

(1) Cornwallis n'a cependant reçu que des applaudissemens dans sa Patrie, & Burgoyne y a essuyé des invectives & des pamphlets: il en est des réputations comme des fortunes. il y en a de mal acquises.

ne doivent pas bientôt parvenir ces Etats, occupant plus de ſix cens lieues du Nord au Sud, pouvant s'étendre beaucoup au-delà de l'Eſt à l'Oueſt, ſous un ciel pur, où la différence des climats & la fécondité du ſol pourront un jour raſſembler toutes les productions que les autres peuples ne recueillent qu'en parcourant les mers; coupés, arroſés de toutes parts de lacs, de fleuves, de rivières qui établiſſent, juſque dans les régions les plus reculées, des communications, tandis que dans les autres parties du Monde elles ne ſont que le fruit tardif des Arts & des pénibles travaux de l'homme; recélant des mines riches, & ſur-tout celles du plus utile de tous les métaux, du fer? Des côtes où tant de fleuves portent lentement leurs ondes, y ſont découpées de baies, de havres, de rades & de ports. Des parages abondans pour la pêche, & la proximité du banc de Terre-Neuve, formeront des Marins; les forêts, les campagnes y donneront des bois, du goudron & du chanvre pour la conſtruction.

Tandis que nos villes nous retracent encore, pour la plupart, dans leurs ſitua-

tions triſtes, mal-ſaines, dans l'enceinte de leurs murs crénelés, de leurs tours formidables, dans leurs édifices ſerrés, peu aérés, dans leurs rues tortueuſes, fangeuſes, les malheurs, l'ignorance & la barbarie de nos pères; toutes celles de l'Amérique déja s'élèvent pompeuſement ſur des ſites rians, ſalubres, baignés d'eaux pures, entourées de campagnes fécondes, percées de rues larges, alignées, ornées d'édifices propres, commodes, réguliers.

Si l'Amérique annonce, par ſon ſol, tant d'avantage ſur l'Europe; que ne ſeront pas ceux de ſa légiſlation & de ſes mœurs? Ces mélanges de coutume bizarres, injuſtes, contradictoires, de Loix féodales, barbares, compliquées, de légiſlation antique, avec des uſages modernes, ne ſe trouveront pas réunies ſous le même Gouvernement, n'occuperont pas, pour les débrouiller, la ſagacité des hommes les plus éclairés, n'exigeront pas de nombreux Tribunaux pour les diſcuter, n'y feront pas un dédale dangereux, où le ſubtil Plaideur échappera, ſurprendra ſon Adverſaire, où l'avide Praticien dépouillera

la veuve & l'orphelin (1). L'accuſé dans les fers oſera élever ſa voix, appeller à lui des défenſeurs; & la Loi, lente à ordonner de verſer le ſang, attendra pour prononcer, que le coupable ait tout dit.

Un barbare préjugé n'armera point le citoyen contre le citoyen, l'ami contre l'ami, n'expoſera point l'opprimé à être victime de l'oppreſſeur, n'enlevera point à la Patrie d'utiles défenſeurs, aux familles des pères, des époux, des fils, n'y produira point ces monſtrueuſes contradictions qui mettent le Guerrier dans l'affreuſe alternative, ou de violer les loix de l'humanité, de ſa Religion, de ſa Patrie, ou de perdre le fruit de ſes ſervices, de ſes dangers, de ne plus paraître à ſes compatriotes que ſouillé d'opprobre, d'infamie (2).

(1) Je ne prétends pas dire que la légiſlation civile des Etats-Unis de l'Amérique ſoit actuellement exempte de tous ces inconvéniens : formée ſur celle de l'Angleterre, auſſi défectueuſe au moins que la nôtre, & au milieu des troubles de la révolution, elle n'a pu que rectifier, corriger & non perfectionner. C'eſt dans le calme de la paix que ces hommes méditatifs, éclairés par l'expérience, parviendront à la débarraſſer de tout ce qu'elle peut avoir de confus, d'étranger à leurs mœurs & à leurs climats.

(2) Dans une diſpute entre un Officier Français & un Officier Américain (c'eſt la ſeule qui ſoit arrivée),

Des légions d'oiſeaux & de quadrupèdes n'y dévaſteront point impunément le

---

le premier tira ſon épée ; l'Américain refuſa d'en faire autant, & trouva plus sûr de ſe défendre avec ſa longue hallebarde ; il bleſſa ſon adverſaire. En France, il aurait été chaſſé & déshonoré. Washington ſe contenta de le punir, non pour s'être battu à armes inégales ; mais pour avoir commis une rixe.

Le duel nous enlève annuellement pluſieurs milliers d'hommes ; perte d'autant plus importante, que des Militaires inſtruits, accoutumés à la diſcipline, capables de ſupporter les fatigues, ſont remplacés par de jeunes gens inexpérimentés, énervés de débauches, dont le plus grand nombre ſuccombe. Ce fléau terrible, toujours ſubſiſtant, malgré les efforts de pluſieurs règnes, eſt-il donc impoſſible à détruire ? Moins qu'on ne ſe l'imagine. Qu'on ſupprime d'abord les ſalles d'eſcrime ; la jeuneſſe oiſive s'y corrompt, y prend cet eſprit querelleur, ce ton ſpadaſſin qui en fait le fléau des ſociétés, & qui, le plus ſouvent, finit par être funeſte à elle-même. Les anciens Chevaliers, que nous qualifions de barbares & d'ignorans, l'étaient, en ceci, moins que nous. Ils s'exerçaient, encourageaient un art qui les fortifiait, les rendait plus agiles, plus redoutables dans les combats. Mais quel avantage procure-t-il parmi nous ? Quel ſervice nous rendrait une armée de Maîtres d'eſcrime ? Si cet art eſt inutile pour la défenſe de la Patrie, dangereux pour les Citoyens, pourquoi ne pas le ſupprimer, le prohiber ? le ſabre eſt la ſeule arme de ce genre, dont les troupes faſſent quelquefois uſage ; qu'il y ait, dans leurs Corps ſeulement, des Académies pour les y exercer ; que le port de cette arme ſoit défendu à tout autre Citoyen, & même, à l'exemple de quelques Nations, au Militaire hors de ſes fonctions. Qu'aucun Officier ne puiſſe être renvoyé de ſon Corps pour avoir refuſé de ſe battre ; que ce lui ſoit même un moyen d'avancement, quand, d'un autre côté, ſa conduite & ſa bravoure ſeront déja reconnues. L'hom-

champ du Laboureur, &, comme le Grand, il pourra tendre des filets aux poissons des rivières qui serpentent dans ses prairies.

Le caractère indolent, passif de ces peuples semblerait, il est vrai, faire craindre qu'ils ne parvinssent pas à la puissance que leur promettent tant d'avantages. Mais ce caractère tient à des mœurs, à un climat, à des alimens qui changeront un jour. Une existence uniforme, retirée, qui n'éprouve point les tourmens de l'ambition, qui ne connaît point de grands plaisirs, qui n'est point exposée à de grands mal-

me capable de sacrifier le préjugé au bien de la Patrie, ne mérite-t-il pas ? Que quiconque lui en fera des reproches, soit chassé, ou puni, si ce n'est pas un Militaire ; que tout homme, qui aura proposé un duel, soit déshonoré ; que les Chefs soient tenus, sous des punitions très-sévères, de ne pas plus souffrir de duellistes, qu'aujourd'hui ils souffrent d'hommes qui ne veulent point se battre. Que quand des Officiers se seront permis des propos, ils soient jugés dans le Corps par leurs pairs : ce dernier moyen en imposera plus au jeune étourdi, qu'un combat où il se flatte que son agilité & son adresse lui donneront l'avantage. Les Français, pour ne pas se battre entre eux, n'en seront pas moins braves. Les Gaulois, les Grecs & les Romains ne se coupaient pas la gorge pour un mot, & cependant nous valaient bien pour le courage.

Ces moyens simples & peu violens opéreraient infailliblement dans nos mœurs une révolution qui ferait plus d'honneur à notre siècle que toutes les découvertes possibles.

heurs,

heurs, qui ne s'eſt point fait un beſoin de la variété, moins laborieuſe que doucement occupée, ne peut avoir cette activité, cette énergie, que des beſoins preſſans, des paſſions impétueuſes excitent, entretiennent. Des alimens peu ſubſtantiels, des boiſſons peu ſpiritueuſes, plutôt diſſolvantes que digeſtives; un air imprégné de parties humides par l'évaporation des forêts, doivent néceſſairement détendre, relâcher les fibres, donner au ſang une circulation plus lente, plus uniforme, rendre par conſéquent les ſens moins ſenſibles, l'imagination moins vive, moins animée, le caractère plus froid, moins inquiet. Mais, lorſqu'une population plus nombreuſe aura abattu ces immenſes forêts, que le ſol plus ſoumis à l'action du ſoleil, que l'air plus libre y ſera plus rarefié, que de nouvelles plantations, qu'un grand commerce augmenteront l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, que les hommes plus rapprochés ſe communiqueront davantage, éveilleront, exciteront les paſſions; alors les Américains annonceront tout ce qu'ils pourront être.

Que ne nous offrent cependant pas déja

ces établiſſemens qui ne remontent à guère plus d'un ſiècle, & dont la politique Anglaiſe, toujours ſoupçonneuſe, toujours tyrannique, a étouffé l'induſtrie, s'eſt rendue maîtreſſe du Commerce!

Des routes larges & applanies traverſent leurs immenſes forêts; des édifices vaſtes & ſomptueux ont été élevés pour raſſembler les Repréſentans des Etats, pour donner un aſile aux Défenſeurs de la Patrie, pour élever, inſtruire les jeunes Citoyens: ceux-ci, dotés de riches conceſſions, ſont ornés de bibliothèques dirigées par d'habiles Maîtres, appellés des différentes parties de l'Europe: des chantiers établis de toutes parts ſur leurs ports, les ont rendu les rivaux des meilleurs Conſtructeurs de l'ancien Monde: l'exploitation de pluſieurs mines, & particulièrement une fonderie de canon, ne le cèdent pas aux nôtres. Si la faſtueuſe architecture n'a point encore couvert les rivières de ces maſſes impoſantes qui ſubjuguent les flots, uniſſent les rivières; leur induſtrie y a ſuppléé; des poutres flottantes, liées de forts anneaux, ſe déſuniſſent au gré des Navigateurs, ſont, dans

leur mobilité, auſſi ſolides que nos chef-d'œuvres; & quand le lit eſt trop profond, une hardie charpente le traverſe d'un ſeul jet, appuyée ſeulement à ſes extrémités; elle porte ſur elle-même ſes autres points d'appui (1). Ticondérago, dont la priſe les couvrit de honte, montra à leurs ennemis étonnés, juſqu'où allait ce génie induſtrieux. Chaque habitation réunit preſque tous les Arts de première néceſſité. La main, qui trace des ſillons, ſait auſſi donner aux bois les formes qu'il lui plaît, préparer des cuirs, extraire des eaux-de-vie du ſuc des fruits. La jeune beauté, dont les appas n'ont pas été hâlés, flétris par les rayons brûlans du ſoleil, ſur qui la pâle misère n'a pas imprimé ſes ſiniſtres traces, ſait y filer la laine, le coton, le lin, & en faire des tiſſus. Des conducteurs placés de toutes parts ſur les édifices, les y préſervent des funeſtes effets de la foudre, &, en éterni-

(1) Je ne me rappelle pas du nom de la rivière où j'ai vu ce pont étonnant, qui a fait l'admiration, ſurtout de nos Ingénieurs. Il parut, il y a quelques années, au Palais Royal, le deſſin d'un pont qui devait n'avoir, ſur la Seine, qu'une ſeule arche; tous les curieux vinrent le voir: il m'a ſemblé que c'était la même idée de celui que j'ai vu en Amérique.

ſant la mémoire de ce vénérable Vieillard, l'objet de l'admiration des Pariſiens (1), y montrent combien ils ſont diſpoſés à profiter des découvertes.

Lorſque des Bills attentatoires, oppreſſifs vinrent frapper, anéantir leurs privilèges; avec quelle prudence, quelle force, quel courage ne ſe réunirent-ils pas pour les défendre ! C'eſt là où le ſpectateur doit arrêter ſes regards pour les juger. Des hommes répandus dans de vaſtes contrées, différens par les climats, oppoſés par les intérêts & les cultes, forment des aſſociations qui ſe rencontrent dans leurs déciſions, comme ſi elles étaient concertées. La Grande-Bretagne s'applaudit en vain, dans l'acte d'interdiction du port de Boſton, d'avoir pour toujours intimidé ces provinces, & fait naître parmi elles des diſſentions; leurs plaintes en devinrent plus vives; le danger commun reſſerra leurs liens; les villes maritimes avoiſinant Boſton, ne furent point elles-mêmes éblouies des profits immenſes qu'elles s'en promirent. La petite ville de Salem, où les prérogatives des Boſto-

(1) Le Docteur Franklin.

niens étaient transportées, écrivait au Gouverneur de la Province :

» Nous sommes profondément affligés » de nos calamités publiques, & les mal- » heurs qui sont tombés sur la tête de » nos confrères dans la capitale de la » Province, excitent extraordinairement » notre commisération ; nous espérons » que Votre Excellence fera ses efforts » pour prévenir les maux accumulés sur » le peuple qui est dans la détresse. Quel- » ques-uns imaginent que la fermeture du « port de Boston doit faire refluer ici le » cours du commerce, & le tourner à » notre profit : mais la Nature, en for- » mant notre havre, lui a refusé les mêmes » avantages, & ne lui a pas donné » les commodités pour qu'il puisse de- » venir son rival. D'ailleurs, ne per- » drions-nous pas toute idée de justice » & tous les sentimens d'humanité, si » nous avions seulement la pensée de fon- » der nos richesses, & d'élever nos for- » tunes sur les débris de celles de nos » voisins, &c. » ?

La Virginie décida qu'une attaque faite sur une Colonie, pour la forcer à se sou-

mettre à des taxes arbitraires, offenſait également toutes les autres, les menaçait de ruiner leurs privilèges. Les déciſions de Rhode-Iſland, où le poids de l'autorité ſe faiſait ſentir, n'en furent pas moins hardies : celle du Maryland, habitée par de grands propriétaires, les ſurpaſſa encore. Tout le reſte du Continent montra la même fermeté, par-tout il s'établit des Comités de correſpondance pour un Congrès-général.

Ainſi ce Bill d'interdiction, publié, répandu avec profuſion, loin d'avoir jeté la conſternation, avait eu, dit l'Hiſtorien Anglais, l'effet que les Poëtes attribuent aux torches des Furies, celui d'embraſer tous les lieux où il traverſa.

De nouveaux Bills, ſur le logement des troupes dans la province de Maſſachuſet-Bay, mirent le comble à l'indignation : on ne parla plus que de fermer les ports, de contribuer pour ſecourir les frères malheureux de Boſton, de tenir un Congrès général. A Boſton, le Comité de correſpondance paſſa un acte où on s'obligea, de la manière la plus ſolennelle, en prenant Dieu à témoin, de ſuſpendre tout com-

merce avec la Grande-Bretagne jusqu'à la révocation de l'interdiction du port, & de tout ce qui était contraire à ses privilèges; de ne consommer, de n'acheter aucunes denrées venues depuis le dernier d'Août; de rompre tout commerce avec ceux qui en feraient le cabotage, de renoncer à toutes liaisons avec ceux qui refuseraient de souscrire à cette convention, & de publier leurs noms, pour les rendre à jamais en horreur. Les Provinces à l'envi, s'empressèrent d'entrer dans cette ligue. En vain le Général Gage, Gouverneur de Massachuset-Bay, la déclare-t-il, par une proclamation, illégale, destructive, contraire à la fidélité due au Roi, tendante à la destruction de l'autorité légale du Parlement d'Angleterre, de la paix, de la sûreté publique; en vain y joint-il des menaces, ordonne-t-il aux Juges de saisir ceux qui la souscriraient, la défendraient, auraient quelque part à sa publication. La Virginie ajouta à ses premiers arrêtés, qu'elle n'acheterait plus d'esclaves de l'Afrique, des Antilles; qu'elle n'importerait plus de denrées vers le premier Novembre, si les griefs n'étaient

redreſſés au 15 d'Août (1775); qu'à cette époque elle n'exporterait non plus, ni tabac, ni marchandiſes à la Grande-Bretagne; que pour y ſuppléer, au lieu de tabac, elle cultiverait les choſes de première néceſſité, éleverait, multiplierait ſes troupeaux. Le Maryland, les deux Carolines prirent les mêmes meſures. A New-Port, on voyait affiché de toutes parts: *S'unir ou mourir*. Les habitans de la ville de Marblehead, dont le port était plus à portée de profiter de l'interdiction de Boſton, offrirent à cette ville généreuſement leur port & leurs proviſions, propoſèrent d'être préſens aux chargemens, déchargemens des effets, de tranſiger pour toutes ſes affaires, ſans exiger les moindres frais.

Les chartres donnaient aux Américains le droit de ſe choiſir leurs Repréſentans. Le Gouverneur Gage reçut de la Cour une liſte de trente-neuf Conſeillers; environ trente-quatre acceptèrent. Le peuple les déclare auſſi-tôt ennemis de leurs pays, les menace de les traiter de même, les rend incapables d'exercer leurs charges. Les Juriſconſultes de la province re-

fuſent à l'ouverture des Cours, de prêter ſerment, de communiquer avec eux. Les Greffiers des Cours firent leurs actes de contrition dans les Papiers publics, pour la publication de la priſe de corps contre ces Juriſconſultes, avec promeſſe de n'y plus retomber, diſant qu'ils ne ſe pardonneraient jamais cette condeſcendance, quand même leurs compatriotes la leur pardonneraient : on refuſait à ces Conſeillers l'entrée des Cours judiciaires; on les entourait dès qu'ils paraiſſaient; on les pourſuivait juſque dans leurs maiſons; on les força ainſi à ſe deſtituer d'eux-mêmes.

L'ancienne Conſtitution annullée par les actes du Parlement, le peuple rejetant la nouvelle, il n'y avait plus ni Loix, ni Gouvernement dans la province de Maſſachuſet-Bay. Cependant on n'eut aucun excès, dans cet état d'anarchie, à reprocher à la Nation; tant la force des Loix ſe fit encore ſentir au moment même où tout les anéantiſſait!

Le Congrès général, enfin ouvert à Philadelphie le 2 Septembre 1774, manifeſta de la manière la plus authentique, la plus ſolennelle, les ſentimens, les pro-

jets, les reſſources de ces provinces confédérées. Les inſtructions de leurs Députés portaient l'empreinte du caractère, de la différente façon de penſer de chacune d'elles ; mais ſe rapprochaient dans les points fondamentaux, & tendaient au même état.

Ce Tribunal politique ſe plaignit d'abord vivement de l'interdiction de Boſton, approuva, loua la conduite de cette Province ; fit continuer les ſecours qu'on lui avait accordés ; annonça que toute l'Amérique ſerait toujours prête à les ſecourir par tous les moyens poſſibles ; menaça de la haine & du mépris public ceux qui adhéreraient aux derniers actes du Parlement ; recommanda au peuple de Boſton le reſpect pour leur Gouverneur, les égards pour les troupes ; leur défendit des actes d'hoſtilité, à moins qu'ils n'y fuſſent évidemment contraints.

Il ſe plaignit au Général Gage des actes oppreſſifs du Parlement, de la manière rigoureuſe avec laquelle il les faiſait exécuter, des fortifications conſtruites à Boſton, des propriétés particulières violées, des déſordres commis par les troupes, de

la communication entre la ville & la campagne interceptée.

Il publia en même tems une déclaration des droits que les Provinces tenaient des Loix immuables de la Nature, des principes de la conſtitution Britannique, de leurs différentes chartres. On ne peut, diſait-il, diſpoſer de nos vies, de nos libertés, de nos propriétés, ſans notre conſentement; les Colonies ne les ont cédés à quelque Puiſſance que ce ſoit; leurs ancêtres, lors de leur émigration, jouiſſaient des immunités de ſujets nés Anglais; ils n'avaient dans leur émigration, ni cédé, ni perdu ces droits; ils doivent, en cette qualité, participer au Conſeil légiſlatif; & puiſqu'ils ne ſont point admis & ne peuvent être repréſentés dans le Parlement d'Angleterre, ils ont donc le pouvoir légiſlatif dans leurs aſſemblées Provinciales; ils ne peuvent donc être taxés arbitrairement, & s'ils jouiſſent des mêmes avantages que la Mère-Patrie, ils ne peuvent donc être auſſi jugés que par leurs pairs: tous ces privilèges d'ailleurs avaient été confirmés par des chartres Royales, reconnues par le Parlement.

Il déclarait, *nemine contradicente*, que ſi on ne redreſſait ces griefs, ils n'importeraient plus aucunes marchandiſes de la Grande-Bretagne ; il entrait enſuite dans des détails relatifs à la conduite des Commerçans, à l'encouragement des manufactures, à la conſommation des denrées.

Il adreſſa de plus une pétition à Sa Majeſté, un mémoire au peuple de la Grande-Bretagne, une adreſſe aux Colonies en général, & une autre au Canada.

Dans la pétition à Sa Majeſté, il ſe plaignait qu'on gardât une armée dans les Colonies en tems de paix, ſans leur conſentement, qu'on l'employât, & des forces navales, pour exiger des taxes injuſtes ; que l'autorité du Commandant en chef & du Brigadier général fût devenue abſolue dans tout le Gouvernement de l'Amérique ; que le Commandant, en tems de paix, fût nommé Gouverneur d'une Colonie ; que des charges d'offices diſpendieux, oppreſſifs, fuſſent prodigieuſement multipliées ; que les Juges fuſſent devenus entièrement dépendans de la Couronne pour leur ſalaire & la durée de leurs commiſſions ; que les Agens du

peuple fuſſent prohibés, &c. Il n'oublie rien de ce qui peut caractériſer leur attachement, leur ſoumiſſion au Souverain: leur amour & leur vénération pour la Mère-Patrie. « Nous avons, lui dit-il, » hérité de nos ancêtres ce ſentiment » vif pour la liberté, auquel votre illuſtre » famille doit elle-même l'Empire ». Il le conjure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, par les intérêts de l'Etat, des ſiens, pour la sûreté & la proſpérité des Loix, pour le bonheur de ſes ſujets, dont il doit être le père, de ne pas ſouffrir qu'ils rompiſſent des liens auſſi chers, dans l'eſpérance incertaine d'événemens qui, quoiqu'heureux, ne pouvaient compenſer des malheurs inévitables.

Dans le mémoire adreſſé au peuple, il expoſe les droits dont ils doivent jouir en qualité d'hommes libres, de Citoyens & de Colons, le peu d'égard qu'y a eu le Miniſtère; l'attachement qu'ils ont toujours montré pour la Patrie, les nombreux ſervices qu'ils ont rendus dans la dernière guerre, les taxes dont ils ont été chargés, follement diſſipées par les favoris de la Cour. Il prouve adroitement

que des ſuccès contre eux ſeraient auſſi dangereux aux libertés de la Grande-Bretagne, qu'à celles de l'Amérique. « L'A-» mérique une fois ſubjuguée, dit-il, de-» viendrait elle-même l'inſtrument qui » aiderait à vous ſubjuguer ». Il fonde l'eſpérance du rétabliſſement de l'harmonie, de l'amitié & des ſentimens fraternels entre tous les ſujets de Sa Majeſté, ſur la grandeur & la juſtice de la Nation Britannique, en établiſſant un Parlement ſage, indépendant, animé du bien public, défenſeur des droits violés contre ces Miniſtres mal intentionnés.

Ils montrent, dans leur adreſſe aux Canadiens, les ménagemens les plus adroits, emploient les moyens les plus conformes au caractère & aux intérêts de ce peuple: ils établiſſent par la raiſon, par les faits, par le témoignage des Ecrivains les plus célèbres, qu'en devenant ſujets Anglais, ils en partageaient les prérogatives; ils prouvent que l'acte de Quebec les en dépouillait, qu'ils n'avaient plus d'exiſtence civile, que leurs propriétés, leurs perſonnes mêmes étaient devenues ſujettes à la volonté, au caprice

d'un Miniſtère tyrannique. Il leur fait voir que formant un petit peuple comparé avec leurs nombreux & puiſſans voiſins, il eſt de leur intérêt & de leur bonheur de les avoir pour amis inviolables, puiſque la Nature avait uni leurs contrées, & les ſéparait de leurs tyrans par les mers. » La différence des Religions, obſerve-» t-il, ne peut être un obſtacle ; elle exiſte » dans les cantons Suiſſes ; ils n'en ſont » pas moins unis ». Il leur annonce que le vœu des Provinces eſt de les regarder comme alliés ; que cette alliance a été décidée unanimement dans leurs aſſemblées ; que la violation de leurs droits va devenir une infraction aux leurs propres ; qu'ils les invitaient à accéder à une confédération, dont l'objet était la sûreté des droits naturels & civils de ſes membres.

L'invitation de ce Congrès général fut pour le peuple un code ſacré, qu'il ſe fit un devoir de ſuivre rigoureuſement : on ſe flatta que leurs pétitions & leurs adreſſes occaſionneraient en Angleterre quelques révolutions favorables ; mais dès qu'on eut appris qu'elles n'avaient eu d'autre effet que de faire défendre l'exportation des

armes de la Grande-Bretagne dans la Nouvelle Angleterre, alors on ne garda plus de mesures; on forma des Corps de milices, on fit des réglemens pour leur discipline, on s'occupa des moyens d'avoir des armes, on encouragea les moulins, les manufactures pour la préparation & la fabrication des salpêtres, des poudres & des différentes espèces d'armes. Plusieurs Provinces se saisirent même des munitions & des magasins publics. Ainsi, les actes du Parlement, dont la sévérité avait pour but de ramener la tranquillité dans les Colonies, n'y firent qu'allumer le feu de la dissention.

Tous ces moyens de conciliation épuisés inutilement, de petits actes d'hostilité en annoncèrent bientôt de plus grands.

L'Angleterre put voir, avec étonnement, ses Colonies discuter leurs droits avec tant de hardiesse & d'avantage, prendre des mesures si sages, montrer tant de résolution; mais dut-elle craindre que lorsque des armées formidables se montreraient, elles oseraient se mesurer avec elle? Des hommes qui n'avaient jamais obéi, livrés aux douceurs de la vie champêtre

pêtre, élevés dans l'abondance, d'un caractère lent & paisible, que la seule idée du sang humain répandu glaçait d'horreur (1), pouvaient-ils être capables (pour combattre une Nation si redoutable à leurs yeux par ses derniers succès) d'abandonner leurs demeures chéries, de se soumettre à une austère subordination, de braver la faim, l'intempérie des tems, de supporter de longs & de pénibles travaux, de donner & de recevoir la mort avec intrépidité ? Pouvaient-ils croire qu'ils oseraient le tenter, quand, sans Chefs expérimentés, sans armes, sans munitions, ils auraient en tête un ennemi belliqueux, savant dans l'art des combats, & abondamment pourvu de tout ce qui favoriserait ses succès ? Disons-le, l'Angleterre, guidée par sa politique ambitieuse, dut nécessairement croire qu'un petit nombre de troupes suffirait pour les combattre & les subjuguer; & si ces troupes échouèrent, furent vaincues, c'est dans les révolutions politiques, un phénomène qu'aucun Empire de l'Univers ne

(1) A l'époque de la révolution, il y avait plus de vingt ans qu'il ne s'était fait d'exécution judiciaire.

nous a offert, & qui peut-être ne ſe reproduira jamais (1). Ne ſoyons point étonnés de voir les nouveaux eſcadrons Américains tant de fois fuir, ſe diſperſer, s'évanouir à l'approche de l'ennemi ; mais ſoyons-le de les voir ſe réunir, ſe remontrer, ſupporter toujours avec patience & avec courage la faim & tous les maux qu'entraînent les guerres. Plus les fiers Anglais avaient étudié, obſervé le génie, les inclinations, les reſſources de leurs Colons, & plus ils devaient compter ſur le ſuccès de leurs armes ; & le Philoſophe inſtruit devait voir que pour conſommer cette révolution prédite de nos jours, il fallait pluſieurs ſiècles.

Vous voyez les Américains agiſſans plutôt par l'impulſion de la raiſon que par celle du ſentiment, aimant plus à méditer qu'à

(1) L'Hiſtoire nous montre, il eſt vrai, ſouvent des Provinces ſecouant le joug d'un grand Empire, des hommes en petit nombre, victorieux de grandes armées; c'eſt que ces révolutions, ces victoires étaient obtenues par des Peuples belliqueux, dans des tems où la valeur ſuppléait facilement au nombre & à l'art. Mais jamais elle ne nous a montré des hommes peu guerriers par caractère, manquant de moyens & ignorans dans la Science militaire, devenir victorieux d'une Nation courageuſe, inſtruite, & féconde en reſſources.

ſentir, s'occupant plus des choſes utiles que des agréables. Auſſi la Légiſlation, la Politique, la Phyſique, la Mécanique purent y faire des progrès, tandis que les Arts d'agrémens y reſtaient inconnus; tandis que la Poéſie qui, chez toutes les Nations, devança les Sciences, n'y fait point entendre ſes ſublimes & touchans accords. Les villes, les bourgs, les habitations purent y offrir l'aiſance, la ſalubrité, le bon ordre, mais n'y préſenter rien de ce qui n'intéreſſe, ne recrée que l'imagination: point d'arbres alignés, courbés en berceaux pour y jouir de leurs ombrages; point de jardins où d'ingénieux compartimens, où l'agréable ſymétrie, où le mêlange heureux des fleurs enivrent les ſens, enchantent l'ame; point de danſe, point de fêtes publiques qui peignent leur alégreſſe, leur bonheur. Comment cependant le patriotiſme put-il réunir de tels hommes, les rendre capables de tant d'efforts? Il a fallu qu'un impôt ſur le thé les ait privés tout-à-coup d'une denrée dont le beſoin ſe faiſait reſſentir à chaque inſtant à tous les individus; que l'intolérant Presbytérianiſme eût laiſſé

depuis long-tems des ſemences de haine, de diſcorde entre eux & la Mère-Patrie ; que leur commerce trop reſſerré leur procurât à peine, avec un des plus riches ſols du monde, les premiers objets de commodité ; que les Gazettes circulant dans toutes les mains, euſſent répandu l'alarme de toutes parts, & leur ait montré un avenir affreux. Mais ce moment de criſe, comme je vous l'ai remarqué, ne fut pas préludé par des ſcènes de violence & de cruauté, il fut calme & réfléchi.

Cette révolution, dont le terme arrive à grands pas, ôte à nos ennemis, des hommes & un commerce qui de jour en jour les auraient rendus plus formidables. Le nôtre en deviendra plus facile, plus étendu ; la conſtruction y trouvera ce que les nouvelles flottes du Nord lui auraient rendu plus rare & plus diſpendieux. Nos approviſionnemens de tabacs ſe feront par échange, & non en exportant annuellement un numéraire immenſe. Nos Iſles auront des bois pour leurs melaſſes & leurs autres productions.

Peut-on craindre, comme on l'a dit tant de fois, qu'à la première apparence de

paix, l'inclination nationale les portât à ſe lier avec la Mère-Patrie, à oublier nos ſervices, à rompre notre alliance ? Il y a trop d'années que l'Angleterre répand du ſang dans ces contrées, & s'y livre au brigandage. L'Anglais, qui ne voit dans l'Américain qu'un peuple ſorti de la fange de ſa Nation, s'accoutumerait-il tout à coup à le traiter d'égal ; & le mépris, ce ſentiment plus difficile à pardonner que la haine, ſerait-il ſitôt excuſé par l'Américain ? Le Congrès, dont l'équité & la ſageſſe ont toujours dicté les arrêtés, qui n'offre pas encore une déciſion fautive, flétrirait-il ſon honneur, ſa gloire par une manque de fidélité à ſa première alliée ? Éleverait-il ce monument d'opprobre, où toute la Terre & tous les Siècles liraient : *La France reconnut la première l'indépendance de l'Amérique, fit avec elle le premier Traité d'alliance, la ſecourut de ſes munitions, de ſes tréſors, la défendit par ſes flottes & ſes armées ? L'Amérique ingrate viola ſes ſermens, rompit ſes liens dès qu'elle put le faire ſans danger.* Quand elle ſerait capable, dans cette guerre, de ſéparer ſa querelle de la nôtre, de faire ſa

paix avant la nôtre, qu'en réſulterait-il pour nous? ſa puiſſance ne ſerait plus cohérente avec la Grande-Bretagne; ainſi notre grand objet ſerait rempli. Sa paix nous épargnerait l'entretien d'une armée diſpendieuſe chez elle, & le prêt de ſommes immenſes, de munitions conſidérables pour ſes propres troupes.

Il eſt plus raiſonnable de craindre que la grande conſommation de rum, de ſucre, de café ne lui fît un jour attenter ſur nos Iſles; mais leur produit, quelque immenſe qu'il ſoit, peut-il entrer en compenſation avec les hommes que leurs climats meurtriers nous enlèvent, avec la corruption des mœurs qu'elles font refluer en Europe? C'eſt de la population & des mœurs que dépend la proſpérité des Empires; tout devrait donc leur être ſacrifié. Malheur à vous, ô Américains! ſi l'attrait de ces conquêtes vous ſéduit un jour; les vices qu'elles porteraient dans votre ſein, votre population dont elles ſuſpendraient les progrès, nous vengeraient de vos attentats. Mais non, livrés aux doux ſoins de féconder vos troupeaux, d'agrandir vos champs, d'embellir vos contrées, vous n'irez pas,

le fer & le feu à la main, chercher au milieu des mers, ſous un ciel brûlant, d'autres régions ; celles qui vous avoiſinent, vous entourent, s'étendent au delà de vos déſirs, & demandent, pour ouvrir leurs inépuiſables tréſors, non pas du ſang, mais des bras. Leur heureuſe température vous refuſera peut-être ces productions dont le luxe Européen vous a fait des beſoins réels. Vos bois, vos grains, vos pêches, vos ſalaiſons ſeront toujours plus que ſuffiſans pour vous les procurer.

Outre que les mœurs & le climat porteront long-tems les Américains à la paix, leur exiſtence politique fortifiera encore ces précieux penchans, ils ne ſeront point environnés de Nations inquiètes, ambitieuſes, qui les forceront ſans ceſſe à être ſous les armes ; ils ne ſeront pas expoſés à de fréquens débats entre eux, quoique formant des corps ſéparés : leurs droits reſpectifs ſont trop clairement établis & trop généralement reçus, & ſont trop liés, pour ne pas tendre ſans ceſſe à réprimer l'oppreſſeur. Le beſoin, la crainte & l'ignorance ont formé les Nations guerrières, & notre Europe ne l'a tant

été, que parce qu'elle était habitée de peuples barbares, étrangers, errans & oppoſés dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs intérêts; elle ne l'eſt encore tant aujourd'hui, que par une ſuite de ces tems de ténèbres. La multitude des cultes ſera probablement la première cauſe qui fomentera des diſſentions entre les Américains, quoiqu'ils leur doivent leur rapide puiſſance, & qu'ils leur devront encore leur agrandiſſement: mais avancer que la tolérance peut nuireau bonheur des Etats, c'eſt, ce vous ſemble, bien s'éloigner des idées reçues de nos jours.

Tant que les hommes ſont iſolés, la tolérance n'y eſt point nuiſible, parce que les hommes peu liés entre eux, ſont moins expoſés à ſe heurter dans leurs opinions, & ont par conſéquent moins de ſujets de diviſions. Mais quand leurs contrées, plus peuplées, les rapprochent davantage, la communication s'augmente, le choc des opinions devient plus répété, plus vif, plus dangereux; alors les partis & les factions naiſſent. Deux Etats floriſſans, la Hollande & l'Angleterre, ſubſiſtent cependant aujourd'hui, en réuniſſant dans

leur ſein une foule de cultes ; mais le premier, entièrement livré à des ſpéculations de commerce, ne laiſſe à tous ſes membres que l'ignorance ou l'indifférence ſur tout ce qui n'eſt pas objet lucratif. La néceſſité d'ailleurs de communiquer avec toutes les Nations, rend le Hollandais moins difficile pour leurs différences, ſur-tout d'après l'idée que ſa puiſſance précaire ſe diſſoudrait bientôt ſans elles. Les mêmes cauſes influent ſur la Nation Anglaiſe, mais pas autant, parce qu'elle n'eſt pas auſſi généralement commerçante; que le peuple moins laborieux, moins ſpéculateur, y eſt plus méditatif, plus raiſonneur, plus occupé d'opinions dogmatiques : auſſi toutes les Sectes y ſont-elles rivales, ennemies, & leurs temples y retentiſſent ſans ceſſe de diatribes ſanglantes. Leur haine aurait ſouvent de funeſtes effets, ſi l'antique grandeur de la Religion Romaine, qui leur en impoſe toujours, ne les réuniſſait toutes contre cette commune ennemie, & ſi la Puiſſance menaçante de la France ne les occupait pas preſque toujours.

Mais l'Amérique, qui ſera plus traquille au dehors, qui ne devra point ſa grandeur,

ſa puiſſance à des cauſes extérieures & momentannées ; qui réunira un jour, comme toutes les régions fécondes, des Citoyens opulens, déſœuvrés, raiſonnans, ſophiſticans, aura plus à redouter de la différence des opinions. Déja même les écrits, les diſcours des Miniſtres y ont autant pour objet d'attaquer, de ridiculiſer leurs rivaux, que d'édifier leurs ſectaires ; & Philadelphie, le centre du tolérantiſme, a vu des Sectes ſoutenir leurs droits par des injures & des coups. D'autres tems rendront ces combats dangereux.

Plus les Religions ſont éclairées, plus elles ſont intolérantes : le Paganiſme ſans principe, ſans liaiſon, ſouffrait, admettait tous les cultes ; le Judaïſme, plus lié, plus lumineux, les repouſſait tous ; le Mahométiſme ne l'aurait pas été lui-même, ſi ſon Auteur n'en eût fait ſpécialement un précepte. Les Sectes du Chriſtianiſme ne le ſont auſſi entre elles qu'à proportion que leurs dogmes ne ſont pas fixés. La Philoſophie, qui tend à unir les hommes, à modérer leurs paſſions, doit, il eſt vrai, d'abord les porter à la tolérance civile ; mais, voulant tout examiner, tout juger, elle

doit faire naître enſuite l'intolérance dogmatique, & bientôt après l'intolérance civile, parce que les loix ne peuvent être long-tems indifférentes ſur des objets où le cœur ne l'eſt plus.

Ainſi le plus heureux Gouvernement, qui doit eſpérer une plus longue proſpérité, eſt celui qui lie tous les individus à la même croyance, au même culte. La ſaine politique doit donc tendre ſans ceſſe à les y ramener : le déſir d'augmenter promptement la population, a pu faire enfreindre ce principe. S'il eſt démontré qu'un peuple heureux double ſa population en moins de vingt ans ; ne ſeroit-il pas plus sûr, plus glorieux d'avoir recours à ce moyen ? Ce ſerait alors travailler tout à la fois pour ſon ſiècle & ceux à venir. Des peuples, que des Edits de tolérance appellent dans un pays, y acquièrent des droits que la Puiſſance légiſlative ne peut plus bleſſer ſans injuſtice. Louis XIV, en révoquant l'Edit de Nantes, détruiſait, dans ſon Empire, le principe des diviſions inteſtines ; c'eſt peut-être, quoiqu'on en ait dit, ce que ſa politique fit de plus utile, non pas de plus juſte, parce que des contrats faits

avec des Hérétiques, n'en ont pas moins de validité.

Le Chef de la Patrie doit en être auſſi le père ; ſa tendreſſe doit donc chercher à reſſerrer les liens qui lient ſa nombreuſe famille. En eſt-il un plus puiſſant qu'une Religion qui inſpire les mêmes ſentimens, preſcrit les mêmes devoirs, promet le même ſort ? L'homme vertueux, dont les regards ſe portent ſans ceſſe vers l'éternité, ſent ſes affections s'augmenter, ſon cœur s'échauffer, quand il peut eſpérer d'aimer, de revoir ſes amis, ſes proches au delà des portes de la vie.

Le ſpectacle le plus touchant, qui honorerait le plus l'Univers, ſerait celui où toutes les Nations éleveraient à l'Eternel les mêmes temples & lui adreſſeraient les mêmes hymnes ; c'eſt où la Philoſophie qui embraſſe le bonheur de tous les peuples, devrait diriger ſes efforts. Mais peut-elle ſe flatter de préparer cette révolution, tant qu'elle tentera ſeulement d'ébranler, de détruire tous les cultes ? Avant de former cette hardie entrepriſe, elle aurait dû en préſenter une autre, qui eût été appuyé ſur de plus ſolides fondemens, qui eût pré-

ſenté un plus grand nombre de vérités, qui eût mieux preſcrit l'étendue & les limites de la raiſon, qui eût mieux fait aimer la vertu, craindre le vice, & eût mieux convenu à tous les tems, à tous les lieux, à toutes les conditions, à tous les eſprits. En agiſſant autrement, c'était reſſembler au Légiſlateur qui, mécontent des Loix d'un peuple, les abrogerait ſans en donner d'autres, au Médecin qui ſupprimerait à des malades des alimens peu ſalutaires ſans leur en permettre de meilleurs. Elle devait juſque-là ſe borner à les étudier, à examiner leurs titres juſtificatifs, à marquer ce qu'ils avaient de plus parfait ou de plus défecteux dans leurs uſages, dans leurs diſciplines, dans leurs dogmes; à éloigner ces diſputes téméraires, qui ne rendent les hommes ni meilleurs, ni plus intruits; à montrer que la douce perſuaſion, l'exemple, & non l'impérieuſe conviction, ramènent l'homme à la vérité, à la vertu.

Peut-être, à cette Philoſophie entreprenante, deſtructive, en ſuccédera-t-il un jour une plus modérée, plus conciliante. C'eſt au moment où de nouveaux Empires s'éleveront, où preſque tous les peuples

commenceront à ſentir le beſoin de s'éclairer, où, plus liés par le commerce, ils recevront & donneront plus facilement des lumières, où le génie d'un ſeul homme, où l'eſprit d'un parti n'auront plus la même influence, où les grandes erreurs des Religions ſeront épuiſées, reproduites ſous toutes leurs formes poſſibles, qu'une telle Philoſophie pourra commencer de ramener les Nations à cette unité : eſpérance vaine, peut-être; mais dont il eſt toujours conſolant de ſe flatter !

Je ſuis, &c.

ROUTE ET CAMPS qu'a faits l'armée du Comte de ROCHAMBEAU, *dans le cours de la campagne de 1781.*

DATES.	CAMPS.	DISTANCES
	De Newport dans Rhode-Island.	
Juin.		*Mill. Angl.*
11	à Providence	30
11 au 20	*Séjour.*	
20	à Waterman	15
21	à Plainfield	16
22	à Windham	16
23	à Bolton	16
24	à Easharford	12 & demi.
25 & 26	*Séjour.*	
27	à Farmington	12 & demi.
28	à Barons-Tavern . . .	13
29	à Breaknek	13
30	à Newtown	15
Juillet.		
1er.	*Séjour.*	
2	à Rigdebury	15
3	à Northcastle	20
4 & 5	*Séjour.*	
6	à Philisbury	22
Août.		
20	à Northcastle	22
21	à Crampon	14
22	à Kings-Ferry	18
23 & 24	*Séjour.*	
25	à Stony-Point	5
26	à Sufferency	16
27	à Pompton	14
28	à Wipeny	16
29	*Séjour.*	
30	à Ballions-Tavern . . .	16
31	à Sommerset.	17
		354 *milles.*

08647

DATES.	CAMPS.	DISTANCES *Mill. Ang.*
Septembre.	*De l'autre part* : . .	354
1er.	à Prince-Town	13
2	à Trenton.	12
3	à Lions-Tavern	15
4	à Philadelphie	15
5	*Séjour.*	
6	à Cheſter.	16
7	à Newport	18
8	à Head-Ofelke	18
9	à Suſquiniah-Ferry . . .	16
10	à Burk-Tavern	14
11	à White-March	15
12	à Baltimore	12
13,14 & 15	*Séjour.*	
16	à Spire	16
17	à Coath	18
18	à Annapolis	8
	Séjour juſqu'au 21 où on a mis à la voile dans la baie de Chéſapéack pour arriver à James-Town.	
Octobre.		
25	à James-Town	178
26	à Williamsburg	6
27	*Séjour.*	
28	devant Yorck	12
	TOTAL	756 *milles.*
	qui font	252 *lieues.*
	TOTAL des camps . .	39

FIN.

110
E783
R655v